



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLV

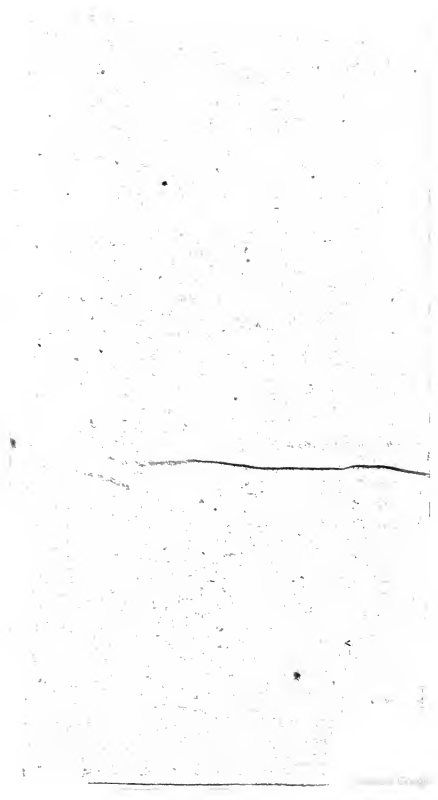
B

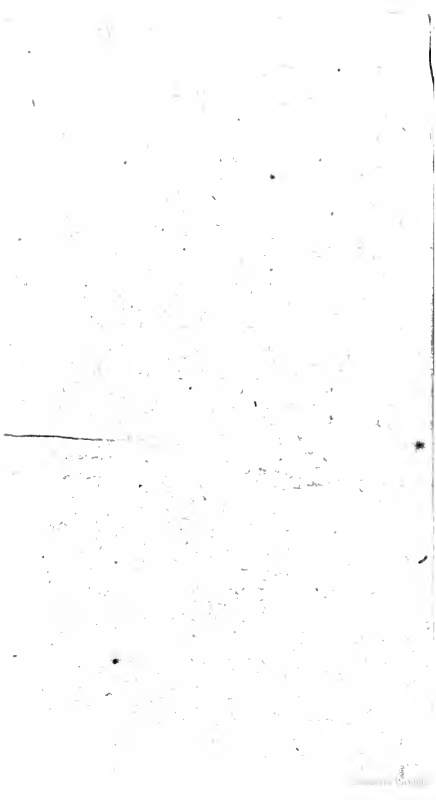
56

NAPOLI









MEMOIRES

GÉOGRAPHIQUES,
PHYSIQUES

ET HISTORIQUES,

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique

TOME PREMIER.

XLV

B. 58-59

~~75-78-~~

MEMOIRES
GÉOGRAPHIQUES,
PHYSIQUES
ET HISTORIQUES:

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique:

Tirés des Lettres Édifiantes, & des
Voyages des Missionnaires Jésuites.

Par l'Auteur des *Mélanges intéressans &
curieux.* (Pousset de Singy)

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez DURAND, Neveu, Libraire,
rue Saint Jacques, à la Sageffe.

M. D. CC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1009 FIFTH AVENUE

NEW YORK, N. Y.

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

†

P R E F A C E.

LE recueil des Lettres édifiantes, & celui des Missions au levant, publié par les Jésuites, est trop répandu pour qu'il soit besoin d'en faire connoître le plan & l'exécution. L'un & l'autre sont bien éloignés sans doute, d'une perfection propre à mériter des suffrages universels. Tout lecteur sensé n'est pas moins rebuté par le nombre considérable de volumes, que par le ton singulier qui regne par tout. S'il s'y rencontre des observations intéressantes sur certaines contrées peu connues, sur leurs productions, sur les mœurs & les usages de leurs habitans, elles sont noyées dans un fatras de détails minutieux, de récits absurdes qui ne peuvent trouver de créance que parmi des dévots imbécilles, ou dans des esprits attachés par

a

fanatisme, au parti des éditeurs de l'ouvrage. De 36 volumes in-12 dont ils sont composés, pas un seul qui n'offre une narration pompeuse de miracles, une énumération journalière, un calcul exagéré de conversions, de baptêmes & d'autres œuvres sacrées de ce genre, opérées par le ministère de plusieurs Missionnaires Jésuites, que leurs pieux confreres nous donnent pour autant de saints, & auxquels ils assignent à leur gré le rang glorieux, de confesseurs ou de martyrs.

A l'égard des observations physiques & morales que contient cette collection épistolaire, on ne peut leur refuser de l'estime, & elles la méritent en effet. Quand le témoignage de différens voyageurs qui ont vû les mêmes pays, ne confirmeroit pas les rapports des hommes apostoliques, la simplicité avec laquelle ils sont faits, les ménagemens qu'ils ont pour

la vraisemblance , le défaut de motifs intéressés dans ces objets profanes , ne devroient laisser aucune défiance à cet égard.

Ajoutons encore pour aller au-devant de tout soupçon d'injustice & de partialité , qu'on ne peut s'empêcher de convenir , que les sciences n'aient de grandes obligations à ces religieux , dont quelque jour on sentira vivement l'absence , & qu'il n'a pas dépendu d'eux que nos arts ne se soient enrichis des connoissances , de l'industrie & des procédés des peuples qu'ils ont visités.

Un projet qui a donc pour but de recueillir tout ce qui se trouve d'intéressant dans les Lettres édifiantes, dans le recueil des Missions au levant , & dans quelque'autres voyages des Jésuites ; d'en supprimer les absurdités , & les prodiges qui y sont si multipliés , ne peut-il pas espérer d'être



P R E F A C E.

reçû favorablement du public ? Tout lecteur, à l'exception du dévot & de l'enthousiaste, y trouvera de quoi se satisfaire & s'amuser agréablement. Sans être obligé de feuilleter 36 volumes, le naturaliste verra tout ce qui a mérité l'attention des Missionnaires dans les trois genres de productions qui font son étude. Le géographe y trouvera des lumières sur la position de certaines villes, de certaines contrées ignorées jusqu'au temps des Missionnaires. Le savant ne pourra manquer d'y voir avec plaisir, rassemblés, les trésors d'une vaste érudition qui embrasse également les matières sacrées & profanes, & des dissertations profondes sur des opinions anciennes, comparées au système des Indiens religieux.

Le mérite, les connoissances générales de ces observateurs doivent donner du prix

à leurs relations, & les faire préférer hardiment à celles des voyageurs ordinaires, qui plus occupés de remplir leurs bourses que leurs têtes, favent mieux calculer qu'observer la nature. Les personnes qui lisent pour passer leur temps utilement, pour se récréer par des choses curieuses, n'y trouveront pas moins de quoi satisfaire leur gout, puisque cet abrégé leur offrira tout ce qui peut être capable de plaire & d'instruire dans le recueil des Jésuites: enfin, sans être l'ouvrage même de ces religieux, il en tiendra lieu; c'en est l'esprit.

Un écrivain plus connu par la masse de ses compilations, que par l'esprit qui les a dirigées, semble avoir eu le projet que j'expose ici, dans un ouvrage publié sous le titre séduisant de: *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les usages, les dif-*
a iij

férentes langues , le gouvernement , la mythologie , la chronologie , la géographie ancienne & moderne , les cérémonies , la religion , les mécaniques , l'astronomie , la médecine , &c. &c. &c. de différens peuples de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique. Jamais titre promet-il davantage ? cependant rien de plus pitoyable que la maniere dont il est rempli ; à côté d'un article qui concerne la Chine , s'en trouve un autre qui ne traite que du Paraguay ; & celui-ci est suivi d'un troisieme , où il est question de l'Inde ; ensuite on retrouve des articles touchant la Chine , puis sur l'Amérique & les Indes orientales. C'est ainsi que cet auteur intrépide volant , pour ainsi dire , d'un pôle à l'autre , & revenant ensuite sur ses pas , sans entrer dans aucun détail géographique sur les lieux qu'il parcourt , dégoûte tout lecteur sensé , & ne laisse dans la

P R E F A C E vii

mémoire que des notions confuses de tout ce qu'il raconte. A l'inconvénient de la désunion & de l'incohérence de tous les articles, qui appartenans à une même contrée, n'auroient dû faire qu'un corps, s'en joint un autre non moins blamable, c'est qu'il ne cite aucun des ouvrages qui ont fourni des matieres à sa compilation. On devine cependant avec assez de facilité qu'elle est un mauvais abrégé des Lettres édifiantes & du Recueil des Missions au levant. On peut donc sans injustice, le mettre au rang de ces ouvrages, que le besoin inspire, que la précipitation exécute, & que le bon gout réproouve.

Connoissant tous les défauts de cette collection informe, je n'hésite point à Promettre de les éviter. J'ajouterai même encore, pour inspirer plus de confiance, que j'aurai soin de consulter les

voyageurs séculiers qui auront parlé des pays dont il sera question, & de faire remarquer les différences qui se trouveront entre leurs rapports & ceux des Missionnaires. Je me ferai aussi un devoir de suppléer aux omissions qui pourroient se trouver, lorsque l'occasion s'en présentera avec quelque avantage ou quelque agrément. En un mot je m'efforcerai autant qu'il sera possible, dans un ouvrage qui embrasse tant d'objets, de mettre le plus grand rapport, la plus grande dépendance entre tous les articles, pour les faire servir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à se prêter des jours & des ombres.

Dans les articles d'une grande étendue, tout ce qui appartiendra à un même canton, à une même contrée, à un même Royaume, ne formera qu'un seul chapitre divisé en trois paragraphes.

P R E F A C E. ix

Le premier sera consacré à donner des notions géographiques & physiques du pays dont on aura à traiter, & à faire connoître les fleuves & les rivières qu'il renferme.

Dans le second, l'on décrira toutes les productions naturelles qui s'y trouvent.

Le troisieme aura pour objet de parler des peuples qui l'habitent, & de faire connoître tout ce qui concerne leurs usages, leurs arts, leur commerce, leur religion & leur gouvernement.

Afin d'éviter à cette collection l'inconvénient d'une grosseur trop volumineuse, j'ai pensé qu'il étoit superflu d'y insérer les lettres des Missionnaires, où il est question de la Chine & du Japon.

Les Peres Du Halde & Charlevoix qui les ont fait entrer dans les histoires qu'ils ont données de ces Empires. ont été

* P R E F A C E. *

si souvent analysés, qu'il n'y auroit aucun avantage à faire paroître des observations sur ces contrées. Cependant on ne négligera pas de recueillir celles, qui postérieures à l'édition des ouvrages de ces Jésuites, joindront au mérite de la nouveauté, celui de l'utilité ou de l'agrément.

A l'égard des articles qui seront peu considérables, & des observations isolées qui n'ont été faites qu'en passant, on fera paroître les Missionnaires eux-mêmes sur la scène; & c'est dans leurs termes qu'on lira leur relation: abstraction toujours faite des pieuses faussetés qu'ils rapportent pour l'édification de leurs lecteurs, & qu'on peut rejeter sans être impie; mais qu'on ne pourroit croire sans outrager la raison.

Après l'exposition du plan dont cet ouvrage est l'exécution, il ne

P R E F A C E. xi

reste plus qu'à prévenir le public que les matieres s'étant trouvées assez abondantes dans le Recueil des lettres édifiantes, & dans d'autres voyages des Jésuites aux Indes, pour former ces quatre volumes, on n'a pas jugé à propos d'y ajouter l'analyse du recueil des missions au levant, qui peut composer encore deux volumes; & en cela le Libraire a moins consulté son intérêt que le desir de plaire au public. Si ces quatre volumes sont reçûs favorablement, & font desirer les deux autres, on ne manquera pas de les publier au commencement de 1768. Au reste on peut être très-assuré qu'on n'a rien omis d'intéressant ni d'utile dans ces Mémoires. L'exactitude avec laquelle sont cités le volume & les pages, d'où l'on a tiré ce qui est rapporté, n'a été observée que dans la vûe de mettre tous les lec-

xij **P R E F A C E :**

teurs à portée de se convaincre
de la fidélité de l'analyse.





MEMOIRES GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Dela presqu'Isle de deçà le Gange.

§. I.

DIVISION GÉOGRAPHIQUE DE L'INDE.

*Description des principales Villes
& Rivieres qui s'y trouvent.*

Tous les Géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties. La premiere qui est en deçà du Gange ; la seconde qui est au-delà du même fleuve. Celle-là

Tome I.

A

se trouve renfermée entre les fleuves célèbres de l'Indus & du Gange , & entre différentes mers qui en font une péninsule. Elle est bornée du côté de l'ouest par l'Indus , & par la mer occidentale des Indes ; du côté de l'orient par le Gange & par les côtes d'Orixia & de Coromandel ; du côté du Sud , par le cap de Comorin & par la mer méridionale des Indes ; & enfin du côté du Nord par les montagnes d'Ima , qui font une suite du mont Caucafe.

Les anciens Géographes ont représenté cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange , dont les côtés étoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette description , qui est assez imparfaite , les côtés égaux sont d'une part, les rivages du Gange & de l'Indus jusqu'à leur embouchure ; & les côtés de la mer occidentale des Indes , depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au cap de Comorin ; & de l'autre part, les côtes d'Orixia & de Coromandel jusqu'au même Cap. Les deux angles du Sud au Nord , sont le Cap de Comorin & la fameuse montagne d'Ima : les deux autres de l'orient à l'occi-

dent font les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes orientales , dans cet état , font partagées naturellement par la chaîne des montagnes de Gate , qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale , jusqu'à la partie la plus septentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin , & se terminent au Mont Ima , que Ptolomée appelle *Imao*. Quelques nouveaux Géographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'appellent , & qu'il n'est pas nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes , ils ont appelé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve , jusqu'à la mer orientale ; & parce que Delhi a été longtems le séjour des Souverains , on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui étoient compris

dans toute l'étendue de ces terres , for-
moient autrefois un vaste Empire ,
dont le Souverain avoit sous lui plu-
sieurs autres Princes qui lui payoient
un tribut annuel. Cet Empereur étoit
absolu , & avoit dans sa dépen-
dance cinquante petits Royaumes.
Tous ces Rois ne pouvoient se main-
tenir dans la possession paisible de leurs
états , qu'après avoir reçu les marques
de leur dignité de la main du Roi des
Rois ; c'est ainsi qu'ils appelloient cet
Empereur , qu'ils regardoient comme
le maître du monde , & qui dans la
suite fut nommé Empereur de Bifnagar.

De tous ces Royaumes , il n'y en a
que dix ou douze dont les noms se
soient conservés : on connoît mainte-
nant les autres sous des noms très-dif-
ferens de ceux qu'ils portoient autre-
fois. Le dernier des Empereurs de Bif-
nagar mourut l'an 1659. C'est des dé-
bris de son Empire que se sont for-
més tant de divers États , & sur tout
celui du Mogol , à qui il ne reste plus
à subjuguer que les côtes maritimes
situées au-delà des montagnes de Gate.

Un des premiers Royaumes qui se
sépara de l'ancien Empereur des Indes

fut celui de Guzarate ou de Cambaye, situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque tems par des Princes particuliers dont l'autorité étoit absolue : mais il est entré depuis, sous la domination du Mogol. Une partie considérable du Royaume de Decan, reconnoissoit encore l'Empereur de Bisnagar, lorsque les Portugais arrivèrent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la Ville de Goa, lorsqu'elle fut prise par Albuquerque, étoit un Officier qui avoit secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar. C'est ce qui paroît par les lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foi qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privilèges à quelques Temples des environs de la ville. Pour ce qui est des Rois de Balabar, il y avoit encore plus longtems qu'ils s'étoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainsi les Etats de l'Empereur de Bisnagar s'étendoient encore il n'y a pas deux cens ans, depuis Orixá jusqu'au Cap de Comorin. Il possédoit toutes les terres qui sont sur la côte de Coromandel, & plusieurs Places mari-

6 . MEMOIRES GEOGRAPH.

times sur la côte occidentale des Indes. Les Patanes, nation qu'on regarde (a) comme des Mahometans Arabes qui avoient envahi l'Indoustan deux siècles avant Tamerlan, & qui s'étoient retirés dans les montagnes à l'arrivée de ce conquérant, firent une irruption dans l'Empire de Bisnagar & dépouillerent l'Empereur d'une partie de ses Etats : une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançoient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reste à la destruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Bisnagar avoit confié le commandement de ses armées à quatre Généraux qui faisoient profession du Mahometisme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes considérable, dont ils se servirent pour se soustraire à l'autorité de leur malheureux maître. Le plus puissant de ces Généraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de cenom. Le second fixa sa demeure à Visapour, & se fit nommer le Roi de Decan. Les deux

(a) Voyez le Voyage aux Indes Orientales, de Grosf. in-12. page 206.

autres leverent pareillement l'étendart de la révolte , & se rendirent maîtres de deux Places importantes.

Depuis ce tems-là le Mogol a tout englouti. A la vérité les Princes de la partie méridionale n'ont pas encore tout à fait subi le joug ; mais les Nababs ou Gouverneurs généraux de l'Empereur les inquiètent de tems en tems , & exigent d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer ; de sorte qu'à proprement parler , il n'y a que les Princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source : c'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens. D'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le midi , comme le Gange , avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient , & que l'Indus , au contraire , se détourne vers l'occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand & le plus

fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste. C'est, disent-ils, un de leurs Dieux qui la fit découler de sa tête sur le Mont Ima. C'est de là que, traversant divers Etats, & dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs villes célèbres, dont la plus fameuse, suivant les Indiens, est Cachi; puis il passe dans l'ancien Royaume de Bengale, aujourd'hui Province de l'Empire Mogol, & se jette dans la mer par plusieurs embouchures différentes. L'eau de ce fleuve est par-tout un peu bourbeuse.

A entendre les Indiens, le Gange est une rivière sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange; que les malades se font porter sur ses bords; que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes, les

Cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoient jeter dans le fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux Pénitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons*. Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds, & mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau si salutaire, & à laquelle ils attribuent la propriété de ne jamais se corrompre.

Telle est l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé sur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vû ni en Europe ni en Asie, de riviere qui lui soit comparable. Vers son embouchure on découvre une petite Ville nommée *Balassor*. Presque tous les Europeans y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux; c'est-là aussi que se trouvent les Pilotes-côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le Gange, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure

très-dangéreuse. Les Européans ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve. Celle des François est à Chandernagor, celle des Portugais à Ougly ; les Anglois & les Danois en ont aussi dans le voisinage.

Si l'on me demande , dit le P. Bouchet , à qui l'on doit ces détails géographiques & historiques (a) en 1719 , d'où a pû venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange. A cela je réponds que les idolâtres , presque dans tous les pays , ont regardé les grandes rivières comme des divinités , ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. Outre le Gange , il y a encore cinq ou six autres rivières qui sont en réputation aux Indes , entr'autres le Caveri qui passe à Trichenapaly ou Trichirapali auprès du celebre Pagode de Chirangam.

Après avoir décrit ces deux célèbres fleuves , il faut maintenant parcourir les principales villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Commençons par celle qui régne depuis Bengale , jusqu'au Cap de Comorin , & qui est à

(a) Tom. 15 , page 15.

l'orient ; elle s'appelle en général la côte de Coromandel ; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms , par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne : on l'appelle par exemple la côte d'O-rixa , lorsqu'elle termine le petit Royaume de ce nom , qui est au Midi de l'embouchure du Gange : on l'appelle pareillement la côte de la Pêcherie dans la partie méridionale , parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles (a).

Je me place d'abord à Pontichery , parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos Missionnaires , il est plus aisé de connoître la longitude des autres villes de la côte qui va en plusieurs endroits presque Nord & Sud , excepté vers l'embouchure du Gange , qu'elle décline vers l'Est.

Pontichery appartient aux François ; (b) & c'est le plus bel établissement qu'ils

(a) On verra ci-après une courte description de cette pêche.

(b) On doit faire attention que notre Missionnaire, écrivant en 1719, Pontichery avoit reçu postérieurement à cette époque , différens embellissemens qui la rendoient beaucoup plus considérable qu'elle n'est représentée ici. Au

ayent aux Indes. On y voit une forteresse régulière, & où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne défense; elle est toujours bien fournie de munitions de guerre & de bouche; la Ville est grande, & les rues y sont tirées au cordeau: les maisons des Européens sont bâties de briques; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux: mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserans travaillent ces toiles de coton si fort estimées en Europe. Les Capucins y ont un Couvent, les Jésuites & Messieurs des Missions étrangères y ont aussi chacun une Maison & une Eglise.

Après plusieurs observations des éclipses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris & celui de Pon-

reste personne n'ignore le sort qu'elle a eu en 1761. Les Anglois, après s'en être emparé, l'ont rasée de fond en comble, & les habitans se sont dispersés. Depuis le traité de paix de 1763, M. Laws a été envoyé dans l'Inde pour faire rebâtir une nouvelle ville.

tichery , étoit de cinq heures onze & douze minutes , qui valent environ 78 degrés ; & par conséquent , comme dans les hypothèses de l'Observatoire de Paris , la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes , il faut conclure que la véritable longitude de Pontichery est de cent degrés 30 minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit glissée dans les cartes de Geographie , qui ont eu le plus de cours en Europe , comme sont celles de Messieurs Samson & Duval , où on éloignoit cette côte de plus de 400 lieues qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pontichery , on a trouvé qu'elle étoit un peu plus considérable que celle qu'on avoit arrêté dans les premières observations , où l'on avoit remarqué par la distance du zenith à l'équateur , que 11 degrés 56 minutes 28 secondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pontichery vers le Nord , & suivant la côte , on trouve la ville de Saint Thomé ; on l'appelle aussi Meliapour , ou pour parler avec les Indiens Mailabouram ; c'est-à-dire , la ville des Paons ; parce que les Princes qui re-

gnoient autrefois dans cette contrée ; avoient un paon pour armes , & le faisoient peindre sur leurs étendarts. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar , que les Empereurs Mogols ont fait placer un paon si beau & si riche sur le ciel de leur trône. Le fond du ciel , dit un de nos voyageurs , qui assure l'avoir vû , (Bernier) est tout couvert de perles & de diamans , & entouré d'une frange de perles : au-dessus du ciel fait en forme de voûte , se voit un paon dont la queue relevée est de saphirs & d'autres pierres de couleur ; le corps est d'or émaillé semé de pierreries : enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac , d'où pend une perle en forme de poire de 50 carats.

Les observations du P. Richaut portent , que la latitude de Saint Thomé est de 13 degrés 10 minutes. Saint Thomé étoit , il n'y a pas 40 ans , une des plus belles villes , & des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais ; mais comme ils se voyoient dépouillés peu à peu par les Hollandois de leur principaux Etats , ils prirent le parti d'abandonner cette Place au Roi de Golconde. M. de la Haie ,

envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaisseaux de guerre (a), eut des raisons pour l'attaquer : il fit sa descente, & l'emporta en peu d'heures, au grand étonnement des Mores & des Indiens : il la conserva pendant deux ans, & les François en seroient encore aujourd'hui les maîtres, s'il lui fût venu du secours d'Europe.

Le Roi de Golconde craignit à son tour que les François ne songeassent à reprendre ce poste. C'est pourquoi il se détermina à démanteler la forteresse & la ville : c'est de ses débris qu'on a étendu & augmenté la Ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il est aujourd'hui le maître de Saint Thomé. Les Portugais ne laissoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maisons assez agréables & des rues fort larges. Cette partie où ils s'étoient retirés, étoit environnée de muraille, & ils y avoient déjà commencé quelques petits bastions.

A une lieue au Nord de Saint Thomé, on trouve Madraspatan, que les Indiens appellent Gennapattenam. Il seroit inu-

(a) En 1672.

tile de marquer sa longitude & sa latitude : ce que j'ai dit en parlant de Pontichery , suffit pour faire connoître la longitude & la latitude des autres villes de la côte , pourvû qu'on sache la distance Nord & Sud.

Madras est une fort belle Ville qui appartient aux Anglois : elle est ceinte de murailles : il y a un fort quarré , mais sans ouvrages extérieurs , qu'on appelle le Fort Saint Georges. On voit une seconde Ville habitée par les Arméniens & les Marchands des Nations étrangères , & ensuite une troisieme ou résident les Indiens , beaucoup plus grande que la premiere , & qui en est comme le Fauxbourg. On compte dans les trois villes près de cent mille ames. Les Anglois ; à ce qu'on dit , y tirent de droits plus de soixante mille pagodes qui font 300000 livres.

Nos Missionnaires qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras , se louent infiniment de la politesse de Messieurs les Anglois , & des marques d'amitié dont ils les ont honorés : je leur dois ce témoignage de notre reconnoissance , & je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieues au Nord de Madras, les Hollandois ont une Forteresse qu'on appelle Paleacatte. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la côte de Coromandel, & ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la côte du Nord, sont Masulipatan & Jagrenat. Masulipatan appartenoit anciennement au Roi de Golconde, il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette Ville est éloignée de Golconde d'environ 80 lieues. Les principales nations de l'Europe, qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois le plus long, je crois qu'il y ait au monde: il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain: on y respire un très mauvais air. Je trouve dans mes Mémoires que la latitude est de 16 degrés 30 minutes. On compte plus de 100 lieues de chemin par terre de Madras à Masulipatan: mais il est vrai qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célèbre par son Pagode,

Nos voyageurs, & sur-tout M. Tavernier en disent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce Temple une Idole, dont les yeux sont formés de deux gros diamans ; qu'il lui en pend un autre sur l'estomach ; que ses bracelets sont de perles & de rubis ; & que les revenus de ce Pagode sont si considérables qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pèlerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célèbre des fêtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choses qu'on rapporte me paroissent assez suspectes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Pagode est peu connu dans les parties méridionales de l'Inde, & je ne sache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un seul Indien ; au lieu qu'on vante fort celui de Cachy, que je crois être la même chose que Benarès, ainsi que je l'expliquerai dans la suite. C'est sans contredit le temple de faux Dieux, le plus célèbre qui soit aux Indes. Mes Mémoires rapportent que cet endroit où est situé le Temple appelé Jagrenat, a la latitude de 19 degrés 50 minutes. Si cela est, il ne doit pas être fort éloigné de Balassor, qu'on dit être au 20°. degré de latitude.

Pour remonter jusqu'à l'embouchure

du Gange, & achever la description des villes qui s'y trouvent, il faut placer encore ici Chandernagor, Ganjam sous le 19. degré 30 minutes, Ougly, Chatigam ou Bengale & Dacca que le P. Barbier (a) appelle la Capitale de Bengale.

Chatigam, selon ce Missionnaire, jouit d'un air très-sain. Elle est de 15 degrés plus à l'Est que Pontichery, sous le 21. degré 20 minutes de latitude.

A l'égard de Dacca, elle est située par les 24. de latitude Nord. La commodité des rivières rend cette ville d'un très-grand commerce. Cependant elle est très-sale & très-malpropre. Qu'on se représente une prodigieuse quantité de chaumières qui occupent une plaine de demi lieue d'étendue, & qui forment des rues fort étroites, pleines de fange & d'ordures, qui s'y rassemblent à la moindre ondée, au milieu desquelles quelques maisons de briques bâties à la morefque, & d'un assez mauvais goût, s'élèvent d'espace en espace, à peu près comme des baliveaux; telle est la peinture de Dacca.

Le même Missionnaire parle ensuite d'une autre Ville appelée Rangamaty,

(a) Tom. 18, pag. 366.

Elle est à l'extrémité des Etats du Grand Mogol & située par les 27 degrés de latitude Nord. On prétend que de-là on peut se rendre en 15 jours à la Province d'Y-unam dans la Chine; mais qu'il n'y a point de chemin frayé, & que le milieu des terres est occupé, à ce qu'on assure, par des Princes qui refusent de donner passage aux étrangers.

Nous allons laisser parler le P. Bouchet. Je reviens maintenant à Pontichéry pour suivre la côte jusqu'au Cap de Comorin : c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande grande journée de Pontichery, en allant au Sud, on arrive à Portonovo : les Anglois & les Hollandois y ont quelques maisons, & les Portugais y sont en très-grand nombre. On voit une assez belle Eglise où s'assemblent les chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Ponticheri à Portonovo, se trouve Coudelour ou Goudelour, que les Indiens nomment Courralou. C'est une Ville assez considérable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant, on voit Trankebar appelée par les Indiens Taranganboury ; c'est-à-dire, la ville des ondes de la mer.

Cette ville est éloignée d'environ 25 ou 30 lieues de Pontichery : elle appartient aux Danois. Les rues en sont droites, il y a de belles maisons ; & la forteresse dont la forme est quadrangulaire , paroît très-agréable , quand on la voit du côté de la mer. Lorsque les Européans y abordent , le Gouverneur envoie de beaux chevaux & des soldats pour les recevoir à la descente , & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse , où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre : il se présenta une occasion où ils ne contribuèrent pas peu à conserver la forteresse aux Danois qui n'étoient pas en état de la défendre : le Roi de Tanjaour assiegea cette place il y a quelques années ; mais ses efforts furent inutiles , & il fut contraint de lever le siege.

A une demi journée de Trankebar sur le chemin de Portonovo , se voit Caveripattevam , que les Européans nomment Caveripattam : c'étoit autrefois une grande ville & fort célèbre parmi les Indiens. Aujourd'hui elle est presque entièrement ruinée. L'air y est fort bon , & les François y ont un établissement.

La Ville de Negapatam se trouve en sortant de Trankebar, du côté du Midi : elle est située à 11 degrés de latitude Nord. Les Indiens l'appellent Nagapat-tenam, c'est-à-dire, la ville des Serpens. C'étoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel ; & comme ils possédoient la côte de la Pêcherie & l'Isle de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit plusieurs belles Eglises, & un Collège appartenant aux Jésuites. Les Hollandois s'en sont emparés avec le secours du Roi de Tanjaour, qu'ils engagèrent à trahir les Portugais. On y a bâti une forteresse : les chrétiens y ont une Eglise desservie par des Religieux de Saint François.

En marchant toujours vers le Sud, on trouve à dix lieues environ de Negapatam, le Cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau Golfe qui va se terminer à la côté de la Pêcherie. C'est-là aussi que la côte de Coromandel qui étoit Nord & Sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'Ouest, puis elle se détourne peu à peu vers le Sud, jusqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Tranvacor, qui n'est,

suivant plusieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits considérables ; sçavoir, Outiar où est Ramanancor, & Tutucurin. On y peut joindre aussi Manapar. Je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde ; c'est un pont qui a environ un quart de lieue, & qui joint à la terre ferme l'Isle où est Ramanancor. Ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres : ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élèvent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'endroit des courans : j'en ai mesuré qui avoient dix-huit pieds de diamètre ; d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où les pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds, jusqu'à dix ; & aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage

24 MEMOIRES GEOGRAPH.

de l'art , car on ne voit pas d'où l'on auroit pû tirer ces masses énormes , & encore moins comment on auroit pû les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature , il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vû. Les Idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les Dieux , quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Isle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit coutume de se retirer dans l'Isle de Ramanancor, quand il étoit poursuivi par les Rois de Maduré : il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers qui sont comme autant de plates-formes , & il y faisoit passer ses éléphants, son canon & son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de Ramanancor , quand j'aurai expliqué ce que c'est que Cachi : les deux Pagodes de Ramanancor & de Cachi étant , au rapport des Indiens , les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale ou plutôt l'unique ville qui soit à la côte de la Pêcherie , le reste n'étant que de grosses bourgades , ou des villages. De loin on la prendroit pour une Ville ornée de magnifiques maisons ; mais quoiqu'elle soit fort peuplée , on trouve , en y arrivant,

vant, qu'elle n'est en rien supérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite forteresse; la hauteur du pôle à Tutucurin est, selon les observations du P. Noël, de 8 degrés 52 minutes.

Après Tutucurin, Manapar est l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les chrétiens y avoient autrefois une belle Eglise, mais elle fut changée en magasin par les Hollandois, & on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8 degrés 27 minutes. Pour ce qui est de la longitude, elle est assez régulièrement marquée à 98 degrés 45 minutes.

Je dirai ici en passant que j'ai souvent admiré la connoissance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent: il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne se trompera jamais. Je me suis fait quelquefois un plaisir en marchant avec eux de m'éloigner tant soit peu du Nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller; à peine avois-je fait quatre pas qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier Manar, cette Isle si célèbre par le grand nombre d'Idolâtres que Saint Xavier convertit à la foi, du nombre desquels étoit le propre fils du Roi de Jafanapatan, qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vrai que Manar appartienne au Roi de Maduré, comme le disent quelques relations. Les Portugais la possédoient il y a plus de cent ans, & ce n'est que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois se furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'Isle de Manar n'est séparée de l'Isle de Ceylan que par un petit canal qui n'est en quelques endroits que de 30 ou 40 pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine sur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre Eglises, dont l'une étoit dédiée à S. Jean. C'est dans les fondemens d'une de ces Eglises, qu'ils trouverent une médaille de l'Empereur

Claude : il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pû y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré assez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ses Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'étoit une Isle, dont les mers qui l'environnoient étoient semées de perles, dont les bois étoient de canelle, & les forêts d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cristal: en un mot le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis terrestre. Cette description est sans doute exagérée; néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Isle qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Lanka*, & tous les Idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui est une des principales divinités Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent; les Pegouans assurent qu'*Anouman*, singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* métamorphosé en *Ramen*. Les Siamois disent que leur Dieu *Sommonocodon* a un de ses pieds marqué dans

l'Isle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venue de Ceylan. Cette Isle a environ 200 lieues de tour; elle est arrosée de quantité de belles rivières, & les moissons y sont abondantes. La religion chrétienne y florissoit, sur-tout à Jafanapatan, avant que les Hollandois s'en fussent rendus les maîtres: il y a encore des Missionnaires qui se sont retirés à Candé & dans les autres Provinces intérieures de l'Isle. Le Roi de Candé est fort gêné dans son commerce, & toutes les raretés de son Isle lui sont assez souvent inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même sa canelle & ses éléphans, qui sont les plus beaux & les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar & Tutucurin se trouve une grande bourgade appelée Pumi-cael, & nommée par les Indiens Pounneicayel, où le Pere Antoine Criminal fut le premier de notre compagnie qui reçut la couronne de Martyr, lorsqu'il cultivoit la chrétienté de la côte de la pêcheirie. La latitude de Pumicael est de 8 degrés 38 minutes.

Il est temps de venir à la côte de Ma-

labar : mais comme elle est assez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le P. Noël y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut désirer. A Tangapatán, la distance du zenith à l'équateur, est 8 degrés 19 minutes. Cet endroit est éloigné du cap de Comorin de 8 lieues. Coilan, qui est une ville plus élevée, a 8 degrés 48 minutes de latitude. Tanor, Capitale d'une Principauté de même nom, a 11 degrés 4 minutes. Calecut, ville autrefois très-célèbre, a 11 degrés 17 minutes. Cananor 11 degrés 58 minutes.

Depuis le cap de Comorin jusqu'à Cochinchine & au delà, les deux Etats les plus considérables sont ceux de Travancor & du Zamorin. Le premier étoit, il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une Reine qui se gouvernoit entièrement au gré de ses Ministres. La Ville de Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle est située aux pieds des montagnes, environ à 4 lieues du cap de Comorin, & est fort peuplée.

Pour ce qui est des Etats du Zamorin, Calecut qui en étoit la Capitale, étoit autrefois très-célèbre, & c'est-là que les Portugais aborderent la première fois

qu'ils vinrent aux Indes. C'est aujourd'hui très-peu de chose, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. La mer gagne tous les jours du terrain sur cette côte.

Cochin est une autre Ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle étoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apostoliques, qui alloient porter les lumieres de la foi chez les nations Idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défendue d'un côté par la mer, & de l'autre par une grande riviere. Les maisons y sont belles, & les rues plus larges que dans les autres Villes de la côte. Le P. Noël y trouva la hauteur du pôle de 9 degrés 58 minutes.

Goa, par où je finis de parler de cette côte, est éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve Mendoua, deux Forts construits aux pieds des montagnes, & bien garnis de canons qui en défendent l'entrée.

Cette entrée est fort étroite , parce que les montagnes qui sont de chaque côté se rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa , & les terres des environs jusqu'à l'embouchure , plus de quatre cens pièces de canon. La riviere est large , belle & majestueuse. Ceux qui ont navigé sur ce fleuve , disent que c'est un des plus agréables spectacles qui soit dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maisons , des jardins utiles & agréables , des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La ville étoit autrefois comparable , & même supérieure en beaucoup de choses aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'est plus ce qu'elle étoit il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices. Le Palais du Viceroi & celui de l'Inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles Eglises , & notre Compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable , c'est le bonheur qu'elle a de posséder le corps miraculeux de S. François Xavier. L'air n'y est plus si bon , & c'est peut-être ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récom-

pense, il est admirable à la campagne, & dans les lieux circonvoisins. C'étoit pour les anciens Empereurs de Bisnagar, une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa, a d'élévation de pole 15 degrés 31 min. sa longitude est de 93 degrés 55 min.

Comme les Indiens vantent extrêmement la Ville de Cachi qui est vers le Nord, & Ramanancor qui est vers le Sud, & que ce sont là les deux poles de leur Géographie, je ne puis me dispenser d'en parler, poursuit le P. Bouchet ; il n'est pas aisé de dire ce que c'est que Cachi, non plus que l'endroit où il se trouve. Je rapporterai simplement quelques conjectures, qui me persuadent que Cachi n'est autre chose que la Ville de Benarès, située sur le Gange. Les voici :

Les Pelerins de Cachi disent qu'en partant de Ramanancor, Golconde se trouve à la moitié du chemin. Or, si Ramanancor est à 9 degrés 10 min. & que Benarès soit à 26 degrés 30 min. comme le marquent nos Voyageurs, il s'ensuit que Golconde, qui est, comme on l'assure, à 17 degrés, est presque au milieu de la route qu'on doit tenir.

D'ailleurs , des Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent Cachi , du nom de *Vena-Raja* , comme qui diroit le desert Royal , ou plutôt le Roi des deserts , parce que , disent les Indiens , c'est dans un desert aux environs de Cachi , que les plus célèbres Hèrmites se sont retirés pour faire pénitence. Or , le changement de l'U au B est facile , je ne doute presque pas que , par Vana-*raja* , ils n'entendent la Ville de Benarès.

Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les Pélerins pour se rendre à Cachi : ceux qui vont par Golconde , disent qu'au sortir de Bisanagar , il faut prendre tant soit peu à l'Est , & que par-là ils se rendent droit à leur terme ; les autres qui vont par Agra , afin de visiter Matura , qui se trouve sur cette route , & qui est un autre Pagode , fameux par la naissance de Keichnen , assurent pareillement qu'on quitte le Gemma (a) à main gauche , presque toujours vers l'Orient : or il est certain qu'il n'y a de lieu con-

(a) Ou Gemené , riviere qui passe à Delhy , & se jette dans le Gange après un cours de 100 lieues.

fidérable que Benarès, auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture : Cachi est parmi les Indiens, ce qu'étoit Athènes parmi les Grecs : c'est-là qu'on enseigne toutes les sciences; & quoique maintenant il y ait peu d'étudiants, il y a néanmoins plusieurs Docteurs qui ont chacun un certain nombre de disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à Benarès. Un de nos plus célèbres Voyageurs assure qu'il y a auprès du Pagode un Collège qui a été bâti aux frais du plus puissant Râja de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune noblesse. Il ajoute que deux enfans de ce Prince y étoient de son tems, sous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue est sans doute la Samouferadam, qu'on parle vers le Nord, ou le Grandam, qui est en usage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embarasser de Cachi ? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse & dans les termes les plus magnifiques. C'est, selon

eux, un lieu sacré & divin ; c'est le séjour de leurs Divinités. Ramen & les plus célèbres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent Cachi ; quiconque meurt dans une terre si sainte, ses péchés lui sont pardonnés, il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de Cachi, est par cette seule raison infiniment respectable, n'eût-il aucun mérite d'ailleurs ; c'en est un grand d'avoir été à Cachi. Enfin ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles pour représenter la sainteté d'un lieu si vénérable.

Pour ce qui est de Benarès, que je crois être le Cachi des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'est à ce qu'ils assurent, la Ville la mieux bâtie des Indes : presque toutes les maisons y sont de pierres de taille, ou de briques : on y voit de très-beaux Caravanseras (a) : les rues y sont pourtant

(a) Les Caravanseras sont de grands bâtimens destinés à loger les Voyageurs qui sont obligés de porter avec eux leurs lits & tout ce dont ils ont besoin.

étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la situation en est belle ; le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple, jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierres interrompues de tems en tems par des plateformes. Ce récit est conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de Cachi ; ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de Ramanancor, que les Indiens appellent Rameis-fouram, parce que dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie, je demurai dix jours dans l'Isle où est ce Pagode. Cette Isle a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle soit très-sabloneuse, on y voit pourtant de beaux arbres : il n'y a que quelques Villages. Le Pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cens colonnes de marbre dont parle une Relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que plusieurs autres qui sont dans les terres : je crois qu'il n'est si fort estimé qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres sont persuadés que ce bain efface entièrement les péchés, sur-

tout si on le prend au tems des éclipses du Soleil & de la Lune.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de Golconde & de Visapour, deux villes dont la connoissance ne sera pas inutile.

La ville qu'on appelle aujourd'hui Golconde, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom, On la nomma d'abord Bagnagar, & dans la suite le nom de Golconde lui est resté. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans; elle est bien située, & les rues en sont belles. La rivière qui y passe, & qui va se jeter dans la mer de Masulipatan, est large, & roule des eaux fort claires. On y a bâti un Pont qu'on dit être aussi beau que le Pont-neuf de Paris. Le Palais du Roi est magnifique. Depuis que cette Ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurengezeb la pilla entièrement avant que de prendre la Forteresse. C'est dans le Royaume de Golconde que se trouve la fameuse mine de diamans.

Visapour, capitale du Royaume de Decan, est une autre grande Ville située sur le fleuve Mendoua. Le Palais

du Roi est vaste : il est entouré de fossés pleins d'eaux, où il y a grand nombre de crocodiles, qui servent, selon l'usage des Indiens, à rendre une Forteresse moins accessible. Le Roi, que les Portugais appellent l'Idalcan, avoit trois bons Ports sur la côte qui regne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est Rajapour, qu'on ne trouve pas marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes Mémoires que Visapour est à 17 degrés 30 minutes d'élévation de pole.

• Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les Royaumes de Maduré, de Mayssur, ou Meyssour, de Tanjaor, ou Tanjaour, de Gingi, & de Carnate, & parcourons ces petits Etats l'un après l'autre.

Commençons par le Royaume de Maduré. Il est borné par les Etats du Roi de Tanjaor ; au midi par la mer méridionale des Indes ; à l'Occident par les Etats des Princes de Malabar ; au Nord par les terres de Mayssur & par celles qui appartiennent au Gouverneur

de Gingi. Ce Royaume est aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit millions. On y compte soixante-dix *Palleacarens* : ce sont des Gouverneurs absolus dans leurs petits Etats, & qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le Roi de Maduré leur impose. Ce Prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie. Il a près de cent *Eléphants* qui lui sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré est la capitale du Royaume. Elle est environnée d'une double muraille ; chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours carrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons ; la Forteresse, dont la forme est carrée, est entourée d'un fossé large & profond, avec une escarpe, & une contrescarpe très-forte. Il n'y a point de chemin couvert à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues qui répondent aux quatre côtés de la fortresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces rues ont de grands jardins du côté de la campagne, qui est belle & fertile.

L'intérieur de la Forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roi. C'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salés, de galeries, de colonnades, & de plusieurs maisons semés çà & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'est pas aisé d'en trouver l'issue. Lorsque les Rois de Maduré y faisoient leur séjour, on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux Troumoulanaiken, qui a le plus contribué aux embellissemens de ce Palais, y tenoit plusieurs milliers de femmes renfermées. Les salés publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée se trouvoit une grande galerie soutenue par vingt grosses colonnes de marbre noir bien travaillées. De-là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé, & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galeries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le dessein de ce Palais, à ce que ma assuré

un ancien Missionnaire , a été dressé par un Européan : on y voit effectivement plusieurs ornemens d'Architecture d'Europe , mêlés avec l'Architecture Indienne.

Dans la seconde partie de la Forteresse , est le Temple de Chokanaden : c'est l'Idole qu'on adore à Maduré. A l'Orient du Pagode , sont plusieurs beaux Portiques. Au nord d'un de ces Portiques , se voit un char magnifique destiné à porter l'Idole en triomphe le jour de sa fête. Le Pagode est environné d'une triple muraille , & entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres , très-unies & bien sablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des sommes immenses. Texeira rapporte qu'il y a à Maduré des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette espèce. Le reste de l'espace intérieur de la Forteresse , est partagé entre plusieurs rues , en des étangs, & en des Places publiques.

La riviere qui passe auprès de Maduré, seroit belle , si on ne la faisoit pas couler dans de grands étangs qui la tarissent :

elle dégénère enfin en ruisseau. Audessous de la ville, on a construit un canal qui va du Nord au Sud, & qui se jette dans cinq beaux étangs à l'ouest de Maduré. Il y a dans ces étangs d'autres canaux qui conduisent l'eau dans les fossés, lorsqu'on le souhaite.

A l'orient de la Forteresse, on voit trois autres chars de triomphe. Ils sont magnifiques quand on les a ornés ; le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes. Je n'en suis pas surpris, la machine, en elle-même, est énorme, on y fait monter jusqu'à quatre cens personnes, dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages, & chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de pièces de foye de divers couleurs, de banderoles, d'étendarts, de parasols, de festons de fleurs représentés sous différentes figures, & que tout cela se voit au milieu de la nuit, à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit très-agréable. Le char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hautbois, & de plusieurs autres

instrumens ; mais c'est avec tant de lenteur , qu'on met trois jours à faire le tour de la Forteresse , qui est le chemin de deux heures.

Du côté du nord , au-dessus de la Forteresse , dans la rue qui va Est & Ouest , étoient autrefois les Eglises des Chrétiens ; l'une qui avoit été fondée par le P. de Nobilibus ; & l'autre plus ancienne , dédiée à Notre-Dame , & desservie par les Jésuites. Ces Eglises furent tout à fait renversées lorsque la ville fut prise & ruinée en partie par le Roi de Mayssur : on en a bâti une nouvelle dans un des fauxbourgs auprès de la rivière qui s'appelle Vaighei. Maduré a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des Mayssuriens , & depuis que les derniers Rois ont transporté leur cour à Trichirapali , qui , par là , est devenue la capitale du Royaume. La latitude de Maduré est à peu près de 10 degrés 20 minutes , sa longitude de 98 degrés 32 minutes.

Trichirapali , où le Prince réside , est une ville fort peuplée , & d'une grande étendue. Elle contient plus de trois cens mille ames : c'est la plus grande Forteresse qui soit depuis le Cap de

Comorin jusqu'à Golconde. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, & toujours inutilement ; (a.) aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune, de soixante tours carrées, éloignées les unes des autres de 80 ou de 100 pas. La seconde enceinte est plus élevée que la première, & est garnie de 130 pièces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux Fortereses qu'ils appellent la Forteresse du Nord, & la Forteresse du Sud : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre ; on y voit un roc

(a.) Elle a été prise en 1741, par les Marattes ; c'est une nation guerrière qui habite dans les montagnes Occidentales de l'Inde, & qui forme la meilleure cavalerie de cette contrée, comme les Paranes sont la meilleure infanterie. On a vu quelquefois ces deux Nations réunies, jeter la désolation & le carnage dans tous les lieux où elles passaient. Les Marattes, sur-tout, se sont rendus si formidables à l'Empire Mogol, par leurs incursions subites dans les Provinces qui en dépendent, qu'on leur a accordé le quart du revenu de ces Provinces, sous le nom de Chotaie, pour les mettre à couvert des déprédations de ces brigands.

très-élevé qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne de l'Arse-
nal , & au bas, est le Palais du Prince. Le
dedans de la Forteresse intérieure est as-
sez agréable ; c'est un grand amphitéâtre
quarré avec ses degrés de tous côtés
pour monter sur les remparts. Le der-
nier degré le plus voisin de la terre est
à hauteur d'appui. Outre les tours qui
accompagnent la double enceinte de
muraille , il y en a dix-huit autres plus
grandes , où l'on met les provisions de
bouche , qui n'ont pu entrer dans l'Ar-
senal. On renouvelle tous les ans les
provisions de ris , & celui qu'on tire
des greniers est livré aux soldats , pour
une partie de leur solde. La garnison
est d'environ 6000 hommes , & quel-
quefois davantage,

Le fossé qui environne la Forteresse
est large & profond. Il est plein d'eau ;
& il y a quelques crocodiles. On a été
obligé de creuser ce fossé dans le roc
en plusieurs endroits, ce qui n'a pû se
faire sans de grandes dépenses. Trichi-
rapali a quatre grandes portes qui ré-
pondent aux quatre principales parties
du monde : il n'y en a maintenant que
deux ; savoir , celle du septentrion

& celle du midi qui soient ouvertes. Celle d'orient, qu'on appelle aussi la porte de Tanjaor, a été longtems murée : celle d'occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la Place. La première au son des tambours & des trompettes, lorsque le jour baisse : la seconde vers neuf heures avec les hautbois & quelques autres instrumens : la troisième se fait en silence vers minuit ; on en fait quelquefois une quatrième à trois heures du matin.

La rivière de Cavery, qui est un bras du Colram, va de l'ouest à l'est de la Forteresse. Au-dessus de Trichirapali, on a construit un canal large & profond, qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux, qui vont se rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au dedans & au dehors de la ville. On y voit plusieurs places publiques, & plusieurs Bazars ou Marchés : il y en a deux considérables qui sont placés aux principales portes : celui du nord s'étend jusques sur les bords du Caveri. Au-delà du Caveri, est un autre bras du fleuve Colram. Et c'est

au milieu de ces deux grandes rivières qu'on a bâti le Pagode de Chirangam , le plus beau que j'aie vu aux Indes.

Il s'en faut bien que le Palais de Trichirapali soit aussi superbe que celui de Maduré ; j'y fais entré trois fois. Il consiste dans un amas de salles , de galeries & d'appartemens intérieurs. Le Divan , ou Salle du Conseil , qu'a fait bâtir le Talavar , Général d'Armée , est soutenu par de beaux piliers fort élevés , contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle plateforme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux de l'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau , & à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés , & entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais. Les piliers qui soutiennent cette salle sont alors couverts de brocards d'or , & le haut de la salle est orné de festons de fleurs & de pièces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques Eglises à Trichirapali ; mais comme on ne peut pas y demeurer longtems avec sûreté , j'en

48 MEMOIRES GEOGRAPH.

ai fait bâtir une à trois lieues de la ville , où les Missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de 11 degrés 30 minutes. La longitude de 98 degrés 42 minutes. On compte environ 40 lieues de Trichirapali à Maduré, à cause des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs ; mais le Voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres , qui commence au sortir de la ville , & qui continue jusqu'aux portes de Maduré.

A l'Orient de Maduré est le Royaume de Tanjaor. Les terres de ce petit Etat sont les meilleures de toute l'Inde méridionale. Le fleuve Cavery se partage en plusieurs bras , qui arrosent & fertilisent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont jusqu'à douze millions. Tanjaor , qui en est la capitale , n'étoit autrefois qu'un Temple d'idoles , comme étoient dans les commencemens la plupart des Forteresses de ces petits Royaumes. Cette Forteresse a une double enceinte comme celle de Trichirapali ; mais elle n'est pas si bien bâtie : ces fossés sont moins profonds.

Fonds, & il est moins aisé de les remplir d'eau. La Forteresse intérieure se divise en deux parties, dont l'une est au nord, & l'autre au sud. Dans celle du nord, on voit le Palais du Roi, qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du sud, le Pagodé de Peria-Oureyar. Au nord du Temple est un vaste étang bordé de pierres de taille. Les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs ; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de Tanjaour ne sont arrosés que par un petit ruisseau : plus loin on trouve la petite rivière de Vinnarou, & au-delà le Caveri, qui est un des grands bras du Colram. La latitude de Tanjaour est de 11 degrés 27 minutes ; la longitude de 99 degrés 12 min.

En allant de Tanjaour au nord, & tirant un peu vers l'est, on trouve la Forteresse de Gingi, capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ 50 à 60 ans que le fameux Sevagi, Roi des Marattes, s'en étoit rendu le maître, & par conséquent de tout le pays : car c'est une chose constante aux Indes, que les terres qui environ-

nent une forteresse en sont inséparables. Le fils de Sevagi la conserva quelques années ; mais Aurengzeb , après la conquête des Royaumes de Golconde & de Visapour , y envoya une armée , dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne se rebuta point ; il mit à la tête de son armée un Général de réputation nommé Iulfakarkan , dont le dessein étoit de prolonger le siège , parce qu'il trouvoit son intérêt dans sa durée ; mais Daourkan , un de ses Officiers subalternes , pressa si vivement l'attaque de son côté , qu'il emporta la Place , & mit par cette conquête tout le Royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette Forteresse a de particulier , ce sont trois montagnes qui y forment une espèce de triangle. On a bâti un Fort sur la cime de chaque montagne , d'où l'on peut foudroyer à coups de canon , ceux qui se seroient emparés de cette Ville. Cette Ville est au bas des montagnes , qui s'unissent entr'elles par des murailles , & par des tours placées d'espace en espace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais , qui favorise le secours qu'on peut faire en-

trer aisément dans la Place. La hauteur du pole de Gingi est de 12 degrés 10 minutes ; la longitude d'environ 100 degrés.

Au nord de Gingi, l'on découvre le Royaume de Carnate. C'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. Cangibouran en est la capitale : c'étoit autrefois une Ville célèbre qui renfermoit dans ses murs plus de trois cens mille habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des salles publiques pour rendre la justice, & de fort beaux étangs.

Il ne reste plus qu'à parler du Royaume de Mayssur, ou Meyssour, qui est à l'occident de Carnate. Ce petit Etat est, de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable, par les conquêtes que ses Princes ont faites de plusieurs Fortresses, soit dans le Royaume de Maduré, soit dans les autres Etats voisins. On lui donne près de quinze millions de rente. Ce Roi a mis sur pied des armées de trente mille hommes d'infanterie, & de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, Jésuite, fondateur de la Mission

établie dans ce Royaume , assure que dès l'année 1650 , les Etats de Mayssur s'étendoient depuis le commencement de l'onzième degré de latitude septentrionale , jusqu'à la fin du treizième , & au-delà. Les terres du Zamorin & des autres Princes du Malabar , le bornent du côté de la mer.

Ce qui a rendu les Mayssuriens si redoutables à leurs voisins , c'est la manière cruelle & ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre. Ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite ces nez coupés dans un vase de terre , on les sale , pour les garder & les envoyer à la cour. Les Officiers & les Soldats sont récompensés à proportion du nombre des prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. Chirangapatnam est la capitale du Royaume. Elle est située environ à 12 degrés 15 minutes de latitude nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes Villes qui étoient fortifiées par des tours. Elle a un bon fossé : le Palais du Roi n'a rien de remarquable : le Pagode est célèbre. Les Chrétiens y ont une assez jolie Eglise.

Pour achever la description de la

côte de Malabar, il ne reste plus qu'à parler de Bombay & de Surate, les deux Villes les plus considérables qui se trouvent entre Goa & l'embouchure de l'Indus, par lequel la Perse est séparée de la côte de Malabar.

La Ville de Bombay est située dans une Ile de même nom (a) sous le 18°. degré 41 minutes de latitude septentrionale, sur la côte de Dekan. Le Port de cette Ville est peut-être une des bayes les plus commodes qui soient dans le monde. Aussi le nom de Bombay est-il une corruption des deux mots Portugais, Buon, Bahia. La Ville de Bombay a un mille de circuit & environ vingt mille habitans de toute nation, de toute secte ou religion. C'est le centre du commerce Anglois, à la côte de Malabar, sur le golfe Persique & dans la mer rouge. Tous les comptoirs établis à ces différens endroits, sont subordonnés à la Présidence ou Commission établie à Bombay par la Compagnie Angloise. L'air passe pour n'être

(a) Voyez le Voyage aux Indes orientales de M. Grosse, in-12, page 45.

pas sain dans cette Ville, & on l'a long-tems appellée le cimétiere des Anglois. Mais en abattant des bois, en desséchant des marais, & en abolissant l'usage que l'on avoit d'engraisser les pieds des arbres avec des poissons pourris qui répandoient l'infection, on est parvenu à écarter les influences malheureuses que les Européans y éprouvoient.

A l'égard de Surate, c'est une Ville des plus considérables de l'Inde, par son commerce & par son heureuse situation, à quatre lieues de la mer, & sur la riviere de Tapta, qui lui sert de Port. Tous les Européans y ont des comptoirs; & tous les Négocians se le disputent par la magnificence de leurs Hôtels & de leurs ameublemens.

Ce qu'on doit mettre sur-tout au rang des curiosités du pays, c'est un grand Hôpital fondé dans le voisinage de cette Ville, pour les vaches, les chevaux, les chèvres, les chiens & d'autres animaux infirmes. Il y en a aussi un autre pour les puces, les punaises & autre semblable vermine qui se repaît de sang humain. Pour nourrir ces insectes à leur goût, on loue, de

tems en tems, un pauvre homme que l'on attache sur un lit & qu'on livre aux morsures de ces insectes.

§. II.

Productions naturelles de la presqu'Isle.

Le P. Martin (a) rapporte qu'à la mi-Mai les vents commencent à souffler avec une impétuosité si furieuse, qu'ils élèvent en l'air des nuées de poussière épaisses qui obscurcissent le soleil : de sorte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'appercevoir. Cette poussière pénètre par tout ; elle saisit le gosier, & cause sur les yeux des fluxions si violentes qu'on en devient souvent aveugle. Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent sur la côte occidentale de l'Inde, & sur les montagnes de Malabar, où se forme le Colram qui porte la fertilité dans les Royaumes de Meyssour, de Maduré & de Tanjaour. Les peuples de l'Inde attendent les pluies avec autant d'impatience, que les Egyptiens soupirent après l'inondation du Nil.

La situation de la presqu'Isle de l'Inde étant dans la Zone torride , l'air y est très-chaud. La terre est sèche & sablonneuse ; les campagnes sont couvertes de ris. Elles produisent aussi du bled , mais il n'est pas estimé des Indiens. On y voit peu d'arbres dont le fruit soit bon. D'ailleurs en général on ne laisse pas mûrir le peu de fruits qui y viennent. On les cueille tout verts , & on les fait confire dans quelque saumure aigre pour les manger avec le ris , & en corriger la fadeur.

Dans le genre des légumes , la terre produit des citrouilles de plusieurs espèces , des concombres , & différentes herbes particulières au pays. On n'y connoît point l'oseille , mais elle est remplacée par le Romarin. On trouve encore des ciboules , mais les raves , la laitue sont des plantes étrangères qui ne laissent pas d'y croître assez bien , quand on les sème.

La fertilité des terres dépendant de l'arrosement , il n'est point de pays où l'on ait plus besoin d'eau , & où l'on voye un aussi grand nombre d'étangs qui fournissent de quoi arroser perpétuellement le ris qui est dans les campagnes.

Quant aux fruits; les plus communs sont des cocotiers, espèce de palmiers, dont on tire une liqueur assez forte, capable d'enivrer; des bananiers (a) qui produisent la banane ou figue d'Inde ressemblante aux nôtres par la forme, mais fort différente par la couleur & le goût. La mangue est un autre fruit de l'espèce des pavies; la papaye approche de la poire.

On ne voit dans ces contrées ni pins, ni chênes, ni ormes, ni noyers. Il y a autant & plus de différence entre les arbres des Indes & ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitans des deux pays. Il en est de même des fleurs. A la réserve des tubereuses, des tournesols, des jasmîns, des lauriers-roses, toutes les autres fleurs qu'on y voit, sont inconnues en Europe. On les cultive avec beaucoup de soin pour en orner les Idoles. Les coroniers sont des arbrisseaux très-communs & d'un grand revenu pour les peuples de l'Inde.

La classe des animaux fournit dans ces terres autant d'espèces, que dans les

(a) Le bananier se voit en Europe dans quelques jardins de curieux, & y porte le nom de figuier d'Adam.

nôtres. On trouve dans les montagnes des éléphants, des tygres, des loups, des sangliers, des singes, des jackals ou adives; les plaines nourrissent des chèvres sauvages, des lievres, des lapins; mais le gibier est peu inquieté, quoique la chasse soit permise à tout le monde. Les seigneurs chassent de temps en temps par divertissement; mais il s'en faut bien que ce soit avec cette passion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chasse se fait aussi quelquefois à l'oiseau.

Parmi les animaux domestiques on compte les éléphants, (a) les chevaux, les bœufs, les buffes.

Les chevaux qui naissent dans le pays sont petits, foibles; mais on les a à bon marché. Pour ceux dont on se sert dans les armées, on les fait venir des pays étrangers, & ils coûtent fort chers; on les achete d'ordinaire cinq ou six cens écus. Je doute, observe notre Missionnaire (b);

(a) Aucun Missionnaire, à l'exception du Pere Tachard dans son voyage de Siam, n'a parlé des éléphants avec un peu d'étendue, ainsi l'on peut suppléer à cette omission par la lecture de l'art. de la célèbre Hist. Naturelle qui concerne cet ingénieux animal. tom. 11. in-4. pag. 56.

(b) Le P. Debourze, tom. 12, pag. 90.

que ce climat soit favorable à ces animaux ; il faut des soins infinis pour les conserver. Il n'y a point de jour qu'il ne leur faille donner quelque drogue. Avant de les panser, & à la moindre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair & les nerfs, leur lever les pieds l'un après l'autre. Si l'on y manque, leurs nerfs se rétrécissent ou se roidissent, & en peu de temps ils sont ruinés. Comme il n'y a point ici de prairies, & qu'on ne recueille ni foin ni avoine, on ne donne aux chevaux que de l'herbe verte, laquelle en certains endroits & en certains mois de l'année, est très-difficile à trouver. Au lieu d'avoine on leur donne une espèce de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont d'un grand usage. Le nombre que chacun en a, est la mesure de ses richesses. Ils servent au labourage & aux voitures. La plupart ont une grosse bosse sur le chignon du col. Quand on veut les mettre à la charette, on leur passe une corde au col, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, & qui porte sur le col des deux bœufs.

attelés , & à cette espèce de joug est attaché le limon de la charette.

Les charues n'ont point de roues ; le fer qui tient lieu de coùtre , est si étroit , qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coutume de semer du millet. Le ris demande beaucoup plus de travail & de culture. Les champs où l'on le sème , sont toujours au bord des étangs qu'on creuse exprès , afin de pouvoir y conserver l'eau de pluie , & arroser les campagnes dans les temps de secheresse. On voit presque autant d'étangs que de peuplades & de villages.

Les charettes ne sont pas mieux entendues que les charues. Il y en a si peu que je ne crois pas en avoir vû six depuis quatre ans que je suis dans ce pays. En revanche on voit beaucoup de chars qui sont assez bien travaillés. Les roues sont petites. Elles se font de grosses planches qu'on emboîte les unes dans les autres. elles ne sont point ferrées , & elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui est au milieu de ce tissu de planches ; le corps du char est fort élevé , & tout chargé d'ornemens de menuiserie , de sculpture , & de figures fort indécentes. Ces chars ne

servent gueres qu'à promener les Idoles en pompe. On ne sçait ici ce que c'est que carosse (a) ; les grands Seigneurs se font porter en palanquin , mais ils doivent en avoir la permission du Prince.

On trouve encore dans cette contrée des bufles qu'on emploie au labourage & aux mêmes usages que les bœufs , on les attèle de même , & c'est un crime de tuer ces animaux de l'une & l'autre espèce. Il n'y a pas encore deux ans, qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la même famille qui étoient coupables du meurtre d'une vache ; je doute qu'un homicide leur eût attiré le même supplice. Dans une de nos Isles Françoises de l'Amérique , on défendit autrefois , sous peine de la vie , de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'espèce. Il est probable que la même raison de politique a porté les Indiens à faire de pareilles défenses. Les bœufs ne sont nulle part plus nécessaires qu'en ce pays ci. Ils n'y multiplient que médiocrement.

(a) Depuis le tems dont parle le P. Debourze qui écrivoit en 1713 , l'usage des carosses s'est introduit dans l'Inde , & il est peu de Prince & de riche négociant qui n'en ait un tiré par des chevaux , ou le plus souvent par des bœufs.

quoiqu'ils soient tous entiers, & que la coutume de les châtrer soit hors d'usage ; mais ces animaux sont sujets à de fréquentes maladies, & la mortalité se met souvent parmi eux ; le remède le plus ordinaire dont on se sert pour les guerir, c'est de les cauteriser. Au reste les Indiens ont autant d'horreur pour la chair de ces animaux, que les Européens en ont de la chair de cheval. Il n'y a que ceux des castes, ou tribus, les plus méprisables qui osent manger du bœuf & du buffe, lorsqu'ils sont morts d'une mort naturelle.

Les ânes ne sont pas moins communs ici qu'en Europe, & il y a une remarque singulière à faire sur cet animal. Une caste entière prétend descendre en ligne directe d'un âne, & s'en fait honneur. Elle a le nom de Cavarrava Douguer. Cette caste, loin d'être une des plus basses, est une des plus nobles. C'est celle des Rois. Tous ceux de cette tribu traitent les ânes comme leurs propres frères, & prennent leur défense : ils ne souffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte avec excès. S'ils apperçoivent quelqu'un qui soit assez inhumain pour se porter à de telles extré-

mités, on le traîne aussitôt en justice & il est condamné à une amende, parce que comme les Juges sont les Princes, ils ne manquent pas de juger en faveur des ânes leurs parens.

Il est cependant permis de mettre un sac sur le dos d'un âne, mais il ne faut rien ajouter à cette charge. Si cela arrivoit, les Cavarrava Douguer feroient un crime à quiconque se donneroit cette liberté, & lui chercheroient quereile à ce sujet. Ce qui est fort plaisant sur-tout, c'est que tous les membres de cette caste-aine ont communément moins de charité pour les hommes que pour les descendants de leur prétendus ancêtres. Dans un temps orageux ils donneront le couvert à un âne, & le refuseront au conducteur. Si l'un & l'autre sont en péril, on secoure l'âne d'abord, puis on passe à son guide. Le mal qu'il y a sans doute dans cette considération des Indiens pour les ânes, c'est qu'ils s'attachent à la forme de l'animal; car sans cela, que d'Européens auroient droit de prétendre aux mêmes honneurs que les ânes!

La Chèvre, le mouton, la poule sont les viandes ordinaires. On voit ici une espèce de poules dont la peau est toute

noire, aussi bien que les os; elles ne sont pas moins bonnes que les autres. Il n'y a point de poules d'Inde. Le nom de cette volatile lui vient vraisemblablement de l'Inde occidentale, d'où les premières ont été apportées.

On a dans ce pays des chiens, des chats domestiques & sauvages, & des rats de plusieurs espèces. Les chiens sont extrêmement laids avec une peau presque rase. Les chats ne diffèrent des nôtres qu'en ce qu'ils sont plus petits. Tous ces animaux se mangent avec plaisir par les Indiens, ainsi que les chauve-souris, les lézards, & même de certaines fourmis blanches. Ces peuples vont à la chasse des rats, de la même façon que nous chassons le lapin. Il est des années où l'on voit en de certains temps, la campagne couverte de ces illustres chasseurs qui, un bâton à la main, courent sur leur proie avec une avidité égale à celle qu'on pourroit mettre à poursuivre le plus excellent gibier. Parmi ces rats, il y en a une espèce qui ressemble assez à la taupe par la finesse de son poil, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait si noir. Les Portugais le nomment rat de senteur, il fait la guerre au serpent: il y en a enco-

re une autre espèce qui creuse sous terre comme la taupe ; mais ce n'est gueres que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

A l'égard des fourmis blanches, lorsque les ailes leur viennent, & qu'après avoir pris leur essor, elles vont se noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre ; & si on les en croit, c'est un mets délicieux. Dans l'espèce des fourmis qui est assez variée, on distingue celles que les Indiens appellent *carreian*, & qui reçoit généralement des Européens le nom de *Caria*.

Cet insecte est la proie ordinaire des écureuils, des lézards & de différens oiseaux. Mais pour se mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adresse de se former une bute de terre de la hauteur à peu près d'un homme. Il élève le fond du sol peu à peu, & il le maçonne si bien qu'il faut une pluie forte & presque continuelle pour y donner une atteinte sensible. Les campagnes sont remplies de ces butes. Les laboureurs ne les abattent point, soit parce qu'elles sont extrêmement dures, soit parce qu'en peu de jours elles seroient rebâties. Ces butes sont pleines de compartimens en forme de canaux irréguliers.

liers. Le caria sort à certaines heures pour aller au fourage , & c'est une chose assez curieuse que de voir avec quelle vitesse ces insectes coupent l'herbe & la transportent dans leur fourmilliere.

Il y a encore une autre espèce de caria qui est plus petit , & qui se tapit d'ordinaire dans les maisons. On trouve dans le centre de sa fourmilliere une sorte de rayon presque semblable au rayon des mouches à miel. De-là cet insecte grimpe sur les toits , mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure , & en formant avec la terre qu'il charrie , une espèce de tuyau qui lui sert de chemin. Il ronge les piliers, les feuilles de palmier, la paille & le chaume dont les maisons & les Eglises sont couvertes ; ce qui fait que l'édifice tombe au premier orage. Il s'attache à toute espèce de bois sec , & il le ronge peu à peu.

Il y aussi des abeilles dans ce pays , mais on ne se donne pas la peine de leur bâtir des ruches. On ne manque pourtant ni de cire ni de miel , mais l'un & l'autre se tirent des ruches que les abeilles sauvages se font à elles-mêmes sur les montagnes.

Les autres insectes de cette région

font des mouches, des moucheron, des mosquitoes, & une certaine espèce de mouches vertes qui luisent pendant la nuit, & qui sont comme autant de petites étoiles voltigeantes.

La classe des reptiles offre une infinité de serpens, parmi lesquels il en est de si venimeux, qu'une personne qui en a été mordue, tombe morte au huitieme pas qu'elle fait; c'est pour cela qu'on les nomme serpens de huit pas. Ils s'en trouve aussi de ceux appellés par les Portugais *Cobra-de-capelle*; ce qui signifie serpent à chaperon. Leur venin est très-subtil, & leur espèce très-commune, sur-tout dans le Royaume de Maduré où les Missionnaires disent en avoir beaucoup à souffrir. Le remede que les Indiens employent contre la morsure de ces serpens, consiste à attacher au col, aux bras, & en différentes parties du corps, des petites figures ou des caracteres auxquels ils attribuent de grandes vertus. Le nom de serpent à chaperon lui vient de ce que quand il est irrité, il s'élève en ne rampant que sur la moitié de son corps, & alors son col s'élargit en forme de domino, sur lequel paroissent trois taches noires qui, au sentiment des Indiens,

donnent beaucoup de grace au serpent. Aussi l'appellent-ils le beau ou le bon ; & ils ont pour lui une vénération superstitieuse qui va jusqu'à l'extravagance. Le P. Saignes dit avoir observé (a) une espèce singulière de serpens qui se défendoit également des deux extrémités du corps , sans qu'il fût possible de distinguer la tête de la queue. Ce serpent mord des deux côtés , & ses morsures sont également dangereuses. La première de ses têtes qui est la mieux formée , est garnie de dents qui lui servent à mordre ; mais la seconde est sans dents , & armée seulement d'un aiguillon dont il pique.

Les animaux qui habitent les eaux ne sont pas plus rares que ceux de terre. Le grand nombre d'étangs qui sont répandus de tous côtés, sont bien fournis de poisson ; & en général les Indiens paroissent en faire beaucoup de cas , quoi qu'ils ne le mangent jamais que sec, ou un peu passé. Les observations des Missionnaires Jésuites, sur le requin, le marsouin, & sur les poissons volans , n'offrent rien de curieux ; passons-les sous silence pour nous occuper d'un certain poisson cornu qui

(a) Lett. édif. tome 24, page 233.

fréquente , ainsi que ceux que nous venons de nommer , les parages des Indes.

Le poisson cornu qu'on appelle aussi le diable , a le corps fait comme une caisse à quatre faces , plus petite par un bout , avec une queue plate , fort longue , & presque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout son corps est dur & marqué par tout de figures hexagones bien rangées & semées de petits grains comme le chagrin, (a)

Quelques soins qu'on puisse prendre à rassembler tout ce que les Missionnaires Jésuites nous ont transmis de leurs missions établies dans l'intérieur de l'Inde , on y trouve que peu de lumières sur la partie d'Histoire Naturelle qui appartient à la Minéralogie. Leurs observations sur la pêche des perles sont de quelque prix ; nous allons nous en occuper.

C'est au Cap Comorin que commence la côte de la Pêcherie si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espèce de baye qui a plus de quarante lieues , depuis le Cap Comorin , jusqu'à la pointe de Ramanancor , où l'Isle de Ceylan est presque unie à la terre ferme par une

(a) On en trouve la figure dans le tom. 16. des Lettres Edifiantes , page 59.

chaîne de rochers que les Européens ont surnommée le pont d'Adam. Les Indiens racontent que ce pont est l'ouvrage des singes du temps passé ; que ces animaux plus braves & plus industrieux que ceux d'aujourd'hui , se firent un passage de la terre ferme en l'Isle de Ceylan pour s'en rendre maîtres, & délivrer la femme d'un de leurs Dieux , qui avoit été enlevée. Ce qui est certain , c'est que la mer dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds dans cet endroit ; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes ou des bâtimens fort plats qui puissent passer entre les intervalles des rochers. Outre cela, la mer brisant avec fureur sur toute cette côte, elle est par tout inabordable aux vaisseaux d'Europe , excepte à Tutucurin qui est une Ville considérable qui appartient aux Hollandois, & dont le port est assez sûr, parce qu'il est abrité par deux Isles. Cette Ville peut contenir au moins cinquante mille habitans, partie Chrétiens, & partie Idolâtres.

La Compagnie Hollandoise est la seule qui fasse commerce sur cette côte. Ils y apportent des cuirs du Japon & des épices des Isles Moluques qu'ils échan- gent contre des toiles. Mais leurs béné-

fices les plus considérables ils les tirent de la pêche des perles & des xanxus. Les xanxus sont de gros coquillages semblables aux buccins.

Il est incroyable combien les Hollandois sont jaloux de ce commerce (a). Il iroit de la vie pour un Indien qui oseroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achete presque pour rien, & les envoie dans le Royaume de Bengale où elle les vend fort cher. On scie ces coquillages selon leur largeur. Comme ils sont ronds & creux quand ils sont sciés, on en fait des bracelets qui ont autant de lustre que le plus brillant yvoire. Ceux qu'on pêche sur cette côte dans une quantité extraordinaire ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ses volutes de gauche à droite, ce seroit un trésor que les Gentils estimerient des millions, par la raison que ces peuples se persuadent que ce fut dans un xanxus de cette espèce qu'un de leurs Dieux fut obligé de se cacher pour éviter la fureur de ses ennemis qui le poursuivoient par mer.

(a) Tome 5, pag. 107.

La pêche des perles enrichit la Compagnie Hollandoise d'une autre manière. Elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du pays Chrétien, Idolâtre ou Mahometan d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble, en payant pour chacun soixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considérable, car il se présentera quelquefois jusqu'à six ou sept cent bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on lui marque l'endroit qui lui est destiné. Autrefois dès le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la pêche devoit avoir lieu cette année, sans en faire l'épreuve auparavant; mais comme il arrivoit souvent que la saison, ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, & que les huitres manquoient: ce qui caufoit un préjudice notable, à ceux qui avoient fait de grosses avances pour avoir la permission de pêcher, & à la pêche même; on a changé de méthode, & voici la règle qu'on suit aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la Compagnie envoie dix ou douze bateaux

teaux à l'endroit où elle a dessein d'établir la pêche. Ces bateaux se séparent en diverses rades, & les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huitres qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, & l'on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu & au-delà, c'est une marque que la pêche sera très-riche & tres-abondante en ce lieu; mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sols, comme le profit ne passeroit pas les frais, il n'y auroit point de pêche cette année-là.

Lorsque l'épreuve a bien réussi, on publie de tous côtés qu'il y aura pêche. Au temps marqué il se rend sur la côte une multitude extraordinaire de peuple & de bateaux qui apportent toute sorte de marchandise. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo, Ville de l'Isle de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. A l'instant tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises qui mouillent, l'une à droite, & l'autre à gauche, pour mar-

quer les limites du lieu de la pêche, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour. Au moment que l'un revient, l'autre s'enfonce; ils sont attachés à une corde dont l'autre extrémité tient à la vergue du petit bâtiment, & elle est disposée de façon que les matelots du bateau peuvent aisément, au moyen d'une poulie, la tirer ou la lâcher selon le besoin du plongeur. Celui-ci a une grosse pierre liée au pied, afin d'enfoncer plus vite, & une espèce de sac à sa ceinture pour mettre les huitres qu'il ramasse. Dès qu'il est au fond de la mer, il met dans son sac le plus promptement qu'il peut, ce qu'il trouve sous sa main. S'il découvre plus d'huitres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau; & puis revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, & envoie un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde différente de celle qui est attachée à son corps; un matelot qui est dans le bateau & qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne

aussi-tôt le signal aux autres , & dans ce moment on tire le plongeur en haut. Pour revenir plus promptement , il détache , s'il peut , la pierre qu'il a au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres qu'il n'arrive quelquefois des combats sous les eaux entre les plongeurs pour se disputer un monceau d'huîtres. Notre Missionnaire en rapporte un exemple dans les termes suivans.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur ayant vû, qu'un de ses compagnons lui avoit volé plusieurs fois de suite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir , jugea à propos d'y mettre ordre de la maniere la plus cruelle. Après l'avoir pardonné son vol deux fois , sans cependant l'avoir corrigé, il le laissa une fois plonger le premier ; & l'ayant suivi de près avec un couteau à la main , il l'égorgea sous les eaux , & l'on ne s'aperçût de ce meurtre que lorsqu'on retira le corps de ce malheureux sans vie & sans mouvement. Cependant ce n'est pas encore le plus grand danger que l'on court à cette pêche. Il se trouve des requins si forts & si terribles qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ses

huitres , sans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche , ou d'une espèce de cloche de verre, dans laquelle ils se renferment pour descendre sous les eaux, ce sont autant de contes. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger & à retenir leur haleine , ils s'y rendent habiles ; & c'est suivant leur habileté qu'ils sont payés. Avec tout cela le métier est si fatigant qu'ils ne peuvent plonger que sept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui se laissent tellement transporter à l'ardeur de ramasser un plus grand nombre d'huitres , qu'ils en perdent la respiration & la présence d'esprit ; de sorte que ne pensant pas à faire le signal , ils seroient bien-tôt étouffés , si ceux qui sont dans le bateau , n'avoient soin de les retirer , lorsqu'ils demeurent trop longtemps sous l'eau. Ce travail dure jusqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on y est arrivé , le maître du bateau fait transporter dans une espèce de parc les huitres qui lui appartiennent.

nent, & les y laisse deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent & qu'on en puisse tirer les perles. On les lave bien ensuite, & on a cinq ou six petits bassins de cuivre percés comme des cribles qui s'enchaînent les uns dans les autres, de façon qu'il reste quelque espace entre eux. Les trous de chaque bassin sont différens pour la grandeur; le second bassin les a plus petits que le premier; le troisieme plus que le second, & ainsi des autres. On jette dans le premier bassin toutes les perles grosses & menues après qu'elles ont été bien lavées; s'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre; celles qui restent dans le second bassin, sont du second ordre, & ainsi de même, jusqu'au dernier bassin, lequel n'étant point percé, reçoit les plus petites perles qu'on appelle semence de perles.

Ces différens ordres font la différence des perles, & leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle n'en augmente ou n'en diminue la valeur. Les Hollandois se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses. Si cependant celui à qui

elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il a la liberté de les vendre à qui il lui plaît.

Toutes les perles qu'on pêche le premier jour, appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, fuyant la rade où se fait la pêche. Les Hollandois n'ont point la pêche du second jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont assez d'autres voies pour s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus sûr moyen est d'avoir de l'argent comptant; car pourvu qu'on paye sur le champ, on a tout à fort grand marché.

Il est inutile de parler des vols & des supercheries qui se font dans ce commerce. De quoi l'avidité du gain ne rend elle pas capable des ames intéressées? mais il est bon de remarquer qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies sur cette côte, au temps de la pêche, soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y trouve, & qui n'habite pas fort à l'aise; soit parce que beaucoup de monde se nourrit de la chair des huitres, qui est indigeste & malfaisante, soit enfin à cause de l'infection de l'air, laquelle provient

de la corruption des huitres dont la puanteur insupportable peut seule occasionner des maladies très-funestes.

La collection épistolaire que nous analysons n'offre rien sur les productions métalliques de l'Inde. Passons aux Observations du P. Calmette, (a) sur un caillou singulier qui se trouve dans la Gandica, rivière de l'Indoustan; qui se jette dans le Gange, près de Patna.

Avant de faire connoître ce caillou, il est bon d'avertir que les Indiens en font grand cas, qu'ils les achètent fort cher & en font commerce d'un bout à l'autre de l'Inde. Les Brames les conservent dans des boîtes de cuivre ou d'argent, & leur font un sacrifice tous les jours. Passons sur le culte religieux dont il est l'objet, pour le considérer dans son état naturel.

Ce caillou extraordinaire se nomme communément Salagramam. Il est dur, poli, communément noir, quelquefois marbré & de différentes couleurs, de figure ronde oblongue, ovale & plate, quelquefois d'un côté ou même des deux. Ces cailloux se forment dans la

(a) Tom. 26. pag. 400.

rocaille des rives ou des cascades de la Gandica, d'où l'on est obligé de les extraire en cassant la pierre qui les enveloppe, du moins en partie; ils conservent la marque de leur position par un médiocre aplatissement d'un des côtés. C'est dans l'eau, ou a portée du flot, qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve est appelé Ver par les Indiens; mais on pourroit également l'appeller poisson; ou même avec plus de vraisemblance, il mériteroit le nom de Limaçon; si l'on s'arrête à sa figure & à sa position, & aux orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts. La queue de cet insecte est au centre, le ventre, dans la partie la plus évasée de son lit; la tête au bord, où l'animal reçoit la nourriture qui lui est apportée par le flot.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit, à distance égale, des figures profondes, parallèles & régulièrement tracées, comme si elles par-toient du centre à la circonférence, coupées cependant, ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, & qui suppose que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver & la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens,

est que cet insecte est un ver qui ronge la pierre pour s'y faire une loge , ou pour s'en nourrir.

Je ne voudrois pas nier , poursuit notre Missionnaire , que la figure ou les cavités de certains cailloux qui paroissent rongées , ne fussent l'ouvrage de quelque ver ; mais ce ver doit être différent de l'insecte qui fait les orbes dont j'ai parlé ; encore peut-on , ce me semble , expliquer ainsi la plupart des cavités irrégulières. Le Salagramam étant uni étroitement au roc dans lequel il se forme , il est naturel que les pointes du roc , entrant sans ordre dans le caillou qui croît avec lui , ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espèce de Salagramam appelé Chacrapani , plat des deux côtés , qui a huit ou dix loges semblables sur une des faces , à distance égale & parfaitement régulières. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poisson , mais différent de ceux qui sont disposés en limaçon. Ainsi le Chacrapani sera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne diffère pas du marbre par la couleur & la dureté ; pourquoi les au-

tres Salagramam ne feroient-ils pas de même des coquillages?

J'ay vu sur les roches de l'Isle de France, des coquillages qui, sans ressembler au Salagramam, peuvent servir à le faire connoître. C'est un assemblage de petites loges dans les creux ou sur les pointes des rochers battus par la vague. Chaque loge est une coquille, & toutes ensemble font un bloc qu'on appelle le Bouquet de mer. Le poisson s'y nourrit de la graisse de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la surface, à peu près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaisseau. Ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au Chacrapani que j'ai décrit. Il est enchâssé dans la pierre qu'il faudroit casser pour l'en extraire. Se pétrifie-t'il avec le temps? c'est ce que je ne puis décider; mais s'il se pétrifioit, on pourroit en faire une espèce de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie, vous en remarquerez un appelé *Anantamourti*, qui est rare & précieux. On le conservoit dans une boîte d'argent. La figure du limaçon y est si

distincte, tant au-dessus qu'au dedans, qu'elle prouve seule l'explication que j'en ai donnée.

Le plus rond est distingué par une figure circulaire que les Indiens appellent nombril; je n'en ai vu qu'un de cette espèce; & il ne peut s'expliquer qu'en disant que c'est un caillou enchâssé par la partie qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'est formé. Un autre a sur le côté plat, la figure d'un limaçon fort bien gravée. On pourroit même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant sa maison sur le dos. Le dernier Salagramam, qui est le plus petit, renferme deux loges & un lien par lequel elles communiquent.

Terminons ce Paragraphe d'Histoire Naturelle de l'Inde, par le récit de quelques phénomènes que le P. de Bourze (a) a observé dans les mers des Indes. Ces objets de Physique, pour être très-communs, n'en sont pas moins admirables. C'est lui qui en va rendre compte.

Lorsque le vaisseau fait bonne route,

(a) Tom. 9, pag. 359.

on voit souvent une grande lumière dans le sillage, c'est-à-dire dans les eaux qu'il a divisées & brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumière ou à la lune ou aux étoiles ou au fanal de la poupe; c'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit, la première fois que j'aperçus cette grande lumière. Mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit sur le sillage même, je me détrompai bientôt, sur-tout quand je vis que cette lumière paroissoit bien davantage lorsque la lune étoit sous l'horison; que les étoiles étoient couvertes de nuage; que le fanal étoit éteint: enfin lorsqu'une lumière ne pouvoit éclairer la surface de la mer. Cette lumière n'est pas toujours égale: à certains jours il y en a peu ou point du tout; quelquefois elle est plus vive, quelquefois plus languissante. Il y a des tems où elle est fort étendue, d'autres où elle l'est moins.

Pour ce qui est de sa vivacité, on sera surpris quand je dirai que j'ai lû, sans peine, à la lueur de ces sillons, quoique élevé de neuf à dix pieds au-dessus de la surface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curiosité: c'étoit le 12 Juin

& le 10 de Juillet de l'année 1740. Il faut aussi ajouter que je ne pouvois lire que le titre de mon Livre, qui étoit en lettres majuscules. Cependant, ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté ; mais vous pouvez m'en croire, & je vous assure qu'il est très-certain.

Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumière, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin ; mais la lumière est bien plus foible à une plus grande distance.

Il y a des jours où l'on démêle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas ; d'autres fois on ne peut pas faire cette distinction. Le sillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir. C'est en cet état qu'il me parut le 10 Juillet 1704.

Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure. Les unes ne paroissent que comme des pointes de lumière ; les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroissent. On en voit qui ont la figure de globulés, d'une ligne

ou deux de diamètre ; d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en quarré de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différente figure se voyent quelque fois en même-temps. Le 12 Juin, le sillage du vaisseau étoit plein de gros tourbillons de lumière & de ces quarrés oblongs, dont je viens de parler. Un autre jour que le vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient & disparoissoient tout à coup en forme d'éclairs.

Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumières, les poissons laissent aussi après eux, un sillage lumineux qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, & connoître même de quelle espèce il est. J'ai vû quelquefois une grande quantité de ces poissons qui, en se jouant dans la mer, faisoient une espèce de feu d'artifice dans l'eau, qui n'étoit pas sans agrément. Souvent une corde mise de travers suffit pour briser l'eau, en sorte qu'elle devient lumineuse.

Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans

les ténébres , on y verra une infinité de parties scintillantes.

Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer , on verra la même chose quand on se met à le tordre dans un lieu obscur , & même quand il est à demi sec , il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée , elle se conserve longtems ; & si elle s'attache à quelque chose de solide , par exemple aux bords d'un vase , elle durera des heures entières.

Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée , qu'il y paroît le plus de ces phosphores , ni même lorsque le vaisseau va plus vite. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres , qui produit des étincelles , du moins je ne l'ai pas remarqué : mais j'ai observé que le choc des vagues , contre le rivage , en produit quelquefois en quantité. Au Brésil , le rivage me parut un soir tout en feu , tant il y avoit de ces lumières.

La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau ; & si je ne me trompe , généralement parlant , on peut avancer que le reste étant égal ,

cette lumière est plus grande lorsque l'eau est plus grasse & plus baveuse; car en haute mer l'eau n'est pas également pure par-tout; quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué plusieurs fois que quand le fillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus visqueuse & plus grasse, & qu'un linge mouillé de cette eau rendoit plus de lumière lorsqu'on le remuoit.

De plus, on trouve dans la mer certains endroits où furnagent je ne fais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce sont des sciures de bois. Nos Marins disent que c'est le fray ou la semence de Baleine: c'est de quoi on n'est guères certain. Lorsqu'on tire de l'eau de la mer, en passant par ces endroits, elle se trouve fort visqueuse. Les mêmes Marins disent qu'il y a beaucoup de ces bancs de fray dans le Nord; & que quelquefois pendant la nuit ils paroissent tout lumineux, sans qu'ils soient agités par le passage d'aucun vaisseau, ni d'aucun poisson.

Pour confirmer ce que je dis, que plus l'eau est gluante, plus elle est dis-

posée à être lumineuse , j'ajouterai une chose particuliere que j'ai vue. On prit un jour dans notre vaisseau un poisson que quelques-uns crurent être une Bonite : le dedans de la gueule du poisson paroissoit durant la nuit , comme un charbon allumé ; de sorte que sans autre lumière , je lus encore les mêmes caracteres que j'avois lus à la lueur du fillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse ; nous en frotames un morceau de bois qui devint aussi-tôt tout lumineux : dès que l'humeur fut desséchée , la lumière s'éteignit.

Après ces observations , je laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le systéme de ceux qui établissent pour principe de cette lumière , le mouvement , de la matiere subtile, ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Je dois encore vous parler des Iris de mer. J'en ai remarqué après une tempête que nous essuyames au Cap de Bonne-Espérance. La mer étoit encore fort agitée ; le vent emportoit le haut des vagues & en formoit une espèce de pluie où les rayons du soleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il est vrai

que l'iris céleste a cet avantage sur l'iris de la mer , que ces couleurs sont bien plus vives , plus distinctes & en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer , on ne distingue gueres que de deux fortes de couleurs , un jaune-sombre , du côté du soleil , & un verd-pâle du côté opposé ; les autres couleurs ne font pas une sensation assez vive pour qu'on puisse les distinguer. En récompense , les iris de la mer font en bien plus grand nombre que les iris célestes. On en voit vingt & trente en même-tems, en plein midi ; mais leur situation est tout à fait opposée à celle de l'iris céleste ; car au lieu d'avoir les extrémités de leur courbure tournées vers le fond de la mer, elles font au contraire , à la surface , & le milieu de l'arc se trouve au fond.

Pour finir toutes mes remarques sur la lumiere, je n'en ai plus qu'une à ajouter sur les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit ; & qui , en s'enflammant , forment dans l'air un trait de lumiere. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe ; du moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables

fusées : elles paroissent fort proche de terre, & jettent une lumière à peu près semblable à celle dont la lune brille les premiers jours de son croissant. Leur chute étoit lente ; & elles traçoient en tombant une ligne courbe ; c'est une chose très-assurée, au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer ; étant déjà bien éloigné de la côte de Malabar.

§. III.

Peuples de la Presqu'Isle de l'Inde. Leur Portrait, leurs Usages civils & religieux.

On ne trouve rien dans les Lettres Edifiantes, qui nous apprenne quelle est la configuration extérieure des habitans naturels de l'Inde, quels sont leurs traits, leur couleur. Nous allons suppléer à cette omission, en rassemblant les lumières que nous fournissent sur ces objets les différens voyageurs qui ont visité ces contrées. Avertissons d'abord qu'on y reconnoît deux sortes d'habitans, qui sont distingués par les noms de Maures & d'Indiens, ou par ceux de Mahométans & d'Idolâtres. Les premiers forment la nation dominante ; les au-

tres ne font qu'un peuple d'esclaves. C'est entre les mains des Mahométans qu'est la puissance souveraine.

Toute cette vaste étendue de terrein, comprise entre la Perse, la Tartarie, le Caucase, la Chine, les royaumes d'Ava & d'Arrakan, & l'océan, si l'on en excepte les terres maritimes sur la côte de Malabar, forment l'empire du Mogol; cependant l'autorité de l'Empereur qui réside à Delhy, ne s'y exerce pas immédiatement. Pour régir des états aussi étendus, il a fallu les diviser en différens gouvernemens, & en confier l'administration à des grands Seigneurs, que la cour du Mogol, du tems d'Aurengzeb, dépouilloit ensuite à son gré. C'est à ce Souverain qui méritoit d'être mis au rang des plus grands Princes qui ayent regné, en aucun siècle & en aucun pays, s'il n'avoit dû le trône à sa révolte contre son pere, & au meurtre de trois de ses freres, que cet Empire doit toute l'étendue qu'il a aujourd'hui. Il conquit, soit en personne, soit par ses Généraux, tous les états compris dans la Peninsule, tels que ceux de Mayssur, de Maduré, de Golconde, de Visapour, &c. On dit que

Les revenus de son Empire montoient à huit cent soixante millions de nos livres.

A la mort de cet Empereur, arrivée en 1708, l'empire Mogol ne perdit rien de son étendue ; mais le trône vit sa puissance & ses droits s'affoiblir considérablement , par l'anarchie que causa la guerre qui s'éleva entre les fils d'Aurengzeb. Ajoutons encore , que parmi les Maures il n'y a point de noblesse héréditaire , point de distinctions attachées aux familles , que celles que l'Empereur distribue. C'est par lui qu'on est noble , qu'on est grand & élevé. Le fils d'un premier ministre rentre dans la classe du peuple , si le Prince ne lui accorde des titres & des dignités.

Les Nababs , ou Gouverneurs des provinces , profitèrent de ces tems de trouble , pour acquérir quelque stabilité dans leurs gouvernemens. L'Empereur assis sur un trône chancelant , inquiet dans sa possession & voulant ménager les esprits , se contenta d'une somme fixe & convenue , au lieu des revenus réels de chaque province. Dès-lors tous les Gouverneurs généraux & particuliers devinrent à peu de chose près absolus , & indépendans de la cour de

Delhy. Les premiers confirmerent ceux-ci dans leurs emplois , moyennant une redevance annuelle qui entroit dans le tribut qu'ils devoient payer à la cour : ainsi ces Gouvernemens subordonnés se trouverent à la disposition des Nababs, qui depuis cette époque ont toujours conservé le droit de les conférer , ou d'en régler la succession héréditaire. Il en est de même des royaumes & des principautés qui se trouvent dans l'étendue de ces grands gouvernemens. Comme les Mahométans ne forment qu'un nombre de dix millions , tandis que les Indiens en composent au moins cent ; cette disproportion a obligé les Maures à laisser dans différentes parties de l'Indoustan , un grand nombre de Princes Indiens en possession de leurs souverainetés. Ils leur permettent de les gouverner sans trouble , à condition de payer le tribut stipulé , & de n'enfreindre aucun article du traité , par lesquels eux ou leurs ancêtres ont reconnu la souveraineté du grand Mogol. Ces Princes Indiens sont appelés Rajas , c'est-à-dire Rois , & la moitié de l'Empire leur est soumise actuellement. Les uns ne possèdent que de petits ter-

ritoires, tels que le prince de Marava, celui de Gengy; mais d'autres, ainsi que les Rois de Meyssour, de Tanjaour, qui ont joué de grands rôles dans les dernières guerres de la côte de Coromandel, possèdent des états plus étendus que ceux des Rois de Prusse & de Portugal.

Ces éclaircissements préliminaires suffisent pour ne laisser aucune obscurité sur les détails qui vont suivre. Décrivons ici quelques usages des Maures, d'après le Pere Saignes (a). On a déjà dit que sous le nom de Mogols ou de Maures, on comprend tous ceux qui professent le Mahométisme. Les femmes d'un état au-dessus du commun, & distinguées par leurs richesses ou par le rang de leurs maris, ne paroissent jamais aux yeux du public. Quand elles ont la permission de sortir hors de la maison, elles ne sont jamais que dans des carosses fermés; ou sur des chameaux, enveloppées d'une espèce de cape, ou dans des palanquins ronds & couverts; des eunuques, des cavaliers armés les accompagnent. Dans la mai-

(a) Tome 25, page 402.

son même, elles gardent sur la tête une voile de gaze fine ; elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux , de leurs enfans , de leur pere & de leur mere , & de leurs amies particulieres.

Leurshabillemens sont d'étoffe de soye & d'or. Ils consistent en une sorte d'andrienne dont le devant s'attache depuis la poitrine jusqu'à la ceinture , avec des rubans , au bout desquels pend un gland d'or ou une perle. Pour chaussure , elles ont des souliers plats en écarlate , avec des fleurs brodées en or. Elles les quittent aisément & toujours à l'entrée des appartemens qui , dans toute l'Asie , sont couverts des plus riches tapis. La coëffure de ces femmes répond à l'élégance de leurs ajustemens , & se varie de mille manieres. Tantôt on forme avec les cheveux une pyramide ; tantôt un triangle , un croissant ; une autrefois on leur donne la figure d'une rose , d'une tulipe ou d'autres fleurs. Tout l'art consiste à arranger & à assujettir les cheveux dans le goût que l'on préfère , avec des épingles & des anneaux d'or garnis de diamans. La mode la plus commune est de porter les cheveux divisés en tresses , quelles laissent flotter négligemment sur la

la poitrine & sur les épaules. Elles attachent à chaque extrémité de petites plaques d'or, legeres & garnies de pierreries. C'est un art alors, que de savoir faire certains mouvemens de tête qui donnent de la grace à la chevelure, & qui en fassent remarquer le brillant.

Elles se percent une des narines & y portent un anneau d'or, où est enchâssé quelque gros diamant ; leurs oreilles sont aussi percées dans leur contour, de plusieurs trous pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle.

Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues, sont toutes les richesses de ces femmes. Elles n'ont d'autre plaisir qu'à les étaler, & c'est le seul qui les dédommage de la contrainte dans laquelle elles sont obligées de passer leurs jours.

Leur taille est ordinairement bien prise, & leur physionomie gracieuse. Il y en a quelques-unes dont le teint est aussi blanc que dans des Européennes, mais plus généralement, il est olivâtre. Celles qui desirant de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage. Elles font aussi une composition extrêmement noire dont

elles mettent un trait autour des yeux. Elles se peignent le bout des ongles d'un beau rouge ; & elles ont perpétuellement à la main une fleur , un fruit ou un petit flacon d'eau de senteur.

Les appartemens ne sont point tapissés , ou plutôt il n'y a de tapisseries que celles qui couvrent les planchers , & sur lesquelles on marche. Les chambres sont ornées de grands miroirs , de canapés & d'enfoncemens dans les murailles , en forme de niches où elles rangent des vases de crystal d'or & d'argent , pour y conserver leurs parfums , leurs essences & tous les autres petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises est inconnu. Il y a pourtant de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir ; mais le plus ordinairement elles se tiennent sur les tapis , les jambes croisées à la maniere Orientale. Derriere elles , est un grand careau de brocard ou de velours , sur lequel elles s'appuient , & à côté un petit coussin qu'elles remuent & changent à leur fantaisie , & qui leur sert à appuyer le bras. Lorsque plusieurs femmes se trouvent ensemble , elles forment un cercle.

Elles se visitent de tems en tems , &

alors on donne le plus riche tapis , à la femme la plus qualifiée. De jeunes esclaves sont là pour l'éventer & pour chasser les mouches avec grace ; on présente du betel (a) dans des bassins d'or faits exprès. On sert de la limonade , des fruits , des confitures , & d'une espèce de gâteau fait avec de la farine de froment , du suc de cannes de sucre , du lait & d'eau rose. La collation achevée , on se retire avec les politesses accoutumées. Elles consistent à incliner le corps très-doucement en même-tems que l'on porte la main sur le cœur , puis on s'embrasse , & l'on se quitte enfin en se disant mutuellement des choses gracieuses.

Les femmes mariées à un même homme , ne jouissent pas toutes du même rang. Un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne , & cette femme est la première de toutes. Elle s'appelle Begum , qui signifie femme sans souci , femme heureuse. Trois autres femmes qui ont aussi quelque naissance , font un second

(a) C'est un mélange de noix d'Areca , de feuille de betel & un peu de chaux.

rang. Quant au troisiéme, il est composé d'autant de femmes que l'on veut. Cette dernière union se fait avec beaucoup moins de cérémonie que les deux précédentes. On peut ajouter encore un quatrième rang, où l'on place les filles que l'on a achetées, & les esclaves dont un mari fait ses concubines.

Toutes ces femmes doivent être logées, entretenues & nourries à proportion de leur rang. Mais il est difficile que cette coutume ne souffre pas quelques difficultés ; rien n'est plus commun que de voir les femmes d'un ordre inférieur enlever auprès du mari le rang & les droits de la Begum même,

Quand les femmes remarquent entre elles des préférences, on ne sauroit dire à quelles jalousies, à quelle fureurs elles se portent ; quels sont leurs chagrins, leurs divisions, leurs querelles : aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer de plus propre à plaire à son mari, & à la faire triompher de ses rivales. La honte & le désespoir de ne pouvoir parvenir, les fait quelquefois recourir aux prestiges, aux sortilèges & aux enchantemens diaboliques. D'autrefois elles s'en prennent à elles-mêmes, & se font mourir par le

poison, ou bien elles empoisonnent secrètement leurs rivales. Quelquefois même elles éclatent sans aucun ménagement.

Une Begum, femme d'un Gouverneur, voyant que son époux n'avoit de tendresse que pour une de ses esclaves Georgienne, elle en fit de fréquentes plaintes; mais le mari qui aimoit passionnément cette jeune esclave, fit peu de cas des murmures de sa femme. Elle en fut si outrée, que la jalousie dégénérant en fureur, elle se vengea d'une manière aussi nouvelle que cruelle. Un jour que son époux étoit allé à la chasse, elle fit prendre la jeune Georgienne par ses Eunuques, & lui fit couper les deux mamelles. Lorsque son mari rentra, elle lui présenta elle-même cette gorge de l'esclave chérie, avec ce compliment: voilà le présent que vous fait la Begum.

Quiqu'en général les maris soient maîtres de renvoyer leurs femmes, de les châtier quand il leur plaît, ou même de les tuer en certaines occasions, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur Begum. Les égards dûs aux familles de ces Begums,

la crainte de leur ressentiment les retient dans le devoir & dans la modération.

Se marier chez les Maures , c'est proprement acheter une fille. Celui qui veut se marier , convient d'une somme qu'il donne , non pas aux parens de la fille , mais à la fille même. Cette somme devient sa dot , & le mari ne peut pas en disposer. Le futur accompagné de ses parens & de ses amis en palanquin ou à cheval , & suivi d'une troupe d'instrumens , va aux flambeaux chercher son épouse. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortège du côté de la fille , & sur-tout de beaucoup de femmes , parentes ou amies en palanquin couvert. Lorsqu'ils sont arrivés chez l'époux le Cadi ou Prêtre de la Loi , lit en présence de tout le monde le contrat de mariage. Après cette lecture , il dit à une femme placée derrière l'épouse , de soulever le voile qu'elle a sur la tête. Le Prétendant qui est vis-à-vis d'elle , voit son épouse pour la première fois. On lui remet le voile ; le Cadi demande à l'homme s'il est content de la fille qu'il vient de voir. Celui-ci ayant répondu oui , toutes les femmes passent avec la mariée dans un

appartement où l'on a préparé un magnifique festin, & les hommes sont d'un autre côté à se réjouir également. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelque légère collation qu'ils font ensemble par maniere de divertissement. Les enfans qui naissent de la premiere femme, quoique d'un rang supérieur à celui des autres, ne sont pas héritiers exclusifs; la succession se partage par portions égales entre tous les garçons légitimes ou illégitimes, à moins que le pere n'ait de son vivant disposé de quelque chose en faveur des uns au préjudice des autres. Jusqu'à l'âge de sept ans ils demeurent dans le ferrail entre les mains de leurs gouvernantes, & assez communément on les marie peu d'années après qu'ils en sont sortis; c'est-à-dire, dès l'âge de dix ou douze ans.

Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs meres. Dans l'éducation qu'on leur don-

ne, il n'entre ni chant, ni danse, ni musique, ni instrument. Tous ces talens sont regardés avec mépris, & comme convenables seulement à des courtisanes. Ce qu'on apprend aux jeunes filles se réduit à marcher avec grace, avec modestie & posément, à mettre de la noblesse & de la décence dans leur maintien, soit debout ou assises, à parler poliment & même avec esprit, à coudre, à broder & à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles aient la consolation de s'amuser par la lecture de l'alcoran qu'elles n'entendent pas.

Dans les maisons bien réglées, toutes les femmes, ainsi que les hommes, savent par cœur les prières en langue arabe. Elles ne manquent pas de s'assembler à certaines heures du jour, dans une salle destinée à la prière, car elles ne vont jamais à la mosquée publique. Avant leur prière elles prennent un bain, ou au moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds & les mains jusqu'au coude. Elles ont des habits particuliers pour la prière, & de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits & de la personne, sont des conditions essentielles pour faire une bonne

prière, & même tant qu'elle dure, on doit s'abstenir de cracher & de tousser. Certaines parties de la prière se récitent en commun & à haute voix, d'autres par une voix seule. La posture du corps varie plusieurs fois, tantôt elles sont debout, tantôt assises, ou prosternées sur des tapis. A certains endroits elles lèvent les mains au ciel, en d'autres elles les portent sur la tête, sur les yeux, sur les oreilles, sur la poitrine ou sur les genoux. Il y a pour cela des rits qu'on observe scrupuleusement, & rien n'est comparable à la modestie & au recueillement de ces femmes, quand elles font leurs prières.

Pour récompense de leurs vertus, elles espèrent le paradis, tel que Mahomet l'a promis à ses sectateurs. Les vieilles & les laides, disoit-il un jour, n'y entreront jamais. Ses disciples surpris lui en demandèrent la raison, c'est, leur *répondit-il*, parce que les vieilles & les laides deviendront alors jeunes & belles. Cette espèce de bon mot si consolant pour une partie du beau sexe, est souvent dans la bouche des dames Maures; elles le répètent toujours enriant & avec

une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement chaque année pendant un mois. Alors elles ne mangent ni ne boivent rien , tant que le soleil est sur l'horison. Dès que la nuit est venue, elles prennent leur réfection , mais avec toute la sobriété & la frugalité des Asiatiques. •

Quand une femme a perdu son mari, elle est entretenue par le fils aîné du défunt , dans un appartement séparé où chaque femme a son logement , & c'est ce qu'on appelle le vieux ferrail ; toutes les veuves du mort y passent le reste de leurs jours dans la plus triste viduité. Il n'y a plus pour elles, ni jeux , ni ornemens , ni parfums , ni d'autre espèce de divertissemens. Le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. La seule ressource consolante qui leur reste , c'est de se remarier après en avoir obtenu la permission du fils aîné de celui à qui elles appartenoient.

Occupons-nous maintenant des Indiens idolâtres, & commençons par faire leur portrait. Ils sont en général d'une taille commune ; bien proportionnée &

d'une constitution peu robuste. Leurs traits sont de même, petits & délicats, & sans aucune différence de ceux des Européens. Quant à leur teint, il est extrêmement bazané, & leur visage est de couleur de cuivre; c'est-à-dire, d'un jaune tirant sur le rouge. Leurs cheveux sont noirs & lisses, & ils les laissent croître; les femmes font consister leur beauté à être de belle taille & à avoir l'air gracieux.

A l'égard des modes Indiennes dans les habillemens, elles sont toujours les mêmes, dit le P. de Bourzes (a). Ces peuples ne changent gueres leurs usages, sur-tout dans la maniere de se vêtir. Les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon; ils s'enveloppent le corps d'une simple toile de coton, & il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de toile pour se couvrir.

Les grands seigneurs s'habillent assez proprement, selon leur goût, & eu égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robe de toile de coton fort blanche & en même-temps très-fine &

transparente , qui descend jusqu'aux talons. Ils ont une culote & des bas de couleur rouge tout d'une pièce , & qui ne vont que jusqu'au coup de pied. Ils sont chaussés d'une espèce d'escarpins de cuir rouge brodé. Les quartiers de derrière se plient sous les talons. Ils portent des pendans d'oreille d'or ou de perle , & une espèce de turban enrichi de diamans & surmonté d'une aigrette blanche. Leur ceinture est d'une étoffe de soie brodée d'or. Ils portent des bracelets d'or ou d'argent. Leurs cols sont ornés de longues chaines d'or ou d'espèces de chapelets dont les grains sont d'or , lesquels tombent sur la poitrine. Les dames ont à peu de chose près le même habillement , & on ne les distingue des hommes que par la maniere différente dont elles ornent leur tête. Elles ne se couvrent point le visage comme les Mahometanes , mais elles se parent de même avec des colliers , des pendans d'oreille , des anneaux d'or passés dans les nés , aux doigts , aux bras , aux jambes & aux gros doigts des pieds.

Les alimens ordinaires de ces peuples sont peu délicats pour des Européens. Le ris en est le plus solide , & c'est ce qui fait

la baze de tous les repas. Ceux qui sont à leur aise y font un cour-bouillon , ou bien une saussé de viande de poisson ou de légumes ; quelquefois on le mange avec des herbes cuites en forme d'épinars , ou bien avec une espèce de petites fèves qui se cuit comme nos petites fèves appellées haricots. Mais tout cela s'apprête à l'Indienne ; c'est-à-dire , fort mal. On le mange encore avec du lait , quelquefois on se contente d'y jeter un peu de beurre fondu. Pour ce qui est des pauvres & des gens du commun , ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites ou avec du petit lait , ou simplement avec un peu de sel ; la faim supplée au reste.

Il ne faut pas croire aussi que le ris soit si commun dans toute l'Inde que tout le monde puisse en avoir ; il y a plusieurs endroits où l'on ne se nourrit que de millet ou bled d'Inde , & l'on en distingue de cinq ou six sortes toutes inconnues en Europe. On l'assaisonne comme le ris , ou bien on le prend en forme de bouillie. Il vient d'assez beau froment sur certaines montagnes , mais il n'y a gueres que les Maures & les Européens qui en usent. Les premiers n'en font pas de pain , mais une espèce de galette en forme de gaus-

fres, autant que j'en ai pû juger par ce qu'on m'a rapporté, dit le Missionnaire de Bourzes. Les Européans qui sont sur la côte en font du pain ou du biscuit, tel à peu près que le biscuit de mer.

L'eau est la boisson ordinaire de ces peuples. Quoique l'on fasse des liqueurs fortes & propres à enivrer, il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en fassent usage. Tous les honnêtes gens en ont horreur; la principale de ces liqueurs est celle qui découle des branches de palmier dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc. De ce même suc on tire encore du sucre & de la cassonade qui sert à faire avec d'autres ingrédiens, une eau-de-vie qui s'enflamme comme celle d'Europe.

Si les usages qu'on vient de voir offrent des singularités; on en remarquera bien davantage dans l'opinion de ces peuples sur les distinctions des états, & dans l'assujettissement aveugle avec lequel ils se soumettent à leurs préjugés à cet égard.

Les Indiens sont partagés en diverses classes auxquelles on a donné le nom de Castes. On peut les réduire à trois principales; savoir, la Caste des Brames qui est celle de la haute noblesse; la Caste des Kehatris ou Rajas, qui répond, à ce

qu'on appelle en Europe , la petite noblesse ; & la Caste des Choutres ; c'est-à-dire , des gens du commun.

Outre ces trois Castes qui sont d'une grande étendue , il y en a une quatrième qu'on appelle la Caste des Parias qui comprend la plus vile populace ; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infâme avec laquelle on ne peut avoir de commerce, sans se perdre d'honneur.

L'horreur qu'on a d'un parias va si loin , que tout ce qu'il touche devient souillé & est hors d'état de servir. On ne leur parle que de loin ; il ne leur est pas permis d'habiter les villes ; ils doivent s'en éloigner & placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui lui sont subordonnées , & dont les unes sont plus nobles que les autres , en raison de leur proximité de la première. La Caste des choutres renferme le plus de ces Castes subalternes. On comprend sous le nom de choutres, les castes des marchands , des laboureurs , des orfèvres , des charpentiers , des maçons , des peintres , des

tisserans &c. chaque métier est renfermé dans une seule caste ; il n'y a que ceux de cette caste qui puissent s'y employer , sans s'écarter jamais de la profession de leur pere. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre , ni le fils d'un peintre, tailleur. Il y a pourtant certaines professions auxquelles chacun peut s'appliquer de quelque caste qu'il soit parmi les choutres , telles que sont celles de soldat , de marchands & de laboureur. Mais il y en a d'autres qui avilissent infiniment ceux qui les exercent ; par exemple en plusieurs endroits de l'Inde on met au rang des parias les pêcheurs , les pâtres , & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

Il suit de ces distinctions établies , qu'un Indien ne peut , sans se dégrader , prendre ses repas avec ceux d'une caste qui est inférieure à la sienne , ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette caste. Ainsi il faut que ce soit un brame , & non pas un choutre qui prépare à manger à un autre brame.

Il en est de même du mariage que personne ne peut contracter hors de sa caste. Celui qui se feroit allié avec ceux d'une caste inférieure , seroit deshonoré

à jamais , regardé comme un infâme , & chassé pour toujours de sa propre caste.

Il est difficile sur-tout d'exprimer jusqu'où va l'entêtement que les brames ont pour leur noblesse , l'estime qu'ils font de leurs coutumes , & le mépris dont ils honorent les loix & les usages de toutes les autres nations.

À l'égard de l'éloignement & de l'horreur même que les Indiens marquent en général pour les Européans , elle a sa source dans la conduite que tinrent les Portugais à leur premier abord dans ces contrées. Ils n'observerent aucune des coutumes du pays ; ils ne firent nulle distinction des castes ; ils se mêlèrent parmi les parias ; ils en prirent même à leur service ; & dès lors le mépris que les Indiens avoient pour les parias , passa jusqu'aux Portugais , & s'est toujours perpétué depuis ce tems-là.

Quoique les autres Européans n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article , ils n'y ont pas eu plus d'égards que les Portugais ; ils ont vécu aux Indes , comme ils vivent en France , en Angleterre & en Hollande , sans se contraindre , sans s'accommoder autant qu'ils le pouvoient , aux usages de la na-

tion ; quelques-uns même ont porté la licence & la débaûche au dernier point ; ils ont traité avec trop de familiarité la religion & les ministres Indiens ; tout cela a choqué un peuple naturellement sobre & retenu , qui a le plus profond respect pour ses divinités & pour leurs prêtres.

Il ne faut pas oublier de dire ici que les voyageurs font monter communément à quatre-vingt-quatre le nombre des sectes qui divisent les Indiens ; & quoique le métier des armes puisse s'exercer indistinctement par toutes les Castes des Choutres , celle des Rajepouts est particulièrement consacrée à faire la guerre. Tous sont soldats en naissant ; ils habitent les montagnes , se maintiennent dans une indépendance presque totale du grand Mogol , quoique répandus dans tout son Empire. Ils croient la transmigration des âmes , ainsi que les autres Indiens ; mais ils n'ont point en horreur l'effusion du sang ; ils sont hardis & violens ; ils mangent de la chair , & vivent de meurtres & de rapines. Un voyageur en rapporte un trait singulier qui pourra donner une idée de leur férocité & de leur extravagance. Cinq rasbouts étant un

jour entrés dans la maison d'un payfan pour s'y reposer, le feu prit au village, & s'approcha bientôt de l'endroit qu'ils occupoient. On les en avertit, ils répondirent qu'ils n'avoient jamais tourné le dos au péril, & qu'ils étoient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer à s'arrêter devant eux. En effet ils exécuterent leur dessein, mais le feu ne les respecta point; l'obstination de ces malheureux coûta la vie à quatre d'entre eux. Le cinquieme prit le parti de se retirer; mais un instant après il parut regretter vivement de n'avoir pas suivi l'exemple de ses camarades.

Ces raibouts se font un devoir d'épargner les oiseaux, & même d'en prendre un soin particulier, dans l'opinion que leurs ames sont destinées à passer dans ces petits corps.

Le P. Martin qui a résidé plus de dix ans dans la mission de Maduré, parle d'une Caste qu'il appelle Caste des voleurs, à laquelle il attribue des usages aussi barbares qu'extraordinaires.

La caste des voleurs est ainsi nommée, parce que ceux qui la composent, faisoient autrefois métier de voler sur les

grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient faits chrétiens , & qu'ils aient aujourd'hui (en 1709 ,) (a) horreur du vol , ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom , & les voyageurs n'osent encore passer par leurs forêts.

Depuis quelques années cette caste est devenue si puissante , qu'elle s'est rendue comme indépendante du Roi de Maduré , enforte qu'elle ne lui paye que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans, que les voleurs s'étant engagés dans le parti d'un Prince qui prétendoit avoir droit à la couronne , assiègerent la ville de Maduré , la prirent , & l'en mirent en possession ; mais ils ne conserverent pas long-tems leurs conquêtes , étant beaucoup plus propres à faire un coup de main , qu'à défendre une ville dans les formes.

Le même missionnaire dans une lettre de 1709 , (b) s'explique en des termes fort différens sur cette même caste , & les peint comme des brigands fort éloignés du christianisme. Il me fallut , dit-il , traverser une forêt avec beaucoup de de risque dans l'espace de deux lieues ;

(a) Tom. 6 , pag. 121.

(b) Tom. 10 , pag. 85.

On me montra divers endroits où ils'étoit fait tout récemment plusieurs massacres ; mais je pris une précaution qui ne m'a pas été inutile, ce fut de me faire accompagner par un de ces voleurs même. C'est une loi inviolable parmi ces brigands, de ne point attenter à ceux qui se mettent sous la sauve-garde de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide , celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles , menaçant de se tuer lui-même s'ils pouffoient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés , selon l'usage du pays , de se couper pareillement les oreilles , conjurant le guide d'en demeurer là , de se conserver la vie pour n'être pas contraint d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre , & qui vous surprendra ; mais vous devez savoir que parmi ces peuples la loi du talion regne dans toute sa vigueur. S'il survient entre eux quelque querelle , & que l'un par exemple s'arrache un œil , ou se tue , il faut que l'autre en fasse autant , ou à soi-même , ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus

loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait ; pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées, & celle-ci est obligée aussitôt de se traiter de la même façon. Si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'empoisonner aussi ; autrement on brûlera sa maison, on pillera ses bestiaux, & on lui fera toute sorte de mauvais traitement, jusqu'à ce que la satisfaction soit faite.

Ils étendent cette cruauté jusques sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps, dit notre Missionnaire, qu'à quelques pas de mon église, deux barbares ayant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, & vint en présence de son ennemi lui écraser la tête entre deux pierres ; celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avoit que neuf ans, & lui plonge le poignard dans le sein : ton enfant, dit-il ensuite, n'avoit que quatre ans ; ma fille en avoit neuf : donne-moi une victime qui égale la mienne ; je le veux bien, répondit l'autre ; & voyant à ses côtés son fils

ainé qu'il étoit près de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignards ; non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme, pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin une petite fille & un jeune enfant qui étoit à la mamelle furent encore égorgés ; de sorte qu'en un seul jour sept personnes furent sacrifiées, à la fureur de deux forcenés plus féroces, que les tygres même (a).

Des exemples si atroces, poursuit le P. Martin, vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité ; mais soyez persuadé que loin d'exagerer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut avouer aussi qu'une coutume si contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la caste des voleurs ; & même que parmi eux plusieurs évitent les contestations, de

(a) L'écrivain Anglois à qui l'on doit l'histoire des guerres de l'Inde jusqu'en 1756, dit qu'heureusement pour la réputation de la nature humaine, aucun officier Anglois n'a pu découvrir chez les voleurs, qu'il appelle *coleries*, aucune trace de cet usage diabolique, & que le Jésuite Martin est le seul qui en ait parlé, tom. 2 de la traduction françoise, pag 410.

crainte d'en venir à de si dures extrémités.

Ces voleurs sont maîtres absolus de tout un canton. Ils ne payent ni taille, ni tribut au Prince. Ils sortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à six cent, & vont piller les peuples de sa dépendance; en vain, jusqu'ici a-t-il voulu les réduire, il y a cinq ou six ans qu'il mena contre eux toutes ses troupes. Il pénétra jusques dans leurs forêts; & après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une forteresse où il mit une bonne garnison pour les contenir dans leur devoir; mais ils secouèrent bientôt le joug: s'étant rassemblés environ un an après cette expédition, ils surprirent la forteresse, & la rasèrent, après avoir passé toute la garnison au fil de l'épée.

Malgré les agrémens physiques du climat, & l'heureuse fertilité des terres, motifs ordinaires de paresse & d'indolence, on voit dans les Indiens des deux sexes, beaucoup d'industrie & d'ardeur au travail. Un Européen est surpris de voir à quatre mille lieues de sa patrie, les arts agréables portés à un degré de délicatesse & de perfection au-dessus de celui
où

où il les a vûs en Europe. C'est sur-tout dans la fabrique des toiles & des moufelines qu'éclatent singulièrement l'industrie & l'adresse des Indiens. C'est ce qui va nous occuper quelques instans, en suivant les Missionnaires dans tous les détails qu'ils ont donnés sur la fabrication, la préparation de ces toiles, & sur la façon de les teindre. On pourroit peut-être en tirer quelques avantages dans nos climats.

Il est inutile de s'arrêter à l'arbrisseau qui porte le coton; à la culture qu'il exige, & à la maniere dont on tire le coton de sa coque, & dont on le sépare de sa graine. On peut se satisfaire dans l'ouvrage (a) que nous analysons. Passons à la façon dont on le carde. Elle consiste d'abord à le tirer entre les doigts, comme on demêle le crin, ou comme on fait le charpis. On l'étend ensuite sur une natte, & on achève de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus, & dont on pince la corde; enforte que les vibrations tombant fréquemment & fortement sur le coton, le fouettent & le rendent fort rase & fort délié. On le

(a) Tom. 15, pag. 392.

donne après cette opération à des ouvriers, hommes & femmes pour le filer ; ce qui se fait avec un rouet plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent beaucoup de l'habileté des fileurs. Il y en a de fin & de grossier, & encore de plusieurs sortes entre ces deux extrémités. Au reste on ne lave point le fil ; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au tisserand ; celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, & réserve le plus fin pour ourdir la toile ; ce qui suppose que dans le fil de même espèce il se trouve toujours quelque différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame ; & lorsqu'il est bien chaud, on le plonge dans de l'eau froide ; c'est-là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile se prépare de la manière suivante : on le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache, en assez petite quantité, ensuite on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert ; & enfin on le fait sécher au soleil. Quand

il est bien sec on le devide de la façon suivante. On plante, sur une ligne droite, dans une place bien nette, de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la distance de deux, l'une de l'autre; on prolonge cette ligne en raison de la longueur qu'on veut donner à la pièce de toile. Ensuite de jeunes enfans entrelassent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières, pour assujettir le fil & le tenir dans une situation plus roide; après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment une espèce de claye, on porte le tout dans un étang, & on l'y laisse tremper pendant un bon quart d'heure, en prenant soin de le fouler aux pieds, afin que l'eau y pénètre davantage. Puis on tire cette trame de l'eau, & c'est une nouvelle opération que de revoir les fils, pour les mettre en ordre. A cet effet, on replante de nouveau les lattes en terre, & le Tisserand, assis, reçoit les fils l'un après l'autre. Aux uns, il en ôte de petites inégalités superflues; ils enlève les fils rompus; il en remet où il en man-

que , & arrange ceux qui étoient déplacés.

Après ce travail , il est question de donner au fil la préparation nécessaire pour le mettre en œuvre. Pour cela , on déplante la claye ; on l'étend sur des chevalets , posés d'espace en espace , à hauteur d'appui , puis on lui donne le *canje*. Ce *canje* n'est autre chose que du ris cuit ; mais qui étant gardé depuis long-tems , est extrêmement aigre & d'un acidité très-forte. On frotte ce fil de tous côtés avec le *canje* , jusqu'à ce qu'il en soit pénétré ; & ensuite on exprime , avec les doigts , le *canje* qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremêlés , lorsqu'on a donné le *canje* : cela se fait d'abord avec les doigts , mais ensuite bien mieux avec une espèce de vergettes arondies par le bas , dont les filamens s'insinuant entre les fils , les nettoient parfaitement , les unissent & en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-tems : après quoi on passe sur le fil , une colle faite de ris cuit ; & pour mieux étendre cette colle , on y fait passer une seconde fois les vergettes. Enfin on laisse un peu sécher le fil en

cet état ; & pour dernière préparation on le frotte avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il faut observer que ces différens apprêts se doivent donner des deux côtés de la claye. Lorsque le fil a reçu toutes ces préparations, il est si beau, si net, si égal qu'il ressemble à du fil de soye. Sans le canje & les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a : car le cange, ainsi aigri, resserre & réunit en même-tems les filamens presque imperceptibles, qui composent les fils ; & la colle, venant par-dessus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus flexible le même fil. Lorsqu'il a été préparé, ainsi qu'on vient de le voir, on le met sur le métier, & on en fait les mouffelines, les salempours, toiles de coton de la plus grande finesse, & généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, & desquelles la différence, dépend du fil, & de la main du Tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile, est à quelque diffé-

rence près, assez semblable à celui dont on se sert en Europe, & la maniere de la faire est presque la même. La toile faite, il faut la blanchir & lui donner ce beau lustre, que le coton porte avec soi. On la met donc entre les mains d'un blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque tems dans de l'eau froide pure; ensuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il l'a fait encore tremper dans l'eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand cette toile a été tirée de cette seconde eau, on l'étend à terre, & on la laisse quelque tems à l'air; ensuite on la tord; on la roule en forme de cylindre concave, sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur, qui s'élève de cette eau bouillante, se répand & se filtre dans la toile imbue des sels les plus subtils de la fiente de vache; & par sa chaleur, délaye & fait sortir les ordures de la toile. C'est-là la premiere lessive qu'on lui donne; elle reste en cet état toute la nuit. Le lendemain on la lave & on la bat fortement sur de grosses pierres dures; en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la même toile dans une cuve de

terre où l'on a délayé de la chaux avec une certaine terre blanche & légère , qui est tout à fait stérile , & qui sans doute est remplie de sels. Cette terre & la chaux se mettent en égale quantité. On laisse tremper , & on frotte bien la toile dans cette eau , après quoi on l'en tire , on en exprime l'eau , & on la laisse quelque tems étendue à l'air : on la tord de nouveau ; & l'ayant mise comme ci-devant , autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre où l'on a mis de l'eau avec le même mélange : on lui laisse prendre une seconde lessive. Celle-ci se filtrant de nouveau dans toutes les parties de la toile , avec le secours des sels dont elle est imprégnée , achève de lui ôter la saleté qui lui restoit , & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne soit pas encore parvenue au degré de blancheur qu'on lui veut donner , on réitere la seconde lessive , puis on lave la toile & on la bat fortement dans de l'eau claire , & l'opération se termine par l'exposer au soleil pour la faire sécher.

Il y a une autre façon qu'on donne aux salempours & aux toiles de cette espèce. On les plie en dix ou douze

doubles , & après les avoir mises sur une planche bien polie , on les bat à grands coups de masse pour les unir davantage & leur donner le dernier lustre.

Aux avantages de la plus grande blancheur & d'une finesse extrême , ces toiles réunissent celui d'être teintées avec des couleurs dont la vivacité & l'adhérence sont telles , qu'au lieu de perdre leur éclat , étant lavées , elles n'en deviennent que plus belles. Examinons, avec le P. Cœurdoux (a), comment les Indiens procèdent à leur teinture ; quels sont les ingrédiens qu'ils y font entrer, & de quelle façon on pourroit les remplacer en Europe , où l'industrie n'a pû parvenir encore à peindre les toiles avec autant de solidité que dans l'Inde.

Premièrement , avant que de peindre sur la toile , il faut lui donner les préparations suivantes. 1°. Prenez une pièce de toile neuve, fine & ferrée. La longueur la plus commune est de neuf coudées : blanchissez-là à moitié ; on verra bien-tôt de quelle façon cela se pratique. Prenez des fruits secs , nom-

(a) Tom. 26 , & page 173.

més *cadou*, ou *cadoucaie*, au nombre d'environ 25; ou pour parler plus juste, le poids de trois palam. (a) Cassez ce fruit, pour en tirer le noyau, qui n'est d'aucune utilité; réduisez les fruits secs en poudre, (b) que l'on passe par le tamis, & que l'on jette dans deux pintes ou environ de lait de buffle, avec l'attention d'augmenter le lait & le poids du cadou, selon le besoin & la quantité des toiles. Trempez-y peu de tems après la mixtion, la toile autant qu'il est nécessaire, pour qu'elle soit bien humectée de ce lait. On la retire alors; on la tord fortement, & on la fait sécher au soleil. Le lendemain on relave légèrement la toile dans de l'eau pure; puis on en exprime l'eau: on la fait sécher au soleil, & on finit par l'exposer un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation qu'on peut appeller intérieure, on passe aussi-tôt à

(a) Le Palam équivaut à une once, plus un huitième; puisque 14 palam $\frac{1}{4}$ font une livre.

(b) Les Indiens l'écrasent sur une pierre, & se servent pour cela d'un cylindre de même matière, en l'employant à peu près de la même façon que les Pâtissiers s'en servent pour aplatir & étendre leur pâte.

F v

une autre qui n'est qu'extérieure , puisqu'elle n'a pour objet que la superficie de la toile , afin de la rendre plus unie , & que rien n'arrête le pinceau. On la plie en quatre ou six doubles, & avec une pièce de bois platte, on la bat sur une autre pièce de bois bien unie ; observant de la battre par-tout également. Quand elle est suffisamment battue dans un sens , on la plie dans un autre , & on recommence la même opération. Arrêtons-nous un moment pour faire quelques observations utiles. Le fruit cadou se trouve dans les bois sur un arbre d'une hauteur médiocre , qui vient presque par-tout , mais principalement dans le Mallualam , pays montagneux , ainsi que le signifie son nom , qui s'étend le long de la côte de Malabar. Ce fruit sec , qui est de la grosseur de la muscade , s'emploie ici par les médecins ; & il entre sur-tout dans les remèdes qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées ; il est extrêmement âpre au goût : cependant , quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain tems , on lui trouve , à ce que disent quelques-uns , un petit goût de réglisse. Si après en avoir humecté mé-

diocrement , & brisé un morceau dans la bouche , on le prend entre les doigts , on le trouve fort gluant. C'est en bonne partie à ces deux qualités , c'est-à-dire à son aprête & à son onctuosité qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes , & sur-tout à son aprête : du moins c'est l'opinion des Peintres Indiens.

Laissons le Pere Cœurdoux rendre compte lui-même des expériences qu'il a faites sur le cadou , pour en connoître toutes les propriétés. Il y a long-tems que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs , & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le secret ; du moins pour plusieurs couleurs , en faisant connoître le cadou , sur-tout sa principale qualité , qui est son extrême âpreté ; ne pourroit-on pas trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci ? Les noix de galle , les nêfles séchées , avant leur maturité , l'écorce de grénade , ne participeroient-elles pas beaucoup des qualités du cadou ? J'ajouterai à ce que je viens de dire , quelques essais que j'ai faits sur le cadou. De la chaux délayée dans l'in-

fusion de cadou , donne du verd. S'il y a trop de chaux , la teinture devient brune. Si l'on verse sur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infusion , la couleur paroît d'abord blanchâtre , peu après la chaux se précipite au fond du vase. Un linge blanc trempé dans une forte infusion de cadou , contracte une couleur jaunâtre fort pâle ; mais quand on y a mêlé le lait de buse , le linge sort avec une couleur d'oranger un peu pâle. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infusion de cadou , je remarquai au-dedans en plusieurs endroits une pellicule bleuâtre , semblable à celle qu'on voit sur les eaux ferrugineuses , avec cette différence , que cette pellicule étoit dans l'eau même , à quelque distance de la superficie. Il seroit aisé en Europe de faire des expériences sur le cadou-même , parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits sont à très-grand marché , & on en a une trentaine pour un sol de France.

Pour ce qui est du lait de buse , qu'on met avec l'infusion du cadou , on le préfère à celui de vache , parce qu'il est beaucoup plus gras & plus onctueux.

Ce lait produit sur les toiles le même effet que la gommè & les autres préparations que l'on emploie pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre, peinte sur une toile préparée avec le cadou seul, s'étend beaucoup & pénètre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qui est encore à observer, c'est que l'on ne se sert pas indifféremment de toute sorte de bois pour battre les toiles & les polir. Le bois sur lequel on les met, & celui qu'on emploie pour les battre, sont ordinairement de tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *porchi*, parce qu'ils sont extrêmement compactes quand ils sont vieux. Celui qu'on emploie pour battre se nomme *cottapouli* : il est rond, long d'environ une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui sert de manche. Deux ouvriers assis vis-à-vis l'un de l'autre, battent la toile alternativement. Le coup d'œil & l'expérience apprennent à connoître quand la toile est polie & lissée au point convenable.

La toile ainsi préparée, il faut y des-
finer les fleurs & les autres choses qu'on

veut y peindre. Nos ouvriers Indiens n'ont rien de particulier; ils se servent du poncis, de même que nos brodeurs. Toute sorte de charbon est propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Ensuite sur ces traits on passe, avec le pinceau, du noir & du rouge, selon les endroits qui l'exigent, après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

Il s'agit ensuite de peindre sur ce dessin. La première couleur qu'on applique, c'est le noir. Elle n'est guères en usage, si ce n'est pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. On le prépare de la manière suivante. On prend plusieurs morceaux de machefer; on les frappe les uns contre les autres pour en faire tomber ce qui est moins solide; on réserve les gros morceaux environ neuf à dix fois de la grosseur d'un œuf; on y joint quatre ou cinq morceaux de fer vieux ou neuf, n'importe; ayant mis à terre en un monceau, le fer & le machefer, on allume du feu par-dessus; celui qu'on fait avec des feuilles de bananier, est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer & le machefer sont rou-

ges , on les retire & on les laisse refroidir ; on met l'un & l'autre dans un vase de huit à dix pintes , & l'on y verse du canje chaud , c'est-à-dire de l'eau de ris , prenant garde qu'il n'y ait pas de sel. On expose le tout au grand soleil , & après l'y avoir laissé un jour entier , on verse à terre le canje , & l'on remplit le vase de callou , c'est-à-dire de vin de palmier , ou de cocotier ; on le remet au soleil trois ou quatre jours consécutifs , & la couleur qui sert à peindre le noir se trouve préparée.

Il y a quelques remarques à faire sur ce procédé. La première , c'est qu'il ne faut mettre que quatre ou cinq morceaux de fer sur huit à neuf pintes de canje , autrement la teinture rougiroit & couperoit la-toile ; la seconde regarde la qualité du vin de palmier , qui s'aigrit aisément en peu de jours ; on en fait du vinaigre , & l'on s'en sert au lieu de levain , pour faire lever la pâte ; la troisième est , qu'on préfère le vin de cocotier à celui de palmier ; la quatrième est , qu'au défaut de ce vin , on se sert de *kevarou* , petit grain du pays fort ressemblant en couleur & en grosseur , à la graine de navet , mais qui dif-

fère de cette plante totalement par la tige & les feuilles. Plusieurs habitans de campagne se nourrissent de kevarou. On supplée encore à ce grain par le varagou, qui est un fruit du pays. On en pile environ deux poignées qu'on fait cuire dans de l'eau, que l'on verse ensuite dans le vase où sont le fer & machefer. On y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades, de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage, autrement la couleur ne tiendrait que jusqu'au premier blanchissage. La cinquième est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au callou, le kevarou, ou le varagou, préparé comme je viens de le dire. La sixième & dernière observation est, que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, & ne tiendrait pas sur une toile qui n'auroit pas été préparée avec le cadou.

Après avoir dessiné & peint avec le noir, tout les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge, les fleurs & autres choses qui doivent être terminées par cette couleur. Il faut faire attention qu'on ne fait que dessiner; parce qu'il n'est pas tems encore de

peindre avec la couleur rouge : on doit appliquer le bleu auparavant , ce qui demande bien des préparations. Il faut d'abord mettre la toile dans l'eau bouillante , & l'y laisser pendant une demie heure. Si vous mettez avec la toile deux ou trois cadou , le noir en sera plus beau. En second lieu , ayant délayé dans de l'eau , des crottes de brebis ou de chèvres , vous mettez tremper la toile dans cette eau , & vous l'y laissez pendant toute la nuit : on doit la laver le lendemain & l'exposer au soleil.

Quand on demande aux Peintres Indiens à quoi sert cette dernière opération , ils s'accordent tous à dire qu'elle sert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du cadou ; & que si elle la conservoit encore , le bleu qu'on prétend appliquer , deviendrait noir.

Il y a encore une autre raison qui rend cette opération nécessaire, c'est celle de donner plus de blancheur à la toile ; car on doit se ressouvenir qu'elle n'est qu'à demie blanchie quand on a commencé à y travailler. En l'exposant au soleil , on ne l'y laisse pas sécher entièrement , mais on y répand de l'eau de tems en tems pendant un jour , ensuite

on la bat sur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il se pratique en France. La méthode Indienne est de la plier en plusieurs doubles, & de la frapper fortement sur une pierre, avec le même mouvement que font les Serruriers & les Maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux, le fer sur l'enclume.

Quand la toile est suffisamment battue en un sens, on la bat dans un autre, & de la même façon; vingt ou trente coups suffisent pour une seule opération. Après qu'elle est finie sur tous les sens, on trempe la toile dans du canje: le mieux seroit, si l'on en avoit la commodité, de prendre du kevarou, de le broyer, de le mettre sur le feu avec de l'eau, comme si on vouloit le faire cuire; & avant que cette eau soit fort épaisse, y tremper la toile, la retirer aussitôt, la faire sécher & la battre, comme on a déjà fait pour la lisser, avec le cotapou-Carapouli.

Le bleu ne se peignant pas avec un pinceau; mais s'appliquant en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire, généralement par-tout, excepté

aux endroits où il y a du noir , & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cettè cire se peint avec un pinceau de fer , le plus légèrement qu'on peut d'un côté , prenant bien garde qu'il ne reste sans cire , que les endroits dont on a parlé , autrement ce seroit autant de taches bleues qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait , on expose au soleil la toile cirée de la sorte ; mais il faut être très-attentif à ce que la cire ne se fonde , qu'autant qu'il est nécessaire pour qu'elle pénètre de l'autre côté : alors on la retire promptement ; on la retourne à l'envers , & on la frotte en passant fortement la main par-dessus : le mieux seroit d'employer un vase de cuivre rond par le fond ; par ce moyen la cire s'étendroit mieux par-tout. Cette préparation étant achevée , le Peintre donne sa toile au Teinturier en bleu , qui la rend au bout de quelques jours. Il est à remarquer que ce ne sont pas les Peintres ordinaires , mais les ouvriers ou teinturiers particuliers qui font cette teinture.

L'indigo se prépare ici d'une manière différente de celle de l'Amérique ; mais elle n'a rien d'intéressant. Pour tein-

dre la toile en bleu, on la trempe dans l'indigo aprété, après l'avoir pliée en double, enforte que le dessus de la toile soit en dehors, & l'envers en dedans. On la laisse tremper environ une heure & demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes que de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations, pour teindre en bleu, me fit naître, dit le P. Cœurdox, une difficulté, ce semble assez naturelle, que je proposai à un des Peintres que je consultois. Ce fut de savoir si l'on n'auroit pas plutôt fait de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, sur-tout quand il y en a peu de cette couleur dans le dessein. Il me répondit qu'on le pourroit sans doute; mais que le bleu peint ainsi ne tiendrait pas & disparaîtroit après deux ou trois lessives.

Je lui fis une autre question, & lui demandai à quoi il attribuoit principalement la tenacité & l'adhérence de la couleur bleu. Il me répondit, sans hésiter, que c'étoit à la graine de tavaréi. J'avois déjà reçu la même réponse d'un

autre Peintre. Cette graine est de ce pays-ci, quoiqu'il n'y en ait pas partout. Elle est d'un brun clair, ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec les dents; elle est insipide & laisse une petite amertume dans la bouche.

Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir & la préparer à recevoir cette couleur. Pour retirer la cire, on met la toile dans de l'eau bouillante; la cire se fond, on diminue le feu afin qu'elle surnage plus aisément, & on la retire avec une cuillère, le plus exactement qu'il est possible; on fait de nouveau bouillir l'eau afin de retirer ce qui pourroit y être resté de cire. Quoique cette cire soit devenue fort sale, elle ne laisse pas de servir encore au même usage.

Il faut maintenant achever de blanchir la toile avant d'y appliquer le rouge. Pour cela, on la lave dans de l'eau simple, on la bat neuf à dix fois sur la pierre, & on la met tremper dans une autre eau où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore & on l'é-

tend pendant trois jours au soleil , observant d'y repandre légèrement de l'eau de tems en tems , ainsi qu'on l'a dit plus haut. On délaye ensuite dans de l'eau froide une sorte de terre nommée *olla* , dont se servent les blanchisseurs , & l'on y met tremper la toile pendant environ une heure , après quoi on allume du feu sous le vase ; & quand l'eau commence à bouillir , on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang , sur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois sur la pierre , puis on la tord fortement. On la met tremper ensuite pendant un jour & une nuit dans de l'eau où l'on a délayé une petite quantité de bouse de vache ou de buffe femelle. On la retire , on la lave de nouveau dans l'étang , & on la déploie pour l'étendre pendant un demi-jour au soleil , & l'arroser légèrement de tems en tems. On la remet encore sur le feu dans un vase plein d'eau ; & dès que l'eau à un peu bouilli , on en retire la toile pour la laver une dernière fois dans l'étang : la battre un peu & la faire sécher.

Enfin pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge , il

faut réitérer l'opération du cadoucaie , comme on l'a rapportée ci-devant, c'est-à-dire qu'on trempe la toile dans une infusion simple de cadou ; qu'on la lave ensuite , qu'on la bat sur la pierre , & qu'on la fait sécher ; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de bufle ; qu'on l'y agite & qu'on la frotte pendant quelque tems avec les mains : que quand elle en est parfaitement imbibée on la retire , on la tord & on la fait sécher ; qu'alors , s'il doit y avoir dans les fleurs rouges , des traits blancs , comme sont souvent les pistils , les étamines & autres : on peint ces endroits avec de la cire , après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien , le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce sont communément les enfans qui peignent le rouge , parce que ce travail est moins pénible , à moins qu'on ne voulût donner une grande perfection à l'ouvrage.

La maniere de préparer le rouge consiste en ce qui suit. On prend de l'eau âpre , c'est-à-dire de l'eau de certains puits particuliers , à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau , on met deux onces d'alun , réduit en poudre ; on y ajoute quatre onces d'un

bois rouge nommé *vartangui*, ou bois de *japan*, aussi réduit en poudre. On met le tout au soleil pendant deux jours, avec attention qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de salé, autrement la couleur perdrait beaucoup de sa force. Si l'on veut que le rouge soit foncé, on y ajoute de l'alun; on y verse plus d'eau pour qu'il le soit moins. C'est par ces deux moyens qu'on fait les nuances & les dégradations du rouge.

Pour composer une couleur lie de vin, & un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont on vient de parler, & une partie du noir dont on a vu plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de canje de ris, gardé pendant trois mois; & de ce mélange, il en résulte la couleur dont il s'agit. Il regne une superstition ridicule parmi plusieurs gentils, au sujet de ce canje aigri : celui qui en a s'en servira lui-même tous les jours de la semaine; mais le Dimanche, le jeudi & le vendredi, il en refusera à d'autres qui en manqueroient, dans l'opinion que ce seroit chasser leur Dieu de leur maison, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de canje, on peut se servir de vinaigre de

de callou , ou de vin de palmier.

On peut composer différentes couleurs dépendantes du rouge , qu'il est inutile de rapporter. Il suffit de dire qu'elles doivent se peindre en même-tems que le rouge , c'est-à-dire avant que de passer aux opérations dont on va parler , après avoir fait quelques observations sur l'eau âpre qu'on emploie. Les puits qui la fournissent ne sont pas fort communs même dans l'Inde. Quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans une ville. J'ai goûté de cette eau , rapporte le Missionnaire jésuite , je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue ; mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On se sert de cette eau préférablement à tout autre , afin que le rouge soit plus beau , disent les uns ; & suivant ce qu'en disent d'autres , plus communément. C'est une nécessité de s'en servir , parce qu'autrement le rouge ne tiendrait pas.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre , pour rendre la couleur rouge adhérente , elle ne tiendrait pas suffisamment , & manqueroit d'éclat si l'on manquoit d'y ajouter la teinture d'imbouré , c'est ce qu'on appelle plus communément *chayaver*, ou

racine de *chaia*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, & ce qui ne se fait pas promptement, à cause de l'onctuosité du lait de bue, où auparavant l'on avoit mis cette toile. On la bat une trentaine de fois sur la pierre, & on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de *chaia* : on y procède ainsi. On prend de cette racine bien sèche, on la réduit en poudre très-fine, en la pilant dans un mortier de pierre, & non de bois; & on y jette de tems en tems un peu d'eau âpre. On met ensuite environ trois livres de cette poudre dans deux sceaux d'eau ordinaire, tiède, & on agite le tout avec la main. Cette eau devient rouge; mais elle ne donne à la toile qu'une assez vilaine couleur : aussi ne s'en sert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur dernière perfection. Pour cela, on plonge la toile dans cette teinture, on l'agite & on la tourne dans tous les sens pendant une demi-heure qu'on augmen-

re le feu sous le vase; & lorsque la main ne peut plus soutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage soit plus propre & plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre & de la faire bien sécher. En voici la raison; quand on peint le rouge, il est difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans des endroits où il ne doit pas y en avoir; il est vrai qu'alors le Peintre a soin de les enlever avec le doigt, autant qu'il peut, à peu près de la même manière dont nous en usons lorsque que quelque goutte d'encre est tombée sur le papier où nous écrivons; mais il reste toujours des taches que la teinture de chaia rend d'abord plus sensibles: c'est pourquoi avant que de passer outre, on retire la toile, on la fait sécher comme on vient de le dire, & l'ouvrier recherche ces taches & les enleve le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture; on augmente le feu jusqu'à ce que la main ne puisse plus soutenir la chaleur: on a soin de la tourner & retourner en tous sens, pendant une demi-heure ou environ. Ou

éteint alors le feu ; & quand la teinture est tiède , on en retire la toile qu'on tord fortement , & que l'on garde ainsi humide , jusqu'au lendemain.

Voyons un peu ce que c'est que le chaia , avant de passer aux autres couleurs. Cette plante naît d'elle-même , & on ne laisse pas d'en semer aussi pour le besoin qu'on en a. Elle ne pousse hors de terre que d'environ un demi-pied. Sa feuille est d'un verd clair , large de près de deux lignes , & longue de cinq à six , sa fleur est extrêmement petite & bleuâtre. La graine n'est gueres plus grosse que celle du tabac. Cette petite plante pousse en terre une racine qui va quelquefois jusqu'à près de quatre pieds , & ce n'est pas la meilleure ; on lui préfère celle qui n'a qu'un pied ou un pied & demi de long. Cette racine est fort menue. Quoiqu'elle pousse si avant en terre & tout droit , elle ne jette de côté & d'autre que fort peu & de très petits filamens. Elle est jaune quand elle est fraîche , & devient brune en se séchant. Ce n'est que quand elle est sèche qu'elle donne à l'eau la couleur rouge , sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna. J'en avois mis tremper dans de

L'eau qui étoit devenue rouge ; pendant la nuit, un accident fit repandre la liqueur ; mais je fus bien surpris de trouver, le lendemain, au fond du vase, quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramassée. Je soupçonnai que quelque corps étranger qui étoit tombé dans le vase, avoit causé ce changement de couleur ; j'en parlai à un Peintre : il me répondit que cela ne marquoit autre chose, sinon que le chaia dont je m'étois servi étoit de bonne espèce ; & que lorsque les ouvriers réduisoient en poudre cette racine, en y jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit assez ordinaire qu'elle fût de couleur de safran. Je fis encore une autre remarque, c'est qu'autour du vase renfermé, il s'étoit attaché une pelli-cule d'un violet assez beau. Cette plante se vend en paquets secs ; on en retranche le haut où sont les feuilles desséchées, & on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entièrement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer, sans craindre que les couleurs rouges soient endommagées par les opérations suivantes.

Elles sont les mêmes que celles dont on a déjà parlé; c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, & le troisieme jour la savonner, la battre & la faire secher en l'humectant légèrement de tems en tems. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait secher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en tirer le savon & toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, & on la fait bien secher.

La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande également les préparations suivantes.

On prend un palam ou un peu plus d'une once, de fleur de cadou, une poignée de chayaver; & si l'on veut que le verd soit plus beau, on y ajoute une écorce de grenade. Après avoir réduit ces ingrédients en poudre, on les met dans trois bouteilles d'eau que l'on fait bouillir, jusqu'à diminution des trois quarts, on verse cette teinture dans un vase, en la passant par un linge; sur une bouteille de cette teinture, on y met une demi once d'alun en poudre;

on agite le tout, & la couleur est préparée.

Si on l'applique sur le bleu, on a de fort beau verd. C'est par cette raison que lorsque l'ouvrier teint sa toile en bleu, il a eu soin de ne pas peindre de cire les endroits, où il avoit dessein de peindre du verd, afin que la toile teinte en bleu fût en état de recevoir le verd dans son tems. Il est si nécessaire de le peindre sur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, si on le peignoit sur une toile blanche.

Il faut avertir que le verd ne tient pas comme le bleu & le rouge; en sorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il disparoit, & il ne reste à sa place que le bleu sur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, de façon qu'elle dure autant que la toile même. C'est de prendre l'oignon du bananier, de le piler encore frais, & d'en tirer le suc. Sur une bouteille, de teinture verte on met quatre à cinq cuillerées de ce suc, & le verd devient ineffaçable. L'inconvénient est que ce suc fait perdre au verd une partie de sa beauté.

Il ne reste plus à parler que de la

couleur jaune ; elle ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le verd , en peignant sur le bleu , sert pour le jaune , en peignant sur la toile blanche. Mais cette couleur n'est pas fort tenace, elle dispaeroît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant quand on se contente de savonner légèrement ces toiles , ou de les laver dans du petit lait aigri , mêlé de suc de limon , ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau où l'on aura délayé un peu de bouze de vache , & qui aura été passée au travers d'un linge, ces couleurs durent bien plus long-tems.

Faisons un peu connoître les pinceaux Indiens. Ils ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou aiguîsé & fendu par le bout, à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée de la couleur qu'on veut employer , & on le presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre la cire , est de fer , de la longueur de trois travers de doigt , ou un peu plus. Il est mince par le haut & s'insere dans un petit bâton pour servir de manche ; il est fendu par le bout , &

forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un pelotton de cheveux de la grosseur d'une muscade. Ces cheveux s'imbibent de la cire chaude qui coule peu à peu par l'extrémité de cette espèce de pinceau.

Ajoutons ici la lettre d'un savant naturaliste sur les méthodes Indiennes qu'on vient de voir. Monsieur le Poivre à qui elles sont dûes, a résidé long-tems dans l'Inde, & a essayé plusieurs fois de mettre en pratique ce que le P. Cœurdox avoit écrit sur les toiles peintes. C'est ce qui lui a fait faire des observations & des réflexions qui sont la matiere de cette lettre adressée au P. Cœurdox même. Elles ont le double mérite d'être l'ouvrage de l'expérience, & de la théorie la plus profonde. Pourroient-elles manquer d'être agréables aux amateurs des beaux arts dont elles ont la perfection en vûe?

Mon premier essai de peindre à la façon Indienne est enfin achevé; il l'auroit été plutôt, sans cette paresse & cette lenteur dont les ouvriers de ce pays ne se défont jamais. Il m'a fallu user de beaucoup de patience pour les suivre dans toutes leurs opérations; ainsi

il n'a pas tenu à moi de vous satisfaire plutôt sur les remarques que vous m'avez demandées.

Dans mon premier ouvrage mon dessein a été, non-seulement de m'instruire de la façon dont les Malebares peignent leurs toiles, mais encore de faire diverses expériences, pour savoir si en Europe on ne pourroit pas suppléer aux drogues dont ils se servent, & que nous n'avons pas.

Je n'ai même suivi la méthode avec laquelle ils travaillent, & dont ils sont esclaves, qu'autant que je l'ai crue nécessaire pour la connoître moi-même & pour la savoir. D'ailleurs je m'en suis souvent écarté, pour voir si l'on ne pourroit pas réussir autrement, & faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que je n'ai réussi qu'imparfaitement en bien des articles; d'autres ont manqué absolument. Quelquefois j'ai été plus heureux. C'est le sort de ceux qui font les premières expériences, & qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par secouer le joug de la coutume, & par s'affranchir des regles ordinaires. Voici donc en peu de mots, les remar-

ques que m'ont fourni les premiers essais.

Je dois rendre justice aux recherches que vous avez faites. Vos découvertes sont très-justes & fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous savoir bon gré des connoissances nouvelles que vous leur avez fournies sur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintres expliquées assez clairement, & bien détaillées; je désirerois seulement que vous pussiez donner en Europe une notion plus distincte des diverses drogues qui entrent ici dans la peinture des indiennes; ce seroit rendre un service réel à nos curieux d'Europe, que de leur donner quelques explications sur le fruit que vous nommez cadoucaie, & sur la plante dont vous avez parlé sous le nom de chaia. Ce sont-là les deux ingrédiens les plus essentiels, dont le défaut de connoissance, pourroit empêcher de réussir ceux qui voudroient tenter en Europe d'imiter les peintures de l'Inde.

Le cadoucaie est un vrai myrobolan dont, comme vous savez, nos droguistes distinguent jusqu'à cinq espèces. Le myrobolan Citrin, le myrobolan Indien ou noir, le chébule, l'emblique, & le

myrobolan Bellerique. Nos Malebares ne se servent que des deux premières espèces qui ont beaucoup de sel essentiel & d'huile. Après les avoir broyées, ils les mettent avec du lait de buffle. Cette espèce de lait n'est point absolument nécessaire. J'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Si c'est l'onctuosité du premier qui le rend préférable au second dans ce pays-ci, la même raison n'est pas pour l'Europe, où le lait de vache est beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette première préparation que l'on fait ici aux toiles. Elle ne sert absolument qu'à les rendre susceptibles de toutes les couleurs que l'on veut ensuite y appliquer, lesquelles s'emboiroient ou se répandroient trop, à peu près comme fait notre encre sur un papier qui n'est pas aluminé.

Les Chinois ont, comme les Indiens, le secret de peindre les toiles, du moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler, ils y donnent les mêmes préparations qu'à leurs papiers; c'est-à-dire,

qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun & de colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en sont pas moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni cadou, ni lait de bue. Ce cadou ne me paroît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malebares se servent pour marquer d'abord leur dessein, après en avoir tiré le poncis; en effet j'ai remarqué que cette drogue n'est d'abord qu'une eau rouffatre chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorsqu'elle est appliquée sur la préparation du cadoucaie; ainsi la noix de galle fera le même effet.

J'ai fait une autre expérience qui m'a réussi. C'est que nos toiles d'Europe sont tout aussi susceptibles des mêmes peintures, que celles de l'Inde. J'ai teint un mouchoir blanc d'une toile commune de Bretagne, avec la préparation de bois de sapan, lequel fait un fort bel effet. Je l'ai fait laver plusieurs fois, & la couleur en est toujours également brillante.

Je crois qu'au lieu de bois de sapan, on pourroit se servir avec plus d'avantage de teinture de bois de fernanbouc

ou même de cochenille. Celle-ci l'emporteroit infiniment sur tout ce que l'on peut faire avec le bois de sapan qui est absolument le même que ce que nous appellons en France bois de Bresil. J'en ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel quoiqu'entièrement gâté, a pourtant sur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraîches des Indiens.

Pour ce qui regarde le chayaver, il est visible que c'est à sa racine que les couleurs, au moins le rouge, doivent leur adhérence & leur ténacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans une décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchissage. La couleur s'efface; elle ne devient suffisamment adhérente que lorsqu'elle a été suffisamment pénétrée des sels alcalis de cette racine.

Il me paroît que cette plante n'est autre chose que ce que M. Tournefort appelle *gallium album vulgare*. La description que ce savant botaniste fait de sa plante, est absolument la même que celle qu'on pourroit faire du chayaver.

Au moins est-il vrai que les deux plantes, si elles sont différentes, ont un même effet, qui est de faire cailler le lait. C'est une expérience que j'ai faite.

Cette lettre, dit ensuite le P. Cœur-doux, m'a donné occasion de faire quelques recherches, & de nouvelles réflexions qui pourront être aussi de quelque utilité.

1°. Quoique le cadoucaie soit la première espèce de myrobolan de nos droguistes, les Indiens ne le confondent pas comme eux sous le même nom, avec des fruits produits par des arbres fort différens.

2°. Comme nous distinguons les cerneaux des noix mûres, de même aussi les peintres & les marchands indiens distinguent les pindjou cadoucaies; c'est-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verds & tendres pour les faire sécher en cet état de ceux qu'on a laissé mûrir avant que de les cueillir. Ils paroissent fort différens à la vûe, mais il est sûr que ce sont les fruits des mêmes arbres.

La raison de cette distinction, & des différentes récoltes de cadoucaie vient de la différence des eaux âpres, propres à la peinture dont on a parlé ailleurs.

lesquelles ne sont pas absolument les mêmes , ni si bonnes par-tout , & au défaut desquelles il faut suppléer par des cadoucaies plus âpres , comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exemple la qualité des eaux de Madras exige qu'on se serve des pindjous cadoucaies , au lieu qu'à Pondichery il faut se servir de ceux qui ont été cueillis en maturité ; tous les peintres ne conviennent pas que ce soit le défaut d'un certain degré d'apprêté dans les eaux qui oblige à se servir des myrobolans cueillis tendres. Il y en a qui prétendent au contraire que c'est avec les eaux plus âpres qu'il faut user des pindjous cadoucaies , lesquels ont , selon eux , moins d'apprêté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en soit , il est assez étonnant que les Indiens , ayant découvert , dans la différence de maturité de ces fruits , le supplément au défaut de certaines eaux propres , d'ailleurs à la teinture & à la peinture.

Ces cadoucaies pindjous sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus petits. Il y en a qui ont à peine six lignes de longueur ; ils sont les uns de couleur brune , & les autres assez noirs ; mais cette dif-

férence de couleur n'est qu'accidentelle, & ne désigne point des espèces différentes. Comme ils ont été cueillis verds, il n'est pas étonnant que leur superficie se trouve toute couverte de rides, lorsqu'ils sont dessechés. Mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramasser & pour les faire secher, leur prix est beaucoup plus haut que celui des Cadoucaies qui ont bien mûri.

Il faut mettre au nombre des pindjous cadoucaies une sorte de myrobolans bruns ou noirs, comme les petits dont on vient de parler, mais qui sont plus gros & plus grands que ceux dont se servent les peintres de Pondichery, quoiqu'ils ayent été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire, observe le P. Cœurdox; mais un Peintre Indien m'en convainquit, en cassant devant moi un de ces gros cadoucaies & son noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie, & couverte d'une peau brune; au lieu qu'un cadoucaie bien mûr qu'il cassa aussi, avoit dans son noyau une pulpe bien conditionnée & blanche comme une amande. La raison de cette différence est, que sous un même genre d'arbre de cadou, il y en a plusieurs

espèces, donc les fruits sont de grosseur différente, comme nos pommes ne sont pas toutes d'égale grosseur, conséquemment aux différentes espèces de pommiers qui les portent.

J'ai appris tout ce détail, continue notre Missionnaire, que nous laisserons parler jusqu'à la fin, de l'art des teintures indiennes, d'un marchand droguiste du pays. Il m'a assuré que c'étoit sur tout du côté des provinces du nord que venoient les gros cadoucaies, & que tels étoient ceux qu'on apportoit de Surate. Il me confirma aussi ce que j'ai dit plus haut, sur la foi des peintres Indiens, que les cadoucaies pindjous & les autres qui n'ont été ramassés qu'après avoir bien mûri, étoient absolument les mêmes fruits, & des mêmes arbres, m'assurant que dans sa jeunesse il avoit voyagé à l'ouest de Pondichery, & jusqu'à la chaîne des montagnes voisines de la côte de Malebar d'où l'on apporte ces fruits, & qu'il en avoit vû faire la récolte.

Il ne faut pas omettre ici une autre production de l'arbre cadou, & qu'on appelle cadoucaïpou; c'est-à-dire, fleur de cadoucaie, quoique ce ne soit rien moins que la fleur. C'est une espèce de

fruit sec, ou simplement une coque aplatie, & souvent orbiculaire de couleur de feuille morte par dessus, & d'un brun velouté en dedans. Elle est vuide & paroît n'avoir jamais rien contenu, si ce n'est. les œufs des insectes qui ont probablement occasionné sa naissance: car cette espèce de noix se trouve sur les feuilles mêmes du cadou, & est produite de la même façon que les noix de galle, & quelques autres excroissances pareilles qui se trouvent sur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des cadoucaïpou qui ont jusqu'à un pouce de diametre. Il y en a de beaucoup plus petits. La description que fait Lemery, de la noix vomique, convient fort au cadou caïpou. Dans le doute, si ce ne l'étoit point en effet, on en a donné une dose considérable à un chien qui n'en a point été incommodé. Il a même paru que cette drogue lui avoit fait du bien comme aux hommes. Les médecins du pays l'employent utilement contre les tranchées & les cours de ventre, moyennant quelques préparations: Il est étonnant qu'une drogue aussi efficace que celle-ci, soit inconnue en Europe, ainsi que m'en

a assuré M. Mabile, docteur en médecine.

Quoiqu'il en soit, cette espèce de noix de galle est d'une grande utilité pour peindre les toiles, ainsi qu'on l'a vu ci-devant. Les teinturiers l'employent aussi pour teindre en jaune, & la méthode est plus simple. Pour teindre six coudées de toile ; on prend quatre palmans de cadoucaipou, on les brise en petits morceaux, & on les fait tremper ou infuser environ une demi heure dans seize ou dix-sept livres d'eau âpres, ou même d'autre eau, pourvu qu'elle ne soit ni salée ni faumache ; on la fait bouillir ensuite, jusqu'à diminution d'un quart : quand elle est un peu refroidie, on y trempe la toile, en sorte qu'elle soit bien imbibée de la liqueur ; on la tord ensuite légèrement, & on la fait bien secher au soleil.

On fait de plus dissoudre dans seize livres d'eau, deux palmans d'alun réduit en poudre ; on le fait chauffer jusqu'à ce qu'elle soit plus que tiède, & on y plonge alors la même toile qu'on tord légèrement, & qu'on fait ensuite secher une seconde fois au soleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation

& de la même façon , se trouve teinte en verd. On teint encore en jaune avec moins de préparation & de frais. Pour la même quantité de toile , on prend un palam de cadoucaipou qu'on brise sur une pierre avec un cylindre ; on y jette un peu d'eau , enforte que cet ingrédient forme une espèce de pâte. On la fait tremper dans deux ou trois pintes d'eau qu'on passe ensuite par un linge , & on y ajoute trois fois autant de la plante appelée *terramerita* que l'on prépare de la même façon que le cadoucaipou. On fait chauffer cette eau , & on y plonge la toile qui se trouve teinte en jaune après qu'on l'a fait sécher , non pas au soleil , mais à l'ombre , sans quoi cette couleur qui n'est ni belle ni tenace , rougiroit ou bruniroit promptement.

Quant à la qualité du cadoucaie , de contribuer à l'adhérence des couleurs , M. le Poivre croit devoir la lui refuser , en quoi je ne puis être entièrement de son sentiment. Celui des Indiens lui est aussi opposé. Le mémoire de M. Paradis , sur la teinture en rouge qu'on verra ci-après , prouve qu'on emploie ce fruit pour des teintures dans lesquelles il ne

s'agit nullement de gommer la toile : comme on en use avec le papier à écrire : l'exemple des Chinois qui peignent fort bien en rouge sans cadoucaie , prouve au plus que c'est un ingrédient qui leur manque , & qu'ils y suppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le chayaver qui paroît leur être inconnu.

Pour décider la question ; savoir , si le chayaver est la même plante que le *gallium album vulgare* , le plus court seroit d'en envoyer de la même graine en France ; mais ce qui peut faire douter que ces deux plantes soient la même , malgré les rapports qu'elles peuvent avoir , c'est qu'aucun botaniste n'attribue au *gallium album vulgare* les longues racines qui caractérisent en quelque sorte le chayaver des Indes.

Pour achever de recueillir tout ce que les Missionnaires ont écrit sur l'art de teindre les toiles dans les Indes , il ne nous reste plus qu'à donner ici l'extrait d'un mémoire sur les différentes façons de teindre en rouge.

Les teinturiers Indiens s'y prennent de trois façons. Elles seront expliquées chacune à son rang ; mais prévenons que la première , bien plus composée

que les deux autres , est aussi la meilleure & donne un rouge plus adhérent , & que la dernière est la plus imparfaite.

Première façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de coton de cinq coudées de long , on prend d'abord la tige d'une plante nommée nayourivi , avec les branches & les feuilles que l'on fait secher , puis bruler pour en avoir la cendre. On met cette cendre dans un vase de terre contenant environ neuf pintes d'eau âpre dont on a parlé ci-devant , & on la laisse infuser pendant trois heures. Alors on passe cette eau dans un linge , & l'on en prend une quantité suffisante pour en bien mouiller & imbiber les toiles. On y délaïsse des crottes de brebis de la grosseur d'un œuf , auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain , dont on trouvera ci-après la composition.

Enfin on verse sur le tout une ferre (a)

(a) La ferre est une mesure cylindrique de trois pouces de diametre & d'autant de profondeur. C'est aussi un poids Indien qui équivaut à neuf de nos onces.

d'huile de gergelin (a). Lorsque toutes ces drogues ont été bien délayées, si l'infusion de cendres est bonne, l'huile rendra l'eau blanchâtre, & ne furnagera pas. Le contraire arriveroit si les cendres étoient mêlées avec celles de quelque autre bois que le nayourivi. Cette préparation faite, on y trempe la toile qu'on pétrit bien dans le fond du vase, & on la laisse ensuite ramassée pendant douze heures; c'est-à-dire, du matin au soir. Alors on verse dessus un peu d'eau de cendre simple, afin d'y entretenir l'humidité nécessaire pour pouvoir, en la pétrissant encore, la pénétrer dans toutes ses parties; après quoi on la laisse encore ramassée dans le fond du même vase, jusqu'au lendemain matin.

Ce second jour on agite la toile, & on la pétrit comme la veille, de façon qu'elle se trouve humectée également. Ensuite l'ayant tordue & secouée plusieurs fois, on l'étend au soleil le plus ardent, jusqu'au soir qu'on la replonge,

(a) L'huile de gergelin, comme on l'appelle aux Indes, du terme Portugais, n'est autre chose que l'huile de sésame. A son défaut on peut se servir de sain-doux liquéfié.

& qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu soin de conserver, & dans laquelle on l'a laissée passer la nuit. Mais comme cette préparation se trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu par de l'eau de cendre simple qui la rend à la fois plus liquide & plus propre à embrasser toutes les parties de la toile. L'opération dont on vient de parler, doit se répéter pendant huit jours & huit nuits. Voyons en quoi consiste ce levain dont nous avons promis la composition.

Ce levain n'est autre chose que de l'eau âpre dans laquelle on a fait infuser des cendres de Nayourivi, à laquelle on a joint la fiente de cabri & l'huile de gergelin, & qu'on a laissé fermenter pendant deux fois vingt-quatre heures. On conserve ce levain dans des vases de terre, & on s'en sert chaque fois qu'on veut préparer les toiles, ainsi qu'on vient de le voir.

La toile ayant donc été préparée pendant huit jours & huit nuits, on la lave dans l'eau où l'on a fait infuser des cendres ordinaires pour en tirer l'huile, jusqu'à ce qu'elle blanchisse un peu, & de-là dans de l'eau simple, mais toujours

âpre ; ensuite on la fait secher au soleil ; pendant les préparations dont on a parlé , on fait secher & pulvériser de la feuille de *cacha*. (a) On en prend une ferre qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute simple , & en quantité suffisante pour en bien impregner la toile que l'on agite cinq à six fois , & qu'on laisse passer la nuit dans cette eau. Ceci ne se fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile , & l'on en exprime l'eau à un certain point ; ensuite on la fait secher au soleil jusqu'au soir. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre étant achevée , on passe à la suivante.

Après avoir fait secher & pulveriser la peau ou l'écorce des racines d'un arbre nommé *nouna* (b) par les Indiens,

(a) Le *cacha* est un grand arbre commun aux Indes , & dont la feuille est d'une consistance assez semblable à celle du laurier , mais plus moelleuse , plus courte & plus arrondie par le bout. Sa fleur est bleue.

(b) Le *nouna* est un grand arbre dont les feuilles sont longues d'environ trois pouces & demi , & larges de quinze lignes. Son fruit est à peu près de la grosseur d'une petite noix , & couvert d'une peau verte contenant dans des

& *naucoul* par les Portugais de ce pays-ci, on prend une serre de cette poudre qu'on délaye comme celle du *cacha* dans l'eau simple. On y plonge, & l'on y agite pareillement la toile, & l'on l'y laisse aussi passer la nuit, pour l'en retirer le lendemain, la tordre, & la faire secher, jusqu'au soir qu'on la replonge dans la même eau. Elle y passe une seconde nuit, & on la retire le troisième jour pour la faire secher. Cette dernière préparation lui communique une couleur rougeâtre à laquelle le chaver donne la force & l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile, comme on vient de le dire, on doit aussi préparer les racines de chayaver; ce qui consiste à les émonder, à rejeter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un pouce, à hacher le reste, de la longueur de cinq à six lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à peu près d'une fere; enfin à l'humecter avec

cellules, cinq à six pepins ou noyaux. Les *Malebare*s mangent de ce fruit en *acharts*; c'est-à-dire, préparé de la même manière que nos cornichons.

de l'eau simple, tant pour former une espèce de pâte de cette racine, que pour empêcher que la poussiere ne s'éleve & ne se perde.

Ce chayaver ainsi préparé, on le délaye dans environ neuf pintes d'eau simple. On y plonge & agite la toile qu'on y laisse passer la nuit. Le lendemain matin on la tord fortement, & on la fait secher au soleil pendant huit jours consécutifs. Chacun de ces huit jours, charge de plus en plus cette toile de couleur qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux serres de la même poudre de chayaver qu'on met dans un autre vase de terre avec environ dix pintes d'eau qu'on fait chauffer sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau s'éleve un peu; & quand l'eau bout bien fort, on retire le bois qui restoit sous le vase qu'on laisse sur la braise pendant dix-huit heures, sans le toucher, ni alimenter le feu par de nouveau bois.

Pendant toute cette opération on a grand soin d'agiter la toile avec un bâton, afin que la teinture en pénètre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures passées, on retire cette toile,

on la lave dans de l'eau simple & fraîche, & ensuite on la suspend pour la faire sécher, & de cette façon la toile est teinte en rouge foncé de la première sorte.

Une remarque à faire, est que, quand on a commencé une teinture avec une sorte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en servir dans toutes les opérations jusqu'à la fin. Les plus fraîches racines du chaya ou chayaver sont les meilleures, fussent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles aient le tems de sécher; ce qui se peut faire bien promptement, vu la finesse de cette racine. Cependant au bout d'un an elles sont encore bonnes, & même leurs qualités existent encore après trois ans, mais elles diminuent toujours de bonté.

Seconde façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi on prend deux cadoux pour chaque coudée de toile; on en tire les noyaux, & on broye les fruits sur une pierre avec un cylindre, ayant attention de l'humecter avec de l'eau âpre; de façon

que le tout forme une espèce de pâte plus sèche que liquide, que l'on délaye dans l'eau en quantité suffisante, pour bien humecter la toile qu'on a à teindre. Cette toile ainsi humectée, on la tord légèrement pour qu'elle ne soit pas trop desséchée; puis après l'avoir secouée, on l'étend à l'ombre où on la laisse sécher. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre, la dispose à recevoir la couleur du chayaver, & l'y attache plus intimement.

La toile étant ainsi apprêtée, on prend un vase de terre dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verse un palam d'alun pulvérisé, qui fond sur le champ, & aussitôt on retire de dessus le feu le vase dans lequel on verse deux ou trois pintes d'eau fraîche; ensuite on étend la toile sur l'herbe au soleil, & on prend un chiffon de linge net que l'on trempe dans cette eau, & que l'on passe sur le côté apparent de cette toile d'un bout à l'autre, en retrem pant d'instant en instant, le chiffon dans l'eau. On en fait ensuite autant à l'autre côté de la toile, & on la laisse sécher; puis on la porte à l'étang dans lequel on l'agite trois ou

quatre fois pour enlever une partie d'alun, & étendre plus également le reste. De-là on va l'étendre encore sur l'herbe, où on lui donne une seconde couche d'alun, de la même façon qu'on vient de le dire, & on la laisse secher.

On observe seulement cette dernière fois, qu'il ne faut pas que la toile soit absolument seche pour lui donner la seconde eau d'alun, sans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement & plus également.

Cette double opération étant finie, la toile bien seche, on la reporte à l'étang où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dizaine de coups, sur des pierres de taille placées exprès sur le bord de cet étang; ce qui se fait en fronçant la toile, & en la ramassant dans la main par un côté de ses lés, & en reprenant ensuite le côté de l'autre lé. On frappe la pierre en empoignant la toile par les plis qu'on a fait, passant l'extrémité qu'on tient à celle qu'on bat, jusqu'à ce que cette toile ait été frappée deux cents fois; cette toile ainsi lavée, on l'étend au soleil, & on la laisse secher.

Alors on prend la quantité de cinq

livres & demie de racine de chayaver qu'on prépare, ainsi qu'il est marqué ci-devant, & qu'on verse dans un grand vase de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiede, mais qui ne bouillonne pas encore; ayant bien remué cette eau pendant une demi heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures, le tout qu'on laisse encore trois heures sur le feu, tel qu'il est, sans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On observera, pendant cette préparation, de soulever & de remuer la toile avec un bâton, au moins de demi heure en demi heure, afin qu'elle puisse être plus facilement & plus également pénétrée de la teinture.

Les huit heures expirées, on retire la toile du chayaver, pour la secouer, la tordre & la laisser ramassée sur elle-même pendant une nuit. Le lendemain matin l'ayant lavée à l'étang pour en détacher les brins de chayaver & les autres ordures, on la fait sécher au soleil, en l'étendant bien; moyennant quoi cette toile se trouve teinte en rouge.

*Troisième façon de teindre les toiles en rouge
avec le bois de sapan ou de bresil.*

La même longueur de toile blanchie ou crue , se prépare avec le cadou broyé & détrem pé , comme dans la seconde façon , & on la fait secher à l'ombre.

On prend du bois de sapan brisé en plusieurs petits morceaux , de la longueur du doigt , qu'on laisse infuser douze à quinze heures dans neuf à dix pintes d'eau fraîche toujours âpre , laquelle on met sur le feu, jusqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons. On la retire alors du feu pour la féparer de son sédiment. On la verse par inclinai-son dans un autre vase de terre où on la laisse refroidir. Dans cet état on en prend une partie, dans laquelle on plonge la toile qu'on y agite un peu , & qu'on retire aussi-tôt. On la tord jusqu'à un certain point , & on la fait secher à l'ombre. Quand cette toile est seche , on recommence cette opération , & on la répète jusqu'à ce qu'on ait remarqué que la couleur n'est pas assez foncée.

Cela fait , on met dans un vase de terre environ une demi pinte d'eau ,

dans laquelle on jette un demi palam d'alun pulvérisé, & l'on fait chauffer le tout, jusqu'à ce qu'on voye fremir l'eau. On la verse aussi-tôt dans un autre vase, contenant une pinte d'eau fraîche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile; & lorsqu'elle est bien imbibée de cette composition, on la tord légèrement, de peur d'en détacher la couleur, après quoi on l'étend & on la fait secher à l'ombre; ce qui acheve cette sorte de teinture à la vérité assez imparfaite, puisqu'elle se détache à la lessive, & s'évapore au soleil. On remarquera, que cette dernière préparation d'alun, occasionne un changement notable dans la couleur de cette toile qui, d'un rouge orangé, passe aussi-tôt à un rouge foncé, tirant sur la couleur de sang de bœuf.

A la suite du Mémoire qu'on vient de lire, sont jointes les remarques du P. Cœurdoux. Elles sont trop intéressantes pour être supprimées.

Le nayourivi est une plante qui croît par tout aux Indes, sans qu'on la sème. Quoique les Indiens la fassent entrer dans leurs remedes, ainsi que presque toutes les autres plantes, on pourroit

la mettre au nombre des mauvaises herbes, si elle n'étoit employée aussi utilement qu'elle l'est pour teindre les toiles & le fil en rouge. Voici la description de cette plante, par M. Binot, Docteur en Médecine.

La racine du nayourivi est fort longue, fibreuse, recouverte d'une écorce cendrée, se cassant très-difficilement, & s'enfonçant en terre en forme de pivot. De la circonférence de cette racine principale, naissent, de distance en distance, des filets fort longs qui en donnent d'autres plus petits. Il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur.

Du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diametre, sort une tige qui se divise souvent en plusieurs autres dès son origine. Chaque tige a des nœuds de distance en distance, & ordinairement de chaque nœud sortent deux branches qui ont aussi leurs nœuds, d'où sortent d'autres branches plus petites, & à l'extrémité de chacune de ces branches naissent des fleurs.

Les feuilles sont opposées & naissent deux à deux, de maniere que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui les surmontent, & ainsi

ſucceſſivement, ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige.

Ces feuilles ont environ quatre pouces de long ſur deux, dans leur plus grande largeur, Elle ſont arrondies à leur extrémité, & ſe terminent en pointe à leur baſe. Elles portent ſur la tige par un pédicule fort grêle & long au plus d'une ligne. De la côte principale naiſſent pluſieurs nervûres oppoſées; les feuilles ſont fort minces, d'un verd-pâle en deſſus, & d'un verd plus pâle en deſſous; elles ſont légèrement vélues des deux côtés; les tiges ſont verdâtres, & dans quelques endroits rougeâtres; elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre: les nœuds de cette plante ſont fort durs. La plante à un port déſagréable, & croît à la hauteur de quatre pieds ou environ.

Les parties qui compoſent la fleur de cette plante ſont ſi petites qu'on a beſoin d'une bonne loupe pour les diſtinguer. Cette fleur eſt à étamines. Du fond d'un calice, compoſée de cinq parties croiſées juſqu'à leur baſe, naiſſent cinq étamines diſpoſées autour d'un embryon qui devient dans la ſuite une ſemence.

Cet embrion est terminé par un stilet très-fin , garni d'une petite tête à son extrémité ; les étamines ont environ une demi-ligne ou trois quarts de ligne de longueur , surmontée par de petites têtes rougeâtres.

Chacune des parties qui composent le calice , est coriace , très-dur , un peu vélue en dehors , verdâtre en dessus , terminée par une pointe fort aigue , tirant sur le rouge ; le contour de chacune de ces feuilles tire un peu sur le blanc ; elles ont une ligne & un quart environ de longueur , sur un tiers de ligne au plus de largeur. La partie inférieure du calice est collée contre la tige , & on n'y remarque point de pellicule. De la base de ce calice , naissent deux petites pellicules d'un rouge fort vif , de la même figure que les feuilles du calice , mais beaucoup plus petites , n'ayant au plus qu'une demi-ligne de longueur. La disposition de tous ces calices est singulière , en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices sont disposés en rond autour des extrémités de quelques branches , éloignés les uns des autres d'environ deux lignes , au nombre quelquefois de deux ou trois

cent ; ce qui forme des espèces de queues hérissées.

Chaque calice renferme un embrion de graine , qui devient dans la suite une semence languette , d'un brun foncé ou noirâtre , cylindrique , longue d'environ une demi-ligne sur un quart de ligne de diamètre.

On connoît si l'infusion des cendres de nayourivi est trop ou trop peu chargée par les expériences suivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infusion , on y laisse tomber quelques gouttes d'huile de gergelin , ou de sésame , & on les mêle ensemble avec le doigt. Si l'eau est trop chargée des sels de la plante , elle prendra une couleur jaunâtre ; si elle l'est trop peu , l'huile ne se mêlera pas bien , & surnagera en partie. Quand l'infusion est telle qu'elle doit être , elle devient blanche comme du lait : d'où il s'ensuit que si l'infusion est trop foible , il faut y ajouter des cendres ; si elle trop forte , on y verse de l'eau. Il n'est point du tout indifférent de se servir d'une infusion exacte ou non ; l'infusion trop forte rendroit les fils cassants & difficiles à être tissus.

Non-seulement le saindoux peut sup-

pléer à l'huile de sésame, mais il lui est préférable, & on ne se sert de cette dernière dans l'Inde, que par économie : l'inconvénient, pour l'Europe, seroit d'en avoir qui demeurera toujours liquide. On ajoute aussi que les crottes de brebis sont meilleures que celles de chèvres, lesquelles étant plus chaudes de leur nature, peuvent brûler les toiles. L'on ne fait pas difficulté de rapporter ces minuties, en faveur de ceux qui voudront faire des expériences, parce que souvent des essais ne réussissent mal que par l'omission de quelques circonstances intéressantes.

Laissons parler ici le P. Cœurdoux, qui a pris soin de consulter les ouvriers Indiens. Le Teinturier, dit ce Missionnaire, m'a assuré qu'il valoit mieux se contenter de secouer la toile, que de la tordre, comme le dit le memoire, en parlant de la première opération, suivant laquelle on l'a laissée dans le fond du vase pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvoit arriver que la toile que l'on prépare n'eût pû bien sécher, soit à cause de la pluie dont il faut préserver les toiles qu'on prépare, ou pour quelque autre raison; & qu'en ce cas,

au lieu de la remettre dans l'eau ainsi qu'il est dit, il faudroit attendre au lendemain pour la faire sécher plus parfaitement, après quoi on la remettroit dans l'eau pour y passer la nuit.

On doit conclure de la dernière remarque, qu'il peut arriver des circonstances, & des saisons où l'opération de faire sécher & retremper la toile, doit se répéter non-seulement huit jours & huit nuits, mais encore davantage. La seule difficulté est de connoître combien de fois il faut la réitérer, outre l'usage & le coup d'œil de l'ouvrier, par lequel il connoît si la toile a acquis le degré de préparation convenable : il peut se servir du moyen suivant. Il faut user sur une pierre humectée, un peu de safran bâtard, ou *terra merida*, dont on fait grand usage aux Indes pour les ragoûts. On prend un peu de l'espèce de pâte qui en résulte, & on la met sur un coin de la toile, laquelle prend une couleur rouge, si elle est suffisamment préparée; dans le cas où elle ne le seroit pas, elle ne se teint point en cette couleur; mais c'est sur-tout au coup d'œil de l'ouvrier, à juger si cette préparation qui est une espèce de blanchissage, est

suffisante ; plus la toile est devenue blanche , mieux elle est préparée. Cette préparation est en effet , une espèce de blanchissage , parce qu'effectivement le coupon de toile crue , que l'on prépare , devient blanc par ces opérations. Il ne faut pas oublier , qu'elles devroient se faire également , pour teindre en rouge , une toile déjà blanche.

La chose la plus nécessaire & en même tems la plus difficile a avoir en Europe , pour teindre à la maniere Indienne , étant la plante nayourivi , j'ai essayé , continue le P. Cœurdoux , par plusieurs expériences , de découvrir la vertu & la qualité des cendres de cette plante , & d'y trouver , s'il est possible ; un supplément , Je crois y avoir réussi.

Je mis de l'huile de lin avec l'infusion de nayourivi , elle se mêla presque aussi bien que l'huile de sésame ; mais il furnagea quelques parties jaunes & fort grossieres de cette huile , qui d'ailleurs étoit vieille & fort épaisse. L'huile d'amende douce mêlée avec la même infusion , fait aussi à peu près le même effet que l'huile de sésame ; on en peut dire autant de la graisse de poule fondue. Je tentai encore l'expérience , avec l'huile

d'olive ; je fus surpris de voir qu'elle ne se mêla point avec l'infusion de nayourivi. Au lieu de furnager, elle se précipita & forma une espèce de congélation au fond du vase, & donna une couleur jaunâtre à l'infusion qui furnageoit par dessus l'huile. Malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les sels de nayourivi & ceux de la soude. J'en fis dissoudre dans l'eau ; je fis avec cette dissolution du sel de soude, les mêmes expériences que j'avois faites avec celle de nayourivi ; & elles me réussirent également : il n'y a que celle que j'avois faite avec l'huile d'olive qui se trouva toute différente ; car au lieu que cette huile ne se mêla point avec l'infusion de nayourivi, elle se mêla très-bien avec le sel de soude, & donna une très-belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties grossières de l'huile qui furnagerent. Au reste, cela ne pouvoit manquer d'arriver, la soude & l'huile d'olive étant la base du savon. Je fis plus encore, je donnai à un Teinturier du sel de soude & un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un & l'autre les mêmes opérations qu'il avoit coutume de faire

avec son infusion de nayourivi. Il le fit, & non-seulement cela produisit le même effet ; mais il prétendit que l'effet de la dissolution de la soude étoit préférable à celle de la plante Indienne : d'où l'on peut conclure que l'un pourroit suppléer à l'autre , quoi que leur nature ne soit pas absolument la même. Voici encore une observation qui confirme ce rapport de la soude & du nayourivi , c'est que le levain dont il est parlé dans le Mémoire , & qui n'est autre chose que de l'huile de sésame mêlée avec l'infusion gardée quelque tems ; ce levain , dis-je , étant conservé avec soin , se fige enfin & devient dur , & alors il est , dit-on , excellent. Il est aisé de voir par-là que l'huile de sésame avec la plante de nayourivi , forme un savon fort ressemblant en tout à celui qui résulte du mélange des sels de soude & de l'huile d'olive.

Les expériences qui ont été faites sur l'eau , qui servent aux Teinturiers Indiens , pouvant être à la fois agréables & utiles , nous les rapporterons d'après le même Missionnaire , auquel le frere du Choisel les avoit communiquées.

Cette eau a un goût insipide & dé-

goûtant, qui m'a fait croire qu'elle étoit chargée de quelques parties de nitre. L'expérience m'en a convaincu, puisqu'ayant fait dissoudre dans huit onces d'eau ordinaire, un demi-gros de nitre, je lui ay trouvé en partie le goût de celle-ci, ce qui n'est point arrivé à différens autres sels minéraux que j'ai fait pareillement dissoudre. Cette eau est un peu plus légère que celle qu'on boit à Pondichery. Elle pèse un gros de moins, sur 29 onces.

J'ai distillé sept livres quatre onces de la même eau dans un alembic de cuivre étamé; j'en ai tiré la moitié environ par la distillation. Cette eau distillée, qui est moins chargée de sel, a un goût un peu moins désagréable & moins dégoûtant. J'ai remarqué qu'elle pesoit alors un peu moins qu'auparavant, savoir d'un gros & demi sur la quantité de vingt-neuf onces; & conséquemment deux gros & demi de moins, que l'eau ordinaire de Pondichery.

Cette eau distillée a déposé, au bout de quelques jours, quelques filamens, ainsi que l'eau simple distillée d'une plante, lorsqu'elle a reposé quelque tems. J'ai fait évaporer au feu nu, la

moitié de l'eau qui restoit dans la cucurbite , après la distillation. Je l'ai filtrée par le papier gris qui s'est trouvé couvert d'une poudre blanche que j'ai regardée comme le *caput mortuum* de cette eau, parce qu'elle n'avoit ni goût ni saveur.

J'ai exposé la liqueur filtrée à un lieu frais, pour voir si elle déposeroit quelque sel au fond du vase , parce qu'elle avoit un goût un peu salé. Trois jours après, voyant qu'elle n'avoit rien déposé, j'ai fait évaporer, au bain-marie, la moitié de la liqueur que j'ai filtrée une seconde fois. Je l'ai encore exposée à un lieu frais, sans en retirer plus que la première fois. J'ai enfin fait évaporer le reste de l'humidité, toujours au bain-marie, & j'en ai retiré un gros, & quatre demi grains de sel salé, approchant du sel marin. J'ai mis quelques grains de ce sel dans une cueillerée de vinaigre, il s'y est dissous, & le vinaigre y a perdu un peu de sa force, sans qu'il y ait eu de fermentation sensible. J'ai cherché pourquoi ce sel avoit une qualité alkali, ayant cependant un goût acide. Pour cela, j'ai jetté ce sel dans une quantité suffisante d'eau commune. J'en ai fait évaporer la moitié; ce sel a

eu de la peine à se dissoudre dans cette eau, & même il ne s'y est pas dissous entièrement. J'ai filtré cette dissolution à travers un papier blanc. Le filtre est demeuré couvert d'une poudre grossière qui n'avoit aucun goût salé. La liqueur n'a déposé aucun sel dans le vase qui la contenoit, après avoir reposé vingt-quatre heures. J'ai fait évaporer toute l'humidité sur un feu fort doux; après cette évaporation, le sel étoit fort blanc à la superficie, & luisant. Je voulus retirer ce sel, mais je trouvai que le dessous étoit fort gris, parce que cette partie de sel étoit apparemment encore chargée de terre. Je n'ai pû faire crySTALLISER ce sel, parce que je n'en avois pas une assez grande quantité. D'ailleurs, on fait que le sel fixe alkali, ne se crySTALLISE pas aussi facilement que les autres sels.

Ce sel étoit alkali apparemment à cause de la quantité de terre qui y étoit unie; car il avoit la salure comme le sel marin, qui est un sel acide chargé d'un peu de terre. J'ai remarqué que tout le sel que j'ai tiré après en avoir séparé la terre, n'étoit pas salé davantage, d'où il s'ensuit qu'une partie de

son acidité s'est perdue dans les différentes évaporations que j'en ai faites.

J'ai fait évaporer trente onces de cette eau, sans aucun autre préparation, & j'en ai tiré un demi-gros de sel fixe plus blanc que celui que j'ai tiré au bain-marie; il avoit le même goût que l'autre; & comme je n'en avois rien séparé par la filtration, j'en tirerai trois grains de plus, à proportion que je n'en avois eu dans l'autre opération. Tout ceci confirme la première pensée que j'ai eue, que cette eau étoit chargée de nitre. Le nitre est un sel fossile salé, composé d'un sel acide & d'une terre absorbante. M. l'Emery, savant Chymiste, a fort bien remarqué que lorsqu'on faisoit bouillonner dans une trop grande quantité d'eau, une petite quantité de salpêtre, on n'en retire qu'un sel salé, semblable au sel marin, ou au sel gemme, c'est à-dire un sel acide, chargé d'une terre absorbante.

J'ai remarqué de plus, que cette eau, quoi qu'insipide & dégoûtante, dissout bien le savon, ainsi que celle qui est bonne à boire, & elle diffère en cela de l'eau des puits de Paris, & de la plupart de ceux de France, qui n'est pas

bonne à cet usage. J'ai fait dissoudre un peu de nitre dans de l'eau commune que l'on boit à Pondichery , & ensuite j'y ait fait dissoudre du savon. Il s'y est dissous comme dans l'eau que les Peintres & les Teinturiers Indiens emploient dans leurs ouvrages. Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent distinguer les eaux propres à leurs teintures. L'eau âpre , assurent-ils , donne au ris une couleur rougeâtre , lorsqu'on s'en sert pour le faire cuire. La couleur de cette eau tire un peu sur le brun , & son goût la fait assez connoître à ceux qui ont coutume de l'employer. D'ailleurs , l'expérience apprend que si l'on se sert d'une autre eau que celle-là , la préparation qui se fait pour les toiles peintes , avec le lait de bufle & le cadoucaye , ne s'attache pas bien à la toile. Nous ne pouvons terminer cet article utile des teintures , d'une manière plus intéressante qu'en joignant ici les Observations de M. Bourdier, Médecin, qui a résidé à Pondichery , & le long de la côte de Coromandel, depuis 1754, jusqu'en 1765.

Ce Médecin , qui s'est attaché particulièrement à l'exameu des différens procédés,

procédés, relatifs à la préparation & à la teinture des toiles, a eu la complaisance de nous communiquer le fruit de ses Observations. L'aveu que nous faisons ici, des obligations que nous lui avons, annonce notre reconnoissance. Nous espérons que nos lecteurs la partageront.

OBSERVATIONS

sur les procédés rapportés par les Missionnaires Jésuites, au sujet des toiles des Indes Orientales, de leur préparation, & de leur teinture.

Le P. Cœurdox a oublié la première façon que les Indiens donnent à la toile neuve, qui a déjà souffert un premier blanchissage chez le Tisserand, c'est de la mettre à nud sur leurs corps; de façon que tout ce qui compose leur maison est habillée de la toile que l'on doit travailler. Huit ou dix jours après, elle est lavée & trempée dans une mixtion de cadoucaye, qui est le mirobolan bien pilé & du lait de buffle caillé; il est préféré à celui de vache, parce qu'il est commun & à meilleur marché.

On ne bat les toiles qu'autant qu'elles sont dures & difficiles à s'imbiber. Les

toiles qui ont été portées longtems , & qui sont comme usées , n'ont pas besoin de cette opération ; je pense que le mirobolan n'est sert qu'à mieux faire pénétrer la teinture dans la toile. Il est vrai qu'il porte avec lui une gomme assez âpre , qui peut aussi servir de mordant.

On se sert des bois de tamarinier & de *porchi* on *porcher* , parce qu'ils sont plus communs & qu'ils se cassent moins en battant les toiles.

Quoique les fruits du cadoucaye , ou mirobolan , paroissent différer entr'eux , ils ne sont cependant produits que par le même arbre , comme le fait remarquer le P. Cœurdox. Ces différences ne consistent que dans la grosseur des fruits , & dans les degrés de maturité qu'ils acquierent. Comme l'Indien fait tirer parti de tout , il ramasse exactement les fruits , à mesure qu'ils tombent de l'arbre , soit verveux ou non murs , jusqu'au tems de la récolte , où ces fruits n'ont jamais en parfaite maturité & au même degré , attendu que dans l'Inde les arbres sont dans une végétation presque perpétuelle.

Quand ces fruits sont secs , les mar-

chands en font un choix de cinq à six sortes & les vendent à raison de leur bonté. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur où nos droguistes ont été jusqu'à présent. Ce n'est donc pas la différence des eaux qui fait faire les différentes récoltes du cadoucaye, comme le P. Cœurdux le dit.

Les Indiens emploient les mirobolans qui ne sont pas bien muts avec des eaux vives, qui dissolvent plus aisément la gomme de ce fruit. Lorsqu'ils trouvent des eaux moins vives, ils emploient les fruits qui sont venus dans leur maturité, où la gomme n'est pas aussi difficile à dissoudre que dans les premiers.

La bonté des teintures vient d'une eau qui m'a paru être un peu chargée du *natrum* qui est répandu dans toutes les terres de ce pays-là. Bien des Indiens m'ont assuré qu'on se servoit pour toutes les teintures, particulièrement pour la rouge, de l'eau de pluie qui se conserve dans de grandes marres ou étangs. Je crois que le terrain, qui est le moins chargé de sel de mer, produit la meilleur eau.

Je m'étonne que le P. Cœurdux pa-

roisse vouloir donner le nom de noix vomique au cadoucaïpou, qui est une excroissance de la feuille de l'arbre du *mirobolan*, occasionnée par de petits insectes, semblable à celle qu'on trouve sur les feuilles d'ormes & autres arbres d'Europe.

Cette drogue, dans le cours de ventre, ne produit pas un effet différent des mirobolans. La noix vomique est bien différente de cette excroissance ou cadoucaïpou. C'est le fruit d'un grand arbre qui ressemble à notre poirier, & qui produit des fruits, à coques de la grosseurs d'un citron, & de la couleur d'une orange de la chine.

Une coque renferme huit à dix graines qui sont la vraie noix vomique. Ces graines sont applaties comme un bouton d'habit. Quand elles sont fraîches, elles ont un luisant argenté. J'en ai cueilli sur un grand arbre qui est à Gingy. Cet arbre étoit plus beau qu'un oranger couvert de fruits. J'ai aussi cultivé de ces petits arbres que je devois envoyer au Jardin du Roi.

Le cadoucaïpou, que les Européens appellent fleur de mirobolan, sert beaucoup dans les teintures; elle abonde

en sel essentiel & en gomme âpre & onctueuse ; on la mêle avec l'alun , afin d'en procurer une plus grande dissolution.

Le chaïaver , à qui la belle couleur rouge doit presque son brillant & sa tenacité sur la toile , m'a paru être une espèce de *gallium album vulgare*. Il est étonnant que les Teinturiers d'Europe ne l'aient pas mis en usage plutôt. Etant au collège , j'achetai le secret de teindre le crin en rouge , pour faire des bagues ; tout ce secret consistoit à faire bouillir de la racine de *gallium album* avec le crin blanc , ce qui produisoit le plus beau rouge du monde. Lorsque j'arrivai dans l'Inde , je reconnus dans la plante que les Indiens employoient à teindre les toiles , la même à peu près que j'avois employée à teindre le crin. La seule différence que je remarquai au *gallium album* de l'Inde ; c'est que ses fleurs sont bleuâtres , & qu'il produit plus de graines que celui d'Europe , qui donne des fleurs blanches & moins de graines dans ses capsules.

Les racines de cette plante sont longues , parce qu'elles viennent dans des terres légères & sabloneuses. Il est bon

d'observer que cette racine ne produit un beau rouge, qu'autant qu'elle croît dans de certaines terres sablonneuses, où il y a beaucoup de coquillages cassés & pourris. Les terres fortes & grasses ne produisent pas un bon chaïaver. C'est aussi une remarque que l'on me fit faire pour mon petit secret, de ne me servir que des plantes que je trouverois sur de vieux murs ou parmi des décombres.

Le P. Cœurdoux a assez bien décrit les ingrédiens & les manipulations des différentes teintures, excepté de la rouge, dont il paroît n'avoir pas été à portée de prendre une parfaite connoissance. Les ouvriers, à Pondichery, ne réussissent pas dans cette couleur.

A Masulipatam, à Paliacat, où le rouge est admirable, on prépare les toiles comme pour toutes les autres couleurs, avec le mirobolan & le lait caillé de buffle; suivant la méthode indiquée dans les Lettres Edifiantes; ensuite on les trempe dans une mixtion de bois de sapan & d'alun: un jour après elles sont retirées, passées à l'eau & séchées. Si le rouge n'est pas beau, elles sont remises une seconde fois dans la mix-

tion pour les relaver & les ressécher ; de-là on les mouille pour les mettre dans une décoction de chaïaver , où elles restent jusqu'à ce que la décoction soit bien refroidie ; on répète cette opération en lavant & séchant chaque fois , jusqu'à ce que la couleur soit d'un beau rouge que l'ouvrier désire. Pour que cette couleur résiste aux différens blanchissages , on trempe les toiles dans de la graisse de porc fondue , ou de l'huile de *gengely* , qui est notre sésam. On les retire de cette graisse pour les tordre & les faire sécher , & ensuite bien laver ; on répète cette opération jusqu'à trois fois. J'ai un *guignon* que j'ai fait passer à l'huile jusqu'à quatre fois

La graisse de porc est préférée à l'huile de *gengely* ; les beaux mouchoirs qui nous viennent de Paliacat & de Masulipatam , ont tous passé par la graisse ; c'est cette façon qui rencherit ces sortes de mouchoirs : aussi les maîtres Teinturiers en font parmi eux un très-grand secret.

Les Indiens ne trempent leur toile dans de l'eau de bouze de vache & de crottes de cabris , que pour la bien blanchir,

Ils se servent aussi d'une terre qu'ils appellent *ola*, c'est une espèce de sable favoneux, dont les blanchisseurs font un grand usage pour les lessives.

La facilité que les Indiens ont de faire sécher leur toile en bien peu de tems, par les grandes chaleurs qu'il fait dans ce pays-là, ne contribue pas peu à fixer les différentes couleurs dont ils se servent. Pour la teinture noire, on ajoute du sucre de palmier; quand on s'apperçoit que la teinture est trop mordicante, & pourroit brûler la toile. Quand les toiles peintes ont été bien blanchies, de façon que les rayes blanches se distinguent, on les trempe dans une eau de ris bouilli, que l'on appelle *cange*.

Lorsqu'elles commencent à sécher, on les frotte & on les lisse avec une bouteille, ou un caillou extrêmement uni; c'est ce qu'on appelle *canger*, ou donner le lustre aux toiles.

Continuons d'examiner l'industrie indienne: ce n'est pas seulement dans l'art de fabriquer, de teindre & de peindre les toiles qu'elle mérite notre admiration. Le P. Papin (a) nous per-

(a) Tom. 9, pag. 418.

suade que les Indiens excellent dans tous les arts mécaniques. Que l'on déchire en deux une piece de mouffeline , dit ce Missionnaire , & qu'on la donne à racommoder à un Rentrayer Indien , il ne sera pas possible de découvrir l'endroit où elle aura été déchirée. Cette même habileté se montre encore à réunir les morceaux d'un vase de terre ou de porcelaine qui a été brisé.

Les Orfèvres y travaillent en filigrane avec une délicatesse infinie ; ils imitent parfaitement les ouvrages de l'Europe , sans que la forge dont ils se servent , ni leurs autres outils leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont se servent les Tisseurs , ne coûte pas davantage , & avec ce métier , on les voit accroupis au milieu de leur cour , ou sur le bord du chemin , travailler à ces belles toiles qui sont recherchées de tout l'univers.

On n'a pas besoin de vin ici pour faire de l'eau-de-vie. On en fait avec du sirop , du sucre , quelques écorces & quelques racines ; & cette eau-de-vie est aussi forte & brule mieux que celle de l'Europe.

On peint des fleurs , & on dore fort bien sur le verre. On ne peut s'empêcher d'admirer certains vases de leur façon propres à rafraichir l'eau , qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Les bateliers Indiens rament d'une manière bien différente des Européans ; c'est avec le pied qu'ils font jouer l'aviron ; & leurs mains leur servent d'hypomochlion , ou de point d'appui.

Les laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer ; les Indiens ne font simplement que leur tordre la queue. Ces animaux sont très-dociles ; ils sont instruits à se coucher & à se relever , pour prendre & pour déposer leur charge.

On se sert dans les Indes d'une espèce de moulin à bras pour rompre les cannes de sucre ; il ne revient pas à plus de dix sols.

Un remouleur fabrique lui-même ses pierres à aiguiser , avec de l'alabastr & de l'émeri.

Un maçon carrelera la plus grande salle d'une espèce de ciment qu'il fait avec de la brique pilée & de la chaux , sans qu'il paroisse autre chose qu'une

Seule pierre beaucoup plus dure que le tuf.

On fait des auvents très-longs, quelquefois même de quarante pieds, larges de huit, & épais de quatre à cinq pouces, qu'on élève, & qu'on attache à la muraille par un seul côté, sans y mettre aucun autre appui.

C'est avec une corde à plusieurs nœuds que les pilotes prennent hauteur. Ils en mettent un bout entre leurs dents; & par le moyen d'un bois qui est enfilé dans la corde, ils observent facilement la queue de la petite ourse qui s'appelle communément l'étoile du nord ou l'étoile polaire.

La chaux se fait aux Indes avec des coquillages & des écailles d'huitre. Celle qui se fait de coquilles de limaçon, sert à blanchir les maisons; & celle de pierre, à mâcher avec des feuilles de betel.

La façon de faire le beurre est de la dernière simplicité, & on se sert du premier vase qui tombe sous la main. On fend un bâton en quatre parties, & on l'étend à proportion du pot où est le lait; ensuite on tourne en divers sens ce bâton, par le moyen d'une corde qui y est attachée, & en peu de tems

le beurre se trouve fait. Ceux qui en vendent ont ensuite le secret de le faire passer pour frais, quand il est vieux & qu'il sent le rance. Il consiste à le faire fondre, & à y jeter du lait aigre & caillé. Huit heures après on le retire en grumeaux, en le passant par un linge.

Les chymistes employent le premier pot qu'ils trouvent pour révivifier le cynabre, & pour les autres préparations du mercure; ce qu'ils font d'une manière fort simple. Ils n'ont pas de peine à réduire en poudre tous les métaux. Ils font grand cas du talc & du cuivre jaune. Ils prétendent qu'il consume les humeurs les plus visqueuses; & qu'il leve les obstructions les plus opiniâtres.

A présent si nous passons au détail des arts libéraux Indiens, nous ne trouverons plus en eux cette supériorité qui excite notre envie & cause notre surprise dans leurs arts mécaniques. Comme ils n'ont point d'imprimerie, tous leurs livres sont écrits à la main; & en fort beaux caractères, sur des feuilles de palmiers. Ils se servent, pour écrire, d'un style de fer qu'ils manient avec assez d'adresse.

Le P. Lalane (a) nous apprend que l'astronomie a été depuis long-tems en usage dans l'Inde. Les brames ont les tables des anciens astronomes pour calculer les éclipses, & ils savent même s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes, aux minutes près qu'ils semblent ignorer, & dont il n'est point parlé dans leurs livres, qui traitent des éclipses du soleil & de la lune. Eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais seulement de *gari*, de *demi gari*, d'un quart & demi quart de *gari*: or un *gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres; car elle n'est que de 29 minutes & environ 43 secondes. L'éclipse de soleil qui arriva en 1704, étoit marquée dans leur livre appelé *panjangam*, qui est la table des saisons de l'année; mais le calcul ne s'en trouva pas tout-à-fait juste ni conforme à celui du P. Tachard. (b)

Quoiqu'ils sachent l'usage de ces tables, & qu'ils prédissent les éclipses; il s'en faut beaucoup qu'ils soient fort

(a) Tom. 10, pag. 36.

(b) Tom. 10, pag. 401.

habiles dans cette science. Tout leur savoir consiste dans une pure mécanique , & dans quelques opérations d'arithmétique ; ils en ignorent absolument la théorie , & n'ont nulle connoissance des rapports & des liaisons que ces choses ont entre elles. Il se trouve toujours quelque brame qui s'applique à entendre l'usage de ces tables. Il l'enseigne ensuite à ses enfans ; & ainsi par une espèce de tradition , ces tables ont été transmises des peres aux enfans , & on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regarden un jour d'éclipse , comme un jour d'indulgence piénriere ; car ils croient qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer , ils se purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux systême du ciel & des astres , il n'y a point d'extravagance qu'ils ne disent du mouvement du soleil & des autres planetes. Ils tiennent par exemple , que la lune est au-dessus du soleil ; & quand on veut leur prouver le contraire par le raisonnement tiré de l'éclipse de cet astre , ils s'emporent par la seule raison qu'on contredit leurs principes. Ils croient

encore que le soleil après avoir éclairé notre hémisphere, va se cacher durant la nuit, derriere une montagne. Ils admettent neuf planetes, en supposant que les nœuds ascendant & descendant sont des planettes réelles qu'ils nomment pour cela *ragon* & *kedon*. De plus ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde, & ils lui donnent une figure très-bizarre.

Il est vrai pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du zodiaque, & que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons; mais la maniere dont ils divisent & le zodiaque & les signes qui le composent, mérite d'être rapportée. Ils divisent la partie du ciel qui répond au zodiaque, en vingt sept constellations: chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent comme nous par le nom d'un animal ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes, & de quelques autres étoiles qui sont voisines. La premiere de leur constellation commence au signe du belier, & renferme une ou deux de ses étoiles avec

premierement le signe ensuite la constellation , & enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le soleil ; si c'est la premiere partie , ils mettent la premiere syllabe ; si c'est la seconde , ils y mettent la seconde syllabe , & ainsi du reste.

Le P. Pons nous donne eu 1740 ; (a) de nouvelles notions de l'astronomie Indienne. L'astronomie dont la fin étoit l'astrologie , fut toujours , dit ce Missionnaire , le principal objet de l'étude des brames , parce que la superstition des grands & du peuple , leur rendoit cette science d'une utilité plus sûre & plus constante. Ils ont plusieurs méthodes d'astronomie. Un sçavant grec , qui , comme Pythagore , voyagea autrefois dans les Indes , ayant appris les sciences des brames , leur enseigna à son tour sa méthode d'astronomie ; & afin que ses disciples en fissent un mystere aux autres , il leur laissa dans son ouvrage les noms grecs des planettes , des signes , du zodiaque , & plusieurs termes , comme *hora* , vingt-quatrieme partie d'un jour ; *kendra* , centre , &c.

(a) Tom. 26 , pag. 235.

j'eus cette connoissance à Delhy, & elle me servit pour faire sentir aux astronomes du Raja Jaesing qui sont en grand nombre dans le fameux observatoire qu'il a fait bâtir dans cette capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'europe.

Le Prince pour se convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, voulut savoir l'étimologie de ces mots grecs, & je la lui donnai. J'appris aussi des Brames de l'Indoustan, que le plus estimé de leurs auteurs avoit mis le soleil au centre des mouvemens de Mercure & de Venus. Le Raja Jaesing sera regardé dans les siècles à venir, comme le restaurateur de l'astronomie dans l'Inde. Les tables de M. Delahire, sous le nom de ce Prince, auront cours par tout dans peu d'années.

Les médecins Indiens sont en général plus ignorans que les astronomes, ils ne donnent point de remèdes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de superstitieux. Leur grand remède, c'est l'abstinence générale de toute espèce d'alimens, même de l'eau, & cette diette outrée est beaucoup plus cruelle que la maladie. Cependant un malade

n'oseroit témoigner sa peine, dans la crainte de marquer de la foiblesse, & de faire voir qu'il a moins d'empire sur lui-même qu'une femme, parmi lesquelles on en voit qui gardent sept à huit jours de suite une abstinence rigoureuse. (a)

Les médecins, dit le P. le Caron, (b) sont de vrais charlatans fort ignorans, & qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Toutes leurs drogues & leurs remèdes se trouvent dans les bois; ce sont quelques simples dont ils expriment le jus qu'ils font prendre à leurs malades dans les fièvres; durassent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal, en affoiblissant la nature. Si le malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime, dit notre Missionnaire, lorsque j'arrivai dans la mission; mais ayant vû mourrir trois ou quatre de nos catéchistes, pour avoir

(a) Tom. 15, pag. 271.

(b) Tom. 16, pag. 137.

pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence , je changeai de sentiment ; & en effet je fus témoin qu'un enfant de quinze ans fut quitte de la fièvre le vingt-septième jour de sa maladie , quoiqu'on ne lui donnât pendant tout ce tems qu'un peu d'eau chaude. Le trentième jour , & les cinq ou six jours suivans , on ne lui donnoit que plein la main de ris , & au bout de peu de jours il fut parfaitement rétabli.

Le P. Papin (a) nous apprend en quoi consistent les remèdes des médecins Indiens , & il rapporte en avoir vu des effets extraordinaires ; ils sont , dit-il , plus réservés que ceux d'Europe à se servir du soufre. Ils le corrigent avec le beurre. Ils sont aussi jetter un bouillon au poivre long , & sont cuire le pignon d'Inde dans le lait. Ils emploient avec succès contre les fièvres , l'aconit corrigé dans l'urine de vache , & l'orpiment corrigé dans le suc de limon.

Un médecin n'est point admis à traiter un malade , s'il ne devine son mal , & quelle est l'humeur qui prédomine

(a) Tom. 2 , pag. 425.

en lui. C'est ce qu'ils connoissent aisément, en tâtant le pouls du malade.

Les maladies qui regnent principalement dans ce pays ci, sont le *mordechin* ou le *colera morbus*. Le remede qu'on emploie pour guerir ce mal, est d'empêcher de boire celui qui en est attaqué, & de lui bruler la plante des pieds avec un fer rouge.

Le sonipat ou la lethargie est une maladie qui, sans troubler la raison, cause la mort en peu de tems; elle se guerit ici, en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre. Contre l'espilhay ou les obstructions de rate, on n'a point de remede spécifique, si ce n'est celui des pénitens Indiens. Ils font une petite incision sur la rate, ensuite ils inferent une longue aiguille entre la chair & la peau; c'est par cette incision, qu'en suçant avec un bout de corne, ils tirent une certaine matiere qui ressemble à du pus.

La plupart des médecins commencent leur visite par jetter une goutte d'huile dans l'urine de leurs malades. Si elle se répand, c'est, disent-ils, une marque qu'il est fort échauffé au dedans; & dans le cas contraire, c'est signe qu'il

manque de chaleur. Le commun du peuple a des remedes fort simples. Pour la migraine, ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce séchée, d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font sentir dans un nouet un mélange de sel armoniac, de chaux & d'eau. Les vertiges qui viennent d'un sang froid & grossier, se guérissent en buvant du vin où on a laissé tremper quelques grains d'encens. Pour la surdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font couler dans l'oreille une goutte de jus de limon. Quand on a le cerveau engagé & chargé de pituite, on sent dans un nouet le cumin noir pilé. Pour le mal de dents, une pâte faite avec de la mie de pain, & de la graine de stramonia mise sur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait sentir la matricaire ou l'absinthe broyée, à celui qui a une hemorrhagie. Pour la chaleur de poitrine & le crachement de sang, ils enduisent de pâte un giraumont, fruit qui a la forme d'une calebasse, & le gout d'une citrouille; ils le font cuire au four, & boivent l'eau qui en sort. Quatre cuillerées d'eau où

l'on a fait bouillir de l'anis & un peu de gingembre à diminution, est le remede contre la colique venteuse & pituiteuse. On pile aussi l'oignon cru avec du gingembre, & on l'applique froid sur la partie du ventre où on sent de la douleur. Pour la lienterie, on fait cuire une tête d'ail sous la cendre, on la prend, en se couchant, dans la bouche, & on en suce le jus. La feuille de concombre broyée, est la médecine qu'on prend communément; on en boit le jus, & elle fait vomir.

Une maladie fort douloureuse, & dont le remede est assez simple, c'est celle qui attaque les jambes, & qui est causée par des vers aussi petits qu'une chanterelle de violon, & longs de quatre à cinq pieds. On prétend que ce mal est produit par la mauvaise qualité des eaux. Il s'annonce d'abord par une démangeaison insupportable. Ensuite il se forme à l'endroit d'où le ver doit sortir, une petite ampoule rouge à laquelle il paroît un trou où l'on pourroit insinuer à peine une aiguille. C'est par-là que le ver commence à sortir peu à peu. Il faut chaque jour le tirer insensiblement, en le roulant sur un

morceau de linge roulé. Les Indiens prétendent qu'il est animé, cependant il est difficile d'y remarquer aucun signe de vie. (a) Il est rare qu'il sorte tout entier, sans se rompre. La partie qui reste dans la chair & sur les nerfs, y cause une grande inflammation formée par une matiere acre, qui est suivie de douleurs très-aigues; on est deux ou trois mois à guerir. Les Indiens prétendent que l'incision de cette tumeur feroit mortelle, ou que du moins on demeureroit estropié le reste de la vie.

La difficulté d'uriner se guerit, en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, & un peu de gingembre concassé, qu'on avale avec du sucre.

On guerit les fievres, en faisant prendre au malade avant l'accès, trois bonnes pilules faites de gingembre, de cuivre noir, & de poivre long. Contre les fievres tierces, on prend pendant trois jours trois cuillerées de jus de

(a) Tom. 13, pag. 20.

germandrée ;

teucrium, ou de grosse germandrée, avec un peu de sel & de gingembre.

Pour soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancements (a) nos médécins Indiens mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau; & après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la tête, ils disent que rien n'est plus propre à rafraichir le sang. Ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine.

Les érésipeles de la tête se traitent en y appliquant les sang-sues; & pour les faire mordre, on les irrite en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est d'un grand usage. On l'applique aux temples pour le mal de tête qui vient de froideur. On l'applique pareillement sur les piqueures de scorpions, de frelons & d'autres insectes. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, pour dissiper les vents, on mêle de cette chaux éteinte en petite quantité avec du miel,

(a) Tom. 15, pag. 405,
Tome I,

on en fait une espèce d'emplâtre qui tombe de lui-même, lorsqu'il a produit son effet. On a seulement la précaution de frotter d'huile la partie sur laquelle on applique ce liniment.

Nos médecins Indiens prétendent que le meilleur remède contre les vers du ventre, c'est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite; un peu de chaux mêlé à du jus de tabac, s'emploie aussi contre les vers qui s'engendrent dans les plaies.

Le *cucuma* ou *terra merita* n'est pas moins en usage que la chaux, ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de bengale, broyée, mise dans un nouet, & sentie plusieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fièvre tierce. J'ai vu, poursuit notre Missionnaire, un médecin qui donnoit dans un nouet la fleur entière & non froissée de *leukan-temum*, ou camomille blanche à sentir pour le même mal; & deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il y avoit une herbe froissée avec les doigts, & il en touchoit légèrement le front,

les temples, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on faigne ordinairement, les poignets, le dedans & le dehors de la main, le nombril, les reins, les jarrets, le dessus & le dessous des pieds, & la région du cœur; après cette opération l'accès fut médiocre, & la fièvre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de haricots du pays, car ils n'emploient jamais ceux d'Europe.

Je ne fais pas, continue le P. Papin, où un chirurgien Allemand avoit appris que les haricots sont très-utiles contre le scorbut. Il en ordonnoit le bouillon aux plus malades, aux autres, il les faisoit manger fricassés avec de l'huile, & tous guérissent également. Les plus habiles médecins jugent de la grandeur du mal par le pouls. Le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans, quand la chaleur domine au dehors. Alors ils sont inexorables pour ne point permettre de boire, par la crainte du sannipat.

De toutes les fièvres, ils ne craignent que la double tierce. Pour celles qui

commencent par un frisson & par le tremblement, ils font avaler une espèce de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une tête d'ail concassée. Ce remède fait suer les malades, & les délivre de la soif. Quand on a froid au corps, & chaud aux mains & aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite trois cuillerées du suc d'une petite herbe que je crois être le chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd; peut-être que le gingembre sec avec du sucre auroit le même effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger les poulmons d'une pituite; crasse & visqueuse, veulent qu'on fume, au lieu de tabac, de l'écorce sèche de la racine de ver-vène. D'autres, pour déterger cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de clou de girofle, de canelle, de poivre long qu'ils mélangent avec du miel corrigé par une tête de clou rougie au feu. Cette composition étant faite, on en met de tems en tems sur la langue. J'ai vu des Persans qui, pour nettoyer les vaisseaux, salivaires, & les amygdales, d'une humeur épaisse &

gluante , se gargarisoient avec une décoction de lentille , & ils s'en trouvoient bien.

Un Indien porte quelquefois au milieu du front la cicatrice d'une profonde brulure qu'on lui a faite à l'âge de douze ans , pour le guerir de l'épilepsie. Il avoit été brulé jusqu'à l'os avec un bouton d'or dans le paroxisme , & il avoit été parfaitement gueri. Ils ont encore un autre remede plus aisé. Dans le commencement du paroxisme , ils appliquent derriere la tête , dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relevent se séparent , deux ou quatre grosses sang-sues ; & si elles ne produisent rien , ils en ajoutent d'autres , jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires , ils donnent à boire le matin un verre d'eau , dans lequel ils ont mis dès la veille au soir , une cuillerée de cumin blanc avec deux cuillerées de poivre concassé , & grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux , ils mélangent de l'*opium* avec du miel , dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur le nombril.

On écrase des écailles d'huitre sur une pierre avec de l'eau, & on en fait un liniment qui sert pour l'enflure du *scrotum*. On emploie le même remède pour toutes les fluxions froides.

Quand on veut faire suer un malade, on le fait asseoir sur un siege, on lui couvre tout le corps, excepté la tête, & dessous ce siege on met de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir la *framonia*, la grosse germandrée, l'*erissimum*, &c. on pourroit y mettre aussi du buis, si on en avoit; mais le buis épineux de l'Inde n'a pas la même vertu que le buis d'Europe.

On voit dans le pays de Bengale une maladie assez commune & fort remarquable par les sueurs extraordinaires qui l'accompagnent, & qui causent la mort. Le remède est de donner des cordiaux, & de semer dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle se mêlant avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guerir les dartres, on met une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerée de jus de limon, & on en bas-

fine l'endroit où est la dartre. Ce remède y cause une petite fraîcheur, & on est guéri en trois semaines.

Le panaris se guérit avec la même facilité. On fait mortifier sur le feu un morceau de feuille d'une espèce de lys qui croît à Bengale, & on le met sur le mal deux fois le jour. Dans trois jours le mal suppure. On emploie encore ce même remède pour résoudre les fronces, les duretés, & pour les faire percer. Je m'en suis servi moi-même, dit le P. Papin, pour un abcès caché sous les muscles du bras. Je le fis sortir d'abord avec un cataplasme d'oignons & de gingembre verd fricassés dans l'huile de moutarde; ensuite quand l'abcès parut, les feuilles de lys le dissipèrent entièrement. Ce même cataplasme fait un bon effet sur les parties attaquées de la goutte, & sur le ventre pour les coliques venteuses.

Le scorbut porte dans l'Inde le nom de Jari. Les médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand basilic; parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel & du

jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulcères qui sont dans les entrailles.

Un autre mal encore fort commun ; c'est celui qu'on appelle *Agrom*. La langue se fend & se coupe en plusieurs endroits. Elle est quelquefois rude & semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal qui vient , à ce qu'ils disent , d'une grande chaleur d'estomach. Pour remède ils donnent à mâcher du basilic à graine noire , ou bien ils en font avaler le suc ferré avec la tête d'un cloud ; quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse menthe.

Les gens du peuples sont sujets à une forte d'ulcères qu'ils appellent fourmillière de vers : & en effet ce sont plusieurs ulcères qui se communiquent par de petits canaux , pleins de vers. L'un se guerit , & l'autre s'ouvre pour prendre ces vers ; il y en a qui appliquent sur la partie malade , de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits , & sur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres. Les vers passent par les trous de plomb pour se jeter dans le fruit qu'on ôte aussi-tôt , & alors l'ulcère se guerit.

Un chirurgien du pays, assura notre Missionnaire, qu'il avoit guéri un ulcere corrosif & très-infect qu'avoit un Indien au-dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossièrement pulvérisé, de l'épaisseur d'une piece de 12 sols, & du sel pilé. Ce remede s'appliquoit tous les matins, & le mal fut guéri en vingt jours.

Avant de passer à l'examen de la religion des Indiens, nous devons nous occuper à faire connoître leur littérature, leur langue, leurs sciences, morales & leur philosophie par lesquelles les anciens Gymnosophistes s'étoient autrefois attiré tant de considération & de célébrité. C'est le P. Pons (a) qui a publié quelques détails sur ces différens objets; comme il est le seul des voyageurs & des Missionnaires qui en ait parlé; son récit en devient d'autant plus intéressant.

Les Brahmanes ont été dans tous les tems les seuls dépositaires des sciences, dans l'Inde, à l'exception, peut-être, de quelques provinces les plus méridionales, où parmi les *Parias*, qui pro-

(b) Tom. 16, pag. 218.

blement ont été les premiers habitans de ces cantons , on trouve une caste nommée *des-Vallouvers* , qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Brahmanes ; en effet , ils se mêlent encore d'Astronomie & d'Astrologie ; & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés , qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs les Brahmanes ont toujours été , & sont encore les seuls qui cultivent les sciences , comme leur héritage. Ils descendent des sept illustres Pénitens , qui se sont multipliés à l'infini , & qui , des provinces septentrionales , situées entre le mont *Hima* & la *Jamoune* , ou *Gemené* , riviere qui passe à Delhy , capitale de l'Empire Mogol & le Gange , jusqu'à *Patna* , se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage ; & un Brahmane , qui veut vivre selon sa règle , ne doit s'occuper que de la religion & de l'étude ; mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable caste des *Rajas* ou *Ragepoutres* , peuvent être instruits dans les sciences , par les Brahmanes ; mais ces sciences sont

inaccessibles à toutes les autres castes , auxquelles on peut seulement communiquer certains poëmes , la grammaire, la poëtique , & des sentences morales. Les sciences & les beaux arts , qui ont été cultivés avant autant de gloire que de succès par les Grecs & les Romains , ont fleuri pareillement dans l'Inde , & toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes. Ce sont évidemment les Brahmanes , & sur-tout ceux qui parmi eux renoncent au monde & se font *Saniaffi*.

La grammaire des Brahmanes , peut être mise au rang des plus belles sciences ; jamais l'analyse & la synthèse ne furent plus heureusement employées , que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *Samskret* ou *Samskroutan*. Il me paroît que cette langue si admirable par son harmonie , son abondance & son énergie , étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers Brahmanes.

Après bien des siècles elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun ; de sorte que le langage des anciens *Richi* ou *Pénitens* , dans les *Vedam* , ou livres sacrés , est assez souvent inin-

telligible aux plus habiles qui ne savent que le *Samskret* , fixé par les grammairres.

Plusieurs siècles après l'âge des *Richi*, de grands Philosophes s'étudierent à en conserver la connoissance , telle qu'on l'avoit de leur tems , qui étoit , à ce qu'il me semble , l'âge de l'ancienne poésie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de grammaire : c'est le *Sarasvat* , ouvrage digne de *Sarasvadi* , qui est , selon les Indiens , la déesse de la parole , & la parole même.

Quoique ce soit la plus abrégée des grammaires , le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania* , aidé du *Sarasvat* , composa un ouvrage immense des règles du *Samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abrégé par *Kramadisvar* ; & c'est cette grammaire , dont j'ai fait l'abrégé , que j'envoyai , il y deux ans , & qui vous aura sans doute été communiqué. (a) *Kalap* , en composa une plus propre

(a) On ne trouve rien dans les Lettres des Missionnaires , qui ait rapport à cet abrégé dont parle le P. Pons , vraisemblablement il n'a pas été rendu public.

aux sciences ; il y en a encore trois autres de différens auteurs , mais la gloire de l'invention est principalement dûe à *Anoubhout*.

Il est étonnant que l'esprit humain ait pû atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces grammaires. Les auteurs y ont réduit , par l'analyse , la plus riche langue du monde , à un petit nombre d'élémens primitifs , qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne sont par eux-mêmes d'aucun usage ; ils ne signifient proprement rien ; ils ont seulement rapport à une idée : par exemple , *Kru* , a l'idée d'action : les élémens secondaires , qui affectent le primitif , sont les terminaisons qui le fixent à être , nom , ou verbe ; celles , selon lesquelles il doit se décliner ou conjuguer un certain nombre de syllabes , à placer entre l'élément primitif , & les terminaisons , quelques propositions , &c. A l'approche des élémens secondaires , le primitif change souvent de figure ; *Kru* , par exemple , devient , selon ce qui lui est ajouté *Kar* , *Kâr* , *Kri* , *Kir* , *Kîr* , &c. La synthèse , réunit & combine tous ces

élémens, & en forme une variété infinie de termes d'usage.

Ce sont les règles de cette union & de cette combinaison des élémens que la grammaire enseigne ; de sorte qu'un simple écolier, qui ne sauroit rien que la grammaire, peut, en opérant, selon les règles, sur une racine ou élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots, vraiment, *Samskrets*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue ; car *Samskret* signifie synthétique ; ou composé.

Mais comme l'usage fait varier à l'infini la signification des termes, quoiqu'ils conservent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine : Il a été nécessaire d'en déterminer le sens, par des dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits sur différentes méthodes. Celui qui est le plus en usage, composé par *Amarisimha*, est rangé à peu près selon la méthode qu'a suivie l'auteur de l'*Indiculus universalis*. Le Dictionnaire intitulé *Viśvābhidhānam* est rangé par ordre alphabétique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux,

chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres, qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. Cela a été nécessaire pour conserver aux sciences un air de mystere, tellement affecté aux Brahmanes, que non content d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé, sous des termes mystérieux, les choses les plus communes.

Les traités de la versification & de la poésie, sont en grand nombre. Le petit abrégé des règles que j'en ait fait, & que j'envoyai l'année dernière pour vous être communiqué, me dispense d'en rien dire ici. (a) A l'égard de la grande poésie, ou des poèmes de différentes espèces, la nature étant la même par-tout, les règles sont aussi à peu près les mêmes. L'unité d'action est moins observée dans leurs *Pouzânam* & autres poèmes, qu'elle ne l'est en particulier dans Homere & dans Virgile. J'ai pourtant vû quelques poèmes, & entre autres, le *Dharmapouranam*, où l'on

(a) On n'a pas plus de connoissance de ce Traité de poésie Indienne, que de la Grammaire, dont on a parlé ci-devant.

garde plus scrupuleusement l'unité d'action. Les fables Indiennes, que les Arabes & les Persans ont si souvent traduites en leur langue, sont un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde; & l'art de bien discourir y a été peu cultivé; mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté, & des ornemens de l'élocution, les *Brahmanes* ont un grand nombre de livres, qui en contiennent les préceptes, & qui font une science à part, qu'on nomme *Alankârachâstram*: science de l'ornément.

De toutes les parties de la belle littérature, l'histoire est celle que les Indiens ont le plus cultivée. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, & les *Brahmanes* s'y sont conformés pour leur intérêt particulier. Cependant, je ne doute pas que dans les palais des Princes, il n'y ait des monumens suivis de l'histoire de leurs ancêtres, sur-tout dans l'intérieur de l'Inde, où les Princes sont plus puissans, & Ragespoutres de castes. Il y a même dans le Nord plusieurs livres

qu'on appelle *Natak*, qui, à ce que des Brahmanes m'ont assuré, contiennent beaucoup d'histoires anciennes, sans aucun mélange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'histoire; & celle de leurs Rois a été écrite par plusieurs savans de leur religion. La gazette de tout l'Empire, composée dans le palais même du grand Mogol, paroît au moins une fois le mois à Delhy. Dans les poëmes Indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité, une Notion bien marquée du Paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source des quatre grands fleuves, dont le Gange en est un; & qui, selon plusieurs savans, est le phison de l'écriture, du Déluge, de l'Empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre, sous le nom de *Javana-Raja*, Roi des Javans ou Grecs. .

On assure que parmi les livres dont l'académie des Brahmanes de *Cangivouram* est dépositaire, il y en a d'histoire fort anciens, où il est parlé de Saint Thomas, de son martyr, & du lieu de sa sépulture. Ce sont des Brahmanes qui l'ont dit, & qui se sont offerts à les communiquer, moyennant

des sommes que les Missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peut-être même que depuis le vénérable Pere de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le *Samskret*, pour examiner les choses par soi-même. J'ai vû dans un manuscrit du Pere de Bourzes, que dans certains pays de la côte de Malabar, les Gentils célébroient la délivrance des Juifs sous Esther, & qu'ils donnoient a cette fête le nom de *Yuda-Tirounal* fête de Juda.

Le seul moyen de pénétrer dans l'antiquité Indienne, sur-tout en ce qui concerne l'histoire, c'est d'avoir un grand goût pour cette science, d'acquérir une connoissance parfaite du *Samskret*, & de faire des dépenses auxquelles il n'y a qu'un grand Prince qui puisse fournir; jusqu'à ce que ces trois choses se trouvent réunies dans un même sujet, avec la santé nécessaire pour soutenir l'étude dans l'Inde; on ne saura rien, ou presque rien de l'histoire ancienne de ce vaste Royaume.

Entrons dans le sanctuaire des Brahmanes, sanctuaire impénétrable à tous les yeux vulgaires. Ce qui, après la noblesse de leur caste, les élève infini-

ment au-dessus du vulgaire , c'est la science de la Religion , des Mathématiques , & la Philosophie. Les Brahmanes ont leur religion a part ; ils sont cependant les ministres de celle du peuple. Les quatre *Vedam* ou *Bed*, sont , selon eux , d'une autorité divine : on les a en Arabe à la Bibliothèque du Roi. Ainsi les Brahmanes sont partagés en quatre sectes , dont chacun a sa loi propre. *Roukou-Vedam*, où , selon la prononciation Indoustane, *Reched* & le *Yajourvedam*, sont plus suivis dans la Péninsule , entre les deux mers : le *Sâmavedam* & *Latharvena* , ou *Brahmavedam*, dans le nord. Les *Vedam* renferment la théologie des Brahmanes ; & les anciens *Pouranam*, ou poèmes de la théologie populaire ; les *Vedam*, autant que j'en peux juger par le peu que j'en ai vu , ne sont qu'un recueil de différentes pratiques superstitieuses , & souvent diaboliques des anciens *Richi* pénitens, ou *Mouni*, anachorettes. Tout est assujetti , & les dieux mêmes sont soumis à la force intrinsèque des sacrifices & des *Mantram* ; ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer , offrir , invoquer , &c. Je fus surpris d'y

trouver celle-ci : *Om, Sântih, Sântih; Sântih, Harih*. Vous savez, sans doute, que la lettre, ou syllabe, *ôm*, contient la Trinité en unité, le reste est la traduction littérale de *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus*. *Harih* est un nom de Dieu, qui signifie *Ravisseur*.

Les *Vedam*, outre les pratiques des anciens *Richi & Mouni*, contiennent leurs sentimens sur la nature de Dieu, de l'ame, du monde sensible, &c. Des deux théologies Brahmanique, & populaire, on a composé la science sainte, ou de la vertu, *Dharmachâstram*, qui contient la pratique des différentes religions, des rites sacrés, ou superstitieux, civils ou prophanes, avec les loix pour l'administration de la justice. Les traités *Dharmachâstram*, par différens auteurs, se sont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long sur une matiere qui demanderoit un grand ouvrage à part, & dont apparemment la connoissance ne sera jamais que très-superficielle. On a vu ci-devant que les Brahmanes ont cultivé l'Astronomie; il en a été de même de presque toutes les parties Mathématiques. Mais ce qui a rendu plus célèbre dans l'antiquité le

nom des Gymnosophistes , c'est leur Philosophie , dont il faut séparer d'abord la Philosophie morale ; non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichâstram*, science morale , qui est renfermée ordinairement dans des vers sententieux, comme ceux de Caton ; mais c'est que cette partie de la philosophie est communiquée à toutes les castes. Plusieurs auteurs choutres , & même Parias , s'y sont acquis un grand nom.

La philosophie , qu'on nomme simplement & par excellence *Châstram*, science , est bien plus mystérieuse. La Logique , la Métaphysique , & un peu de Physique bien imparfaite , en sont les parties. Son unique fin , le but où tendent toutes les recherches philosophiques des Brahmanes , est la délivrance de l'ame , de la captivité , & des miseres de cette vie , par une félicité parfaite , qui , essentiellement est , ou la délivrance de l'ame , ou son effet immédiat.

Comme parmi les Grecs , il y eût plusieurs écoles de philosophie , l'ionique , l'académique , &c. ; il y a eu dans l'antiquité , parmi les Brahmanes , six

principales écoles , ou sectes philosophiques , dont chacune étoit distinguée des autres , par quelque sentiment particuliers sur la félicité & sur les moyens d'y parvenir , *Nyâyam* , *Vedântam* , *San-kiam* , *Mimamsa* , *Patanjalam* , *Bhassyam* , sont ce qu'ils appellent simplement les six sciences , qui ne sont que six sectes ou écoles. Il y en a encore plusieurs autres, comme *Lâgamachâstram* & *Baud-damatham* , &c. qui sont autant d'hérésies en matiere de religion, très-oppo-sées au d'*Harmachâstram* dont il a été parlé, qui contient le polythéisme universel-lement approuvé.

Les sectateurs de l'*âgamam* ne veulent point de différence de condition parmi les hommes, ni de cérémonies légales, & sont accusés de magie. On peut ju-ger par-là de l'horreur qu'en ont les autres Indiens. Les Bauddistes , dont l'opinion de la metempsychose a été uni-versellement reçue , sont accusés d'A-théisme , & n'admettent pour principes de nos connoissances , que nos sens. Boudda est le *Photo* , révé-éré par le peu-ple , à la Chine ; & les Bauddistes sont de la secte des Bonzes & des Lamas , comme les *Ahamistes* sont de la secte

des peuples du *Mahâsin*, ou *grand Sin*, qui comprend tous les Royaumes de l'Occident au-delà de la Perse.

Nos Philosophes Indiens, par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la religion commune; & quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, ils renoncent entièrement au monde, & même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les écoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité *tâtagniânam* est la voye où l'ame se purifie, & qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*, jusques-là, elle ne fait que rouler de misere en misere, dans différentes transmutations que la seule sagesse peut faire finir. Aussi toutes les écoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoissances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois; & d'autres se contentent de deux.

Les principes établis; elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes espèces se réduisent en sillogismes: ces règles du sillogisme sont exactes; elles ne diffèrent principalement des nôtres,

qu'en ce que le fillogisme parfait, selon les Brahmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatrième est une application de la vérité conclue des premières, à un objet qui la rend indubitablement sensible. Voici le fillogisme, dont les écoles retentissent sans cesse : Là où il y a de la fumée, il y a du feu ; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuisine.

Il faut observer qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choses semblables.

L'école de *Nyâyam*, *raison*, *jugement*, l'a emporté sur toutes les autres, en fait de Logique, sur-tout depuis quelques siècles, que l'académie de *Noudia*, dans le Bengale, est devenue la plus célèbre de toute l'Inde, par les fameux professeurs qu'elle a eus, & dont les ouvrages se sont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le fondateur de cet école, à *Tirat*, dans l'Indoustan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de *Patna*. C'est là qu'elle a fleuri pendant bien des siècles.

Les anciens enseignoient à leurs disciples, toute la suite de leur système philosophique. Ils admettoient, comme

me les modernes , quatre principes de science : le témoignage des sens bien expliqtés, *Pratyackam* ; les signes naturels , comme la fumée l'est du feu, *Anoumānam* ; l'application d'une définition connue au défini , jusques-là inconnu , *Oupāmanam* ; enfin , l'autorité d'une parole infaillible , *Aptachabdam*. Après la Logique , ils menoient leurs écoliers par l'examen de ce monde sensible , à la connoissance de son auteur , dont ils concluient l'existence par l'*Anoumānam*. Ils concluient de la même manière son intelligence ; & de son intelligence , son immortalité.

Quoique Dieu , de sa nature , soit esprit , il a pû se rendre , & s'est effectivement rendu sensible. De *Nirākra* , il est devenu *Sākāra* , pour former le monde , dont les atômes indivisibles , comme ceux des Epicuriens , & éternels , sont par eux-mêmes sans vie ?

L'homme est un composé d'un corps & de deux ames , l'une suprême *Paramātma* , qui n'est autre que Dieu ; & l'autre animale *Sivātmā* , c'est en l'homme , le principe sensitif du plaisir & de la douleur , du desir , de la haine , &c. Les uns veulent qu'elle soit esprit ; les

autres qu'elle soit matiere , & un onzième sens dans l'homme ; car ils distinguent les organes actifs , des organes sensitifs ou passifs , & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin , en ce qu'ils appellent suprême sagesse , il me semble qu'ils tombent dans le Stoïcisme le plus outré. Il faut éteindre ce principe sensitif ; & cette extinction ne peut se faire que par l'union au *Paramâtmâ* ; cette union *Yogam* , ou *Jog* , d'où vient le nom de *Jogui* , à laquelle aspire inutilement la sagesse des philosophes Indiens , de quelque secte qu'ils soient. Cette union commence par la méditation & la contemplation de l'Etre suprême , & se termine à une espèce d'identité , où il n'y a plus de sentiment , ni de volonté. jusques là les travaux des Metempsychoses durent toujours. Il est bon de remarquer que , par le mot d'ame , on n'entend que le *soi-même* , que le *moi*.

Aujourd'hui , on n'enseigne presque plus dans les écoles de *Nyâyam* , que la Logique ; remplie par les Brahmanes , d'une infinité de questions beaucoup plus subtiles qu'elles ne sont utiles. C'est un cahos de vétilles , tel qu'étoit,

il y a près de deux siècles, la Logique en Europe. Les étudiants passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du Sillogisme, sur les causes, sur les négations, les genres, les espèces, &c. Ils disputent avec acharnement sur de semblables niaiseries, & se retirent sans avoir acquis d'autres connoissances. C'est ce qui a fait donner au *Nyâyam* le nom de *Tarkachâstram*.

De cette école, sortirent autrefois les plus fameux adversaires des *Bauddhistes*, dont ils firent faire, par les Princes, un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudayanâchârya* & *Battâ*, se distinguèrent dans cette dispute; & le denier, pour se purifier de tant de sang qu'il avoit fait répandre, se brûla avec grande solennité à *Jagannâth*, sur la côte d'Oricha, ou Orixá (a).

L'école de *Vedantam*, fin de la loi, dont *Sankrâchârya* fut autrefois le fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres écoles, pour la Métaphysique; en

(a) Cette côte fait partie de celle de Coromandel, & regne depuis le 18^e. degré de latitude septentrionale, jusqu'au 24^e.

forte que les Brahmanes qui veulent passer pour savans, s'attachent aveuglement à ses principes ; je crois même qu'on ne trouveroit plus aujourd'hui de Saniaffi hors de cette école. Ce qui la distingue des autres, c'est l'opinion de l'utilité simple d'un être existant, qui n'est autre que le *moi*, ou l'*ame* : rien n'existe que ce *moi*.

Les notions que donnent ses sectateurs, de cet être, sont admirables. Dans son unité simple, il est en quelque façon trin par son existence, par sa lumière infinie ; & sa joye suprême. Tout y est éternel, immatériel, infini ; mais parce que l'expérience intime du *moi* n'est pas conforme à cette idée si belle. Ils admettent un autre principe, mais purement négatif ; & qui par conséquent n'a aucune réalité d'être. C'est le Mâyâ du *moi*, c'est-à-dire, l'erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire sur le système du *Vedamtam* ; je me trompe. A la vérité, je suis *moi* ; mais vous n'existez pas ; je ne vous écris point ; personne n'a jamais pensé, ni à *Vedamtam*, ni à *Système* ; je me trompe : voilà tout ; mais mon erreur n'est point un être. C'est ce qu'ils expliquent

par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche, d'une corde à terre qu'on prend pour un serpent.

J'ai vû dans un poëme (car ils en ont de philosophiques, inconnus au vulgaire ; les sentences des premiers maîtres sont même en vers) ; j'ai vû, dit notre Missionnaire, que Vassichra racontoit à son disciple Rama, qu'un Samiaffi, dans un étang, abîmé dans la contemplation du Maya, fut ravi en esprit. Il crut naître dans une caste infame, & éprouver toutes les aventures des enfans de cette condition ; étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un pays éloigné, où sur sa bonne mine il fut mis sur le trône ; après quelques années de regne, il fut découvert par un voyageur de son pays, qui le fit connoître à ses sujets, lesquels le mirent à mort ; & pour se purifier de la souillure qu'ils avoient contractée, se jetterent tous dans un bûcher où ils furent consumés par les flammes. Le Saniaffi, revenu de son extase, sortit de l'étang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniaffi étranger arriva, lequel après les premières civilités lui ra-

conta toute l'histoire de sa vision , comme un fait certain , & la déplorable catastrophe qui venoit d'arriver dans un pays voisin , dont il avoit été témoin oculaire. Le Saniassi comprit alors que l'histoire & la vision , aussi peu vraies l'une que l'autre , n'étoient que le Mâyâ qu'il vouloit connoître.

La sagesse consiste donc à se délivrer du Mâyâ , par une application constante à soi-même , en se persuadant qu'on est l'être unique , éternel , & infini , sans laisser interrompre son attention à cette prétendue vérité , par les atteintes du Maya. La clef de la délivrance de l'ame est dans ces paroles , que ces faux sages doivent répéter sans cesse avec un orgueil outré. Je suis l'être suprême, *Aham ava param brahma*.

La persuasion spéculative de cette proposition doit en produire la conviction expérimentale , qui ne peut être sans la félicité. Ce que dit S. Paul aux Romains : *Evanuerunt in-cogitationibus suis* , ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la personne de ces superbes philosophes , dont le système extravagant domine parmi les savans , dans des pays immenses. Le commerce

des Brahmanes a communiqué ces folles idées à presque tous ceux qui se piquent de bel esprit. C'est pourquoi les nouveaux Missionnaires doivent être sur leur garde lorsqu'ils entendent les Brahmanes parler si emphatiquement de l'unité simple de Dieu, *adduitam*, & de la fausseté des biens & des plaisirs de ce monde, *Mâyâ*.

L'école de *Sankiam*, *numérique*, fondée par *Kapil*, qui rejette l'*Oupoumânam* de la Logique, paroît d'abord plus modeste ; mais dans le fonds, il dit presque la même chose. Il admet une nature spirituelle, & une nature matérielle, toutes deux réelles & éternelles. La nature spirituelle, par sa volonté de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle. De la première union, naissent un certain nombre de formes & de qualités : les nombres sont déterminés. Parmi les formes est l'égoïsme par lequel chacun dit : Moi, je suis tel, & non un autre. Une seconde union de l'esprit déjà embarrassé dans les formes & les qualités avec la matière, produit les élémens ; une troisième, le monde visible. Voilà la synthèse de l'univers.

La sagesse, qui produit la délivrance de l'esprit, en est l'analyse. Heureux fruit de la contemplation, par laquelle l'esprit se dégage, tantôt d'une forme, ou qualité, & tantôt d'un autre part, ces trois vérités : Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est à moi ; le moi-même n'est point, *nâsmin*, *name*, *mâham*. Enfin le tems vient où l'esprit est délivré de toutes ces formes ; & voilà la fin du monde, où tout est revenu à son premier état.

Kapil, enseigne que les religions qu'il connoissoit, ne font que ferrer les liens dans lesquels l'esprit est embarassé, au lieu de l'aider à s'en dégager ; car, dit-il, le culte des divinités subalternes, qui ne sont que les productions de la dernière & plus basse union de l'esprit, avec la matiere, nous unissant à son objet, au lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déjà accablé. Le culte des divinités supérieures, *Brahma*, *Vichnou*, *Routren*, qui sont, à la vérité, les effets des premières unions de l'esprit à la matiere, ne peut qu'être toujours un obstacle à son parfait dégagement. Voilà pour la religion des Vedam, dont les

dieux ne sont que les principes, desquels le monde est composé, où les parties même du monde composé de ces principes. Pour celle du peuple, qui est, comme la religion des Grecs & des Romains, chargée des histoires fabuleuses, infantes & impies des Poètes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'esprit, par les passions qu'elle favorise, & dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne *Kapil*.

L'école de *Mimāṃsā*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions. Ses sectateurs examinent les sentimens des autres écoles, & parlent pour & contre, à peu près comme les Académiciens d'Athènes.

Passons à l'examen de la religion de l'Inde, & au détail des usages qu'elle prescrit, ou du moins dont elle est le but. C'est un point si compliqué qu'il ne faut rien laisser échapper de ce que les Missionnaires nous ont transmis à cet égard. Cependant comme leurs témoignages paroissent n'être pas à l'abri de

la défiance, à cause des préjugés de leur état, & de l'ardeur de leur foi, qui leur fait voir des pratiques diaboliques où il ne se trouve que des superstitions imbecilles, dont tous les peuples ont fourni des exemples; nous terminerons ce paragraphe par les reflexions qu'un voyageur Anglois, très-moderne, a publiées sur cette matiere.

Nous allons suivre l'ordre chronologique des rapports des Missionnaires, en commençant par donner ici celui du P. Lalane, (a) qui est le premier qui ait parlé de la religion des Indiens.

On ne peut douter que ces peuples ne soient véritablement idolâtres, puisqu'ils adorent des dieux étrangers, mais il est évident, par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vrai Dieu. C'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appelé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot :

J'adore cet être qui n'est sujet à aucun changement, ni à l'inquiétude; cet

(a) Tom. 10, page 18.

être dont la nature est indivisible ; cet être dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités ; cet être qui est l'origine & la cause de tous les êtres, & qui les surpasse tous en excellence ; cet être qui est le soutien de l'univers, & la source de la triple puissance. Mais ces expressions si belles, sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances.

On peut conjecturer parce qu'on vient de voir, que les Prêtres du pays ont, par leurs fictions, effacé peu à peu de l'esprit de ces peuples, les traits de la Divinité. La plupart des livres Indiens sont des ouvrages de poésie pour lesquels ils sont fort passionnés, & c'est de là vraisemblablement que leur idolâtrie tire son origine.

Il y a apparence aussi que les noms de leurs faux dieux, Chiven, Ramen, Vichnou & d'autres semblables, sont les noms de quelques anciens Rois que la flatterie des Indiens, & sur-tout des Brame, a divinisés, ou par une apo-théose, ou par des poèmes composés à leur honneur. Ces ouvrages ont été pris dans la suite pour des règles de culte ; & de cette façon la véritable

idée de la Divinité s'est effacée entièrement. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, & l'usage de cette langue s'est aboli insensiblement. Cela est certain, à l'égard du livre de la religion appelé *Vedam*, que les savans du pays n'entendent plus. Ils se contentent de le lire & d'en apprendre par cœur quelques endroits qu'ils récitent d'une manière mystérieuse, pour en imposer plus facilement au peuple.

Ce qu'on vient de dire sur l'origine de l'idolâtrie Indienne, se confirme par un exemple assez récent. Il y a environ cinquante ans, (notre Missionnaire parloit ainsi en 1709) que mourut le Roi de Trichenapaly. Ce Prince faisoit de grandes largesses aux Brames, gens les plus flatteurs qu'on puisse voir. Les Prêtres, par reconnoissance, ou pour exciter les autres Rois à imiter son exemple, lui ont bâti un temple, lui ont érigé des autels où l'on sacrifie à ce nouveau dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années l'on oublie le dieu Ramen lui-même, ou quel-

qu'autre ancienne divinité du pays , pour mettre à sa place le Roi de Trichenapaly. Il en sera apparemment de ce Roi , comme de Ramen , qu'on compte parmi les anciens souverains ; les livres Indiens marquent son âge , le tems & les circonstances de son regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven* , qui sont regardés comme les deux principales divinités , & qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes. Ils admettent encore un nombre presque infini de divinités subalternes. Brama , tient le premier rang parmi celles-ci. Selon leur théologie , les dieux supérieurs l'ont crée dans le tems , en lui donnant des prérogatives singulieres. C'est lui , disent-ils , qui a crée toutes choses , & qui les conserve par un pouvoir spécial que la Divinité lui a communiqué ; c'est lui encore qui a , comme l'intendance générale sur toutes les divinités inférieures ; mais son gouvènement doit finir dans un certain tems.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rhumbs de vent qu'ils placent comme nous à l'horison. Or , ils prétendent que dans chacun de ces endroits , un demi dieu a été posté par

Brama, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un est le dieu de la pluie; dans l'autre, le dieu des vents; dans un troisième, le dieu du feu, & ainsi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. Divendiren, qui est comme le premier ministre de Brama, commande immédiatement à ces dieux inférieurs. Le soleil, la lune, les plantes sont aussi des dieux. En un mot ils comptent jusqu'à trois millions de ces divinités subalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il est vrai que dans la conversation, plusieurs savans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, qui est un pur esprit; mais ils ajoutent que Chiven, Vichnou & les autres, sont les ministres de ce Dieu, & que c'est par leur moyen que nous approchons du trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins, dans la pratique, on ne voit aucun signe qui persuade qu'ils croient en un seul Dieu: ce n'est qu'à Chiven, à Vichnou, qu'on bâtit des temples, & qu'on fait des sacrifices. Ainsi l'on peut dire qu'on ne fait guères ce que croient ces prétendus savans, qui sont en effet de véritables ignorans.

La métempsychose est une opinion commune dans toute l'Inde , & il est difficile de désabuser les esprits sur cet article ; car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la vérité, ils croient un paradis ; mais ils font consister la félicité dans les plaisirs sensuels ; bien qu'ils qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu , de vision de Dieu , & d'autres semblables qu'emploie notre théologie , pour exprimer le bonheur des saints. Ils croient aussi un enfer ; mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus supposent l'immortalité de l'ame. Je ne voudrois pourtant pas garantir que ce soit l'opinion de plusieurs sectes , non plus que de plusieurs Brame. Mais au fonds , ils ont des idées si peu nettes de toutes ces choses , qu'il n'est pas aisé de bien démêler ce qu'ils pensent.

Pour ce qui est de leur morale religieuse, ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes. Le bramicide , ou tuer un Brame , l'yvrognerie , l'adultère commis avec la femme de son *Gourou* ou *Pasteur* , le vol , quand l'objet est considérable , & la fréquen-

tation de ceux qui ont commis quelque'un de ces péchés, Ils ont aussi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; savoir, la luxure, la colere, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la polygamie, mais elle est plus rare parmi eux que parmi les Maures. Ils ont horreur d'une coutume aussi monstrueuse que bizarre, qui regne dans le *Malleamen*, pays situé sur la côte de Malabar. Les femmes de cette contrée peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin, l'un des habits, l'autre, la nourriture, & ainsi du reste.

En récompense, on voit parmi nos Gentils une autre coutume qui n'est guères moins monstrueuse. Les Prêtres des idoles cherchent tous les ans une épouse à leurs dieux. Quand ils voient une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlèvent ou la font venir adroitement dans la Pagode, & là, ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du peuple, comme l'épouse d'un dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs castes , sur-tout dans les plus distinguées , de marier leurs enfans dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui est destinée , un petit bijou qu'on appelle *tali* ; qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas , & dès-lors le mariage est conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pû être consommé , on ôte le *tali* à la jeune veuve , & il ne lui est plus permis de se remarier. Comme rien n'est plus méprisable , selon l'idée des Indiens , que cet état de viduité ; c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris que les femmes se brûloient autrefois avec le corps de leurs maris. Mais depuis que les Maures se sont rendus maîtres du pays , & que les Européans occupent les côtes , on voit peu d'exemples d'une coutume si barbare. Cette loi n'a jamais regardé les hommes ; & un second mariage ne les deshonne , ni eux ni leur caste. Un des grands points de morale fort accrédité parmi les Indiens , c'est que pour être heureux , il faut enrichir les Brames , & qu'il n'y a guères de moyen plus efficace d'effacer ses

péchés ,* que de leur faire l'aumône. Comme ces Brame font les auteurs de la plupart des livres , ils ont inféré cette maxime presque à toutes les pages. J'ai connu plusieurs Gentils qui se font presque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame , la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne caste.

Quoiqu'il y ait lieu de croire que les sciences ont fleuri parmi ces nations fort anciennement , puisqu'on y voit encore des traces de la Philosophie , de Pythagore & de Démocrite , cependant on n'y trouve point de Brame qu'on puisse appeller savañs. J'en ai vûs qui parlent des Atomes de Démocrite , mais néanmoins leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules , sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ai vû de plus raisonnable dans un de leurs écrits , c'est une espèce de démonstration qu'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être , ils en font une peinture extravagante , en lui don-

nant une forme & des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils nous représentent comme un siècle d'or, a duré, selon eux, dix-sept cent vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Brama, & que prit naissance la caste des Brame qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille gigantesque, leurs mœurs étoient fort innocentes, ils étoient exempts de maladie, & vivoient jusqu'à quatre cent ans.

Dans le second âge qui a duré douze cent quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les Rajas ou Kchastrys, caste, noble, mais inférieure à celle des Brame. Le vice commença alors à se glisser dans le monde. Les hommes vivoient jusqu'à trois cent ans. Leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celui-ci a succédé un troisieme âge qui a duré huit millions soixante-quatre mille ans. Le vice augmenta beaucoup.

La vertu commença à disparoître. On ne vécut plus alors que deux cent ans.

Enfin suivit le dernier âge qui est celui où nous vivons, & où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts. C'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu qui a été presque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'est écoulé déjà, quatre millions vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qui jette le plus grand ridicule sur toutes les rêveries que les Brames débitent fort sérieusement aux peuples, c'est qu'ils déterminent d'après leurs livres la durée du dernier âge, & qu'ils marquent le tems où le monde doit finir.

Le P. le Caron donne aussi sur la religion des Indiens, quelques détails intéressans. Elle est, dit ce Missionnaire, (a) un composé monstrueux de toutes sortes de fables. Ils admettent, selon ce qu'on voit dans leurs livres, jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont différentes; il attribuent à l'un, la création du monde; à l'autre, la conservation; & au troisieme, le pouvoir de

(a) Tom. 16, pag. 123.

détruire. Ces trois Dieux sont indépendans l'un de l'autre, & chacun a son paradis; souvent ils se sont fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru sur la terre plusieurs fois, & sous différentes formes, sous celle de poisson, de pourceau, &c. tout ce qui a servi à ces Dieux est divinisé. C'est pourquoi l'on voit presque dans tous les temples, la figure d'un bœuf auquel on offre des sacrifices, parce qu'il servit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui est le plus surprenant au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un Dieu nommé Chrisnen, né à minuit dans un étable, & adoré par des bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infâmes. Boire, manger, chanter, se divertir, voilà quels sont leurs exercices de piété, & en quoi consiste la solennité de la fête.

Ils ne s'assemblent gueres dans leurs temples qui sont de vraies demeures de démons. Il n'y vient de jour que par une porté très-étroite; du moins dans ceux que j'ai vûs; dit le Missionnaire, les dévots envoient au sacrificateur de

quoi faire le sacrifice. Ce sont ordinairement des fleurs , de l'encens , du ris & des légumes. Personne n'assiste au sacrifice. Comme j'ai été par hasard témoin d'une de ces cérémonies, je peux en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois passé, je me retirai le soir dans un temple , à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des idoles qui se disposoit à leur faire son sacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens , du ris & des légumes. Je pris de-là occasion de lui faire sentir son aveuglement , & je lui parlai du vrai Dieu , &c. je m'apperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit ; il convint même de la vérité de ce que je lui disois. Cependant , *poursuit le Missionnaire avec une ingénuité qui contrarie la prétendue persuasion du Prêtre idolâtre*, il me dit avec amitié que j'avois tort de passer la nuit en cet endroit, que la contrée étoit remplie de voleurs , & que je serois plus en sûreté dans le prochain village. Comme je ne déférois pas à ses conseils , & que ma présence l'importunoit , il excita tout-à-coup une fumée si épaisse , qu'elle me contraignit

de gagner la porte : ce fut de-là que je contemplai son manège. Il prépara le repas au coin du temple, puis il versa sur ses idoles plusieurs cruches d'eau, & les frotta long-tems; il mit du feu sur un morceau de pot cassé, & il brûla de l'encens qu'il présenta au nés de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat; c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousues ensemble, le ris & les légumes; après quoi se promenant autour des idoles, il leur fit plusieurs révérences, comme pour les inviter au festin, puis il se mit à manger avec grand appétit. ce qu'il avoit présenté à ses Dieux. Ainsi se termina le sacrifice.

Tous les Princes Indiens sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête de leurs idoles. Le Prince de Ballabaram fait porter continuellement un de ses Dieux sur un palanquin, qui est précédé d'un cheval & d'un éléphant richement caparassonnés, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'infidèles qui viennent adorer l'idole;

par intervalle un héraut fait faire silence , & il récite un hymne à la louange de la divinité. L'année dernière; c'est-à-dire, en 1719 , la Princesse regnante tomba dangereusement malade. Le Prince son mari, eut recours à toutes les idoles, & leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison. Afin de les fléchir plus sûrement, il fit appliquer sur les deux épaules de la Princesse, la figure d'une de ses principales divinités, empreinte sur un fer rouge. La douleur abregea sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince fut si fort irrité contre ses Dieux, qu'il cessa entierement de faire des fêtes en leur honneur; cependant sa colere se radoucit dans la suite, & au bout de quelques mois il donna une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Mais parmi la multitude de divinités des Indiens, on retrouve le priape des Romains, le *phallum* des Egyptiens. Ils lui donnent le nom d'Ishuren ou de Rudiren. Cette divinité deshonnête a grand nombre de sectateurs dans toute l'Inde, & ils l'adorent comme la source de la génération de tous les êtres vivans

vans. Elle est représentée dans les pagodes de deux manieres différentes ; l'une sous la figure d'un homme avec trois yeux & seize mains ; l'autre sous celle des parties naturelles de l'homme, ou de celles des deux sexes réunies ; ils appellent cette représentation *lingam*, & ils la portent au corps, en en prenant un soin extrême, & lui offrant chaque jour des sacrifices. Leurs gouroux, c'est-à-dire, leurs docteurs, ou peres spirituels, leur persuadent que s'ils venoient à perdre leur *lingam*, il n'y auroit que la mort qui put expier une pareille faute. Le P. le Caron (a) rapporte d'après un livre Indien, une histoire qui semble prouver que les linganistes n'ont pas tous une foi aveugle en leur *lingam*, & que les gouroux Indiens aussi indulgens pour eux-mêmes que severes à l'égard des autres, savent fort bien faire céder l'intérêt du ciel à celui de leurs personnes.

Le linganiste avoit perdu son cher *lingam*, & alla s'accuser de ce péché à son gourou. Celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à la mort, parce que

(a) Tom. 16, pag. 130.

c'étoit le seul moyen d'appaiser la colère des Dieux ; en même-tems il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le pénitent parut y consentir. Arrivés près de l'eau, ce dernier demanda en grace à son directeur de lui prêter le lingam qu'il portoit, afin de lui faire son sacrifice pour la dernière fois. Aussi-tôt qu'il l'eut entre les mains, il le jeta dans l'eau. Nous voilà tous deux sans lingam, lui dit-il, pour appaiser le courroux des Dieux, nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang. Au même instant il prend les pieds du gourou, & commence à le tirer du côté de l'eau comme pour s'y jeter ensemble ; mais le docteur lui prenant la main, lui adressa ces paroles consolantes. Attendés, mon fils ; il ne faut pas vous presser ; je peux vous dispenser de la peine que vous avez méritée ; je réparerai votre faute en vous donnant un autre lingam.

Il regne une coutume fort extraordinaire parmi la caste des laboureurs ; lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main, & de les présenter à l'idole. Ils

vont ce jour-là au temple comme en triomphe; là en présence de l'idole on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, & aussi-tôt on y applique le feu pour étancher le sang. Cependant on peut se dispenser de cette cérémonie douloureuse, en faisant présent de deux doigts d'or à la divinité.

Quelques autres dévots se font brûler les épaules en l'honneur de leur divinité, & il en coûte de l'argent pour cette opération. Le gourou qui la fait, commence par se faire payer; puis il applique sur les épaules nues, un fer rouge qui imprime l'image de la divinité pour laquelle on a une dévotion particulière.

Au reste ces gouroux s'attirent la vénération par une vie très-austère. Ils ne mangent, la plupart, qu'une fois le jour; c'est-à-dire, à midi, du ris cuit à l'eau, & quelques herbes ou légumes. Le soir ils se contentent de boire un peu d'eau, & jamais ils ne goutent d'autre liqueur. Au reste, comme on l'a déjà observé, le ris & les légumes sont la nourriture ordinaire de toutes les castes honorables & des gens religieux; on a le dernier mépris pour

de leurs disciples, & ils vont eux-mêmes, ou ils envoient de leur part les visiter pour lever le tribut ordinaire. Quelquefois on les voit parcourir les villes & les bourgades qu'habitent leurs dévots & leurs dévotes, accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs domestique. On juge de leur mérite, & on règle la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Lorsque le Gourou est près d'arriver, il a soin d'en donner avis à ses disciples; aussi-tôt les principaux du lieu vont le recevoir à l'entrée de la bourgade. On le conduit au son des instrumens dans l'habitation qu'on lui a préparée : on le défraye, lui & sa suite durant son séjour, & jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme convenue, à laquelle tous les disciples sont obligés de contribuer. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe, il est cité aussi-tôt devant le Gourou qui lui reproche son peu de zèle & de piété. Dans le cas où ces reproches n'ont aucun effet, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, & le déclare retranché de sa caste. Il n'est ensuite

réhabilité qu'en donnant le double de ce qu'il a d'abord refusé.

On voit de ces Gouroux qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples ; mais c'est une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir reçu quelques fanons , petite monnoie qui vaut 5 sols de France ; en d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes , où se rendent les plus fervens disciples de tout sexe. Là après avoir bû abondamment de l'arak , & s'être rempli de toute sorte de viandes , ils s'abandonnent aux plus infâmes excès.

Voyons un peu quelles sont les cérémonies qui accompagnent le fameux sacrifice appelé Egnam. Il ne se fait ordinairement que dans des circonstances importantes , soit pour demander des faveurs aux idoles , soit en actions de grâces de celles qu'ils ont faites. Le P. le Gac (a) décrit une de ces fêtes dont il a été témoin ; nous allons le laisser parler , en supprimant seulement tout ce qui n'est pas essentiellement lié à l'objet qu'on se propose.

(a) Tom. 16 , page 269.

Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la ville d'*Anantapouram*, capitale des états d'un Raja Indien, qui sont situés près du royaume de Meyssour. On persuada au Prince que la chaussée se romproit toujours, si l'on ne faisoit l'Egnam. Il se détermina à l'ordonner. Voici en quoi il consiste.

Neuf jours de suite on sacrifie un belier dans un lieu hors de la ville. Le grand sacrificateur qu'on appelle *Sau-meagi*, est assisté de douze autres ministres ou sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toiles neuves de couleur jaune. On bâtit exprès une maison hors de la ville, on y creuse un fossé, & on y allume du feu qu'on entretient jour & nuit, & que par cette raison ils appellent feu perpétuel. Ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant. Ils y versent du beurre, de l'huile & du lait, en récitant certaines prières tirées du livre de leur loi. On procède ensuite à la mort du belier; on lui lie les pieds & le museau: on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la respiration; après quoi les plus robustes des sacrificateurs lui

donnent des coups de poing , en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est à demi tué , le grand sacrificeur lui ouvre le ventre & en tire le peritoine avec la graisse , qui se met sur un petit faisceau d'épines qu'on suspend au-dessus du feu perpétuel : en sorte que la graisse venant à se fondre , y tombe goutte à goutte. Le reste du peritoine & de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait frire , & dont tous les sacrificeurs doivent manger. On en distribue pareillement aux plus considérables de l'assemblée , comme une chose sainte. Le reste de la victime est coupé par morceaux qu'on fait bouillir , & qu'on jette par petites parties dans le feu ; car il faut qu'il ne reste rien de cette espèce d'holocauste. Le sacrifice achevé , on donne un festin à mille Brames , & il recommence tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvieme jour le grand Sacrificateur entre dans la ville , porté sur un char qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présens qu'on fait au saumeagi & à ses douze assistans. Ils consistent pour l'ordinaire en des pièces de coton & de soie , &

en de grands pendans d'oreille d'or qui tombent presque sur les épaules. Ce sont les marques distinctives du Saumeagi & du grand Docteur de la loi. Le Missionnaire estime la dépense que fit le Prince pour ce sacrifice , à plus de 11000 livres.

La dignité de grand Gourou (a) qui est vraisemblablement aussi grand Sacrificateur , est la plus grande qui soit dans cette religion Payenne. C'est lui qui nomme & établit les Gouroux subalternes , & qui décide en dernier ressort des affaires de religion. Son emploi est de prier , de jeûner , de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes , de donner à ceux de sa secte des avis & des instructions. Sa juridiction pour le spirituel , s'étend sur toute une Province. Il a des revenus très-considérables , & les peuples ont pour lui la plus grande vénération. On est heureux , lorsqu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente ; & c'est une grande distinction pour un de ces disciples , lorsque ce pere spirituel lui fait présent de la feuille qui lui à servi d'assiette.

(a) Tom. 24 , pag. 245.

Plaçons ici la description que fait le P. Saignes (a) d'un temple fameux dont les Indiens racontent beaucoup de merveilles. Il est situé sur une montagne appelée *tironnamaley* ; c'est-à-dire , la sainte montagne. Ce temple, ainsi que presque tous ceux de l'Inde, ressemble à une citadelle. Il est environné de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille , & a un bon quart de lieue de circuit. Sa forme est quarrée, chaque angle est flanqué d'une tour aussi quarrée, & d'une hauteur prodigieuse. Les façades sont ornées de représentations de toute sorte d'animaux. Elles sont terminées en tombeau soutenu aux quatre coins de quatre taureaux , & surmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle où l'on conserve les chars qui servent à promener les idoles , & plusieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une seule porte placée à l'orient, sur laquelle est une cinquième tour plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que

(a) Idem. Pag. 245 , lettre du P. Saignes.

la tour s'éleve , les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de Vichnou , parce qu'on y a représenté les neuf metamorphoses que la théologie Indienne attribue à cette divinité ; savoir , en poisson , en tortue , en cochon , en homme lion ; c'est-à-dire , que la partie inférieure du corps étoit du lion , & celle supérieure de l'homme , en Brame , en un Roi , nommé *Ramen* , & en un Heros auquel on donne le nom de *Chrimen*.

La salle qui est sous cette tour de Vichnou , sert de corps de garde à des soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordre. Quand il se présente des étrangers de considération , on leur donne un soldat & un des gardiens du temple qui les conduisent par tout. En entrant dans cette vaste enceinte qui est toute pavée de pierre de taille , on voit d'abord la façade du temple qui a soixante pieds de hauteur , & est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches on a placé de distance en distance des statues des Dieux. La longueur du temple est d'environ cent cinquante pieds , sur soixante de largeur. La voute est soutenue par deux

rangs de piliers chargés des histoires de Brama. Les murailles sont couvertes de peintures à l'huile qui représentent des sacrifices & des danses fort immodestes. Le fond du temple est rempli par six colonnes, sur chacune desquelles est posée une déesse tenant des fleurs en ses mains. (a) On est frappé de voir entre les colonnes une statue de Routren d'une taille gigantesque qui est de bout, tenant de la main droite un sabre nud, ayant des yeux étincelans & un air terrible. Aussi l'appelle-t-on le Dieu destructeur. Un taureau furieux qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors à l'entrée du temple, ayant la tête tournée vers la prétendue divinité. Ce taureau qui est d'une grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire aussi polie que le marbre. C'est la figure la plus régulière & la plus hardie qu'on voye en ce lieu; elle surprend véritablement. Tout le reste

(a) Le P. Barbier dit qu'on nourrit & qu'on honore dans ce temple une multitude prodigieuse de singes, & qu'il vit (en 1711) sept ou huit monumens élevés aux endroits où des femmes s'étoient brûlées après la mort de leur mari. Tom. 12, pag. 250.

paroît peu naturel, gêné & sans expression.

Au sud de ce temple est une belle esplanade terminée par un fort grand étang plus long que large. On y descend par de grandes rampes. C'est-là que les Brames viennent se laver & se purifier avant la priere, & avant de remplir les autres fonctions dont ils sont chargés dans ce temple.

En tournant au nord de cette édifice, on voit une belle place qui regne le long de l'étang, & qui fait un point de vûe admirable; le fond est rempli par une colonnade magnifique ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. On compte neuf cent colonnes; chacune est d'une seule pierre haute de vingt pieds. Elles sont toutes sculptées, & l'on y voit représentés des combats de Dieux avec des geants & divers jeux de Dieux & de Déeses. Le travail en est immense. C'est-là que les pelerins qui viennent de toute l'Inde visiter ce temple célèbre, se retirent en partie durant la nuit. Derriere cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis fort considérable, où loge un grand nombre

de Brames, & d'autres Ministres du temple, de musiciens, de chanteuses & de danseuses: filles fort au-dessous d'une vertu médiocre qu'on appellent pourtant par honneur, filles du temple, ou filles des Dieux.

Notre Missionnaire ajoute ensuite à cette description, sans doute pour égayer la matière, le récit d'une petite historiette arrivée aux filles de ce temple. Le Gouverneur Maure de Tironnamaley fit dire à ces filles qu'il avoit une fête à donner un jour qu'il leur marqua; qu'il désiroit qu'elles s'y trouvassent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinssent avec tous leurs atours; que s'il étoit content d'elles, il sauroit bien leur en témoigner sa reconnoissance.

Ces filles ne manquèrent pas de se rendre à l'invitation du Gouverneur. Elles étoient au nombre de vingt, parées à l'envi des habits les plus magnifiques, & chargées de chaînes d'or, de colliers; de pendans d'oreille, de bagues, de bracelets, de diamans & de perles. Enfin tout ce qu'elles avoient de plus riche & de plus précieux ne fut point oublié.

Le festin fini, après avoir bien chanté

& danfé, & épuifé tous leurs talens, & au moment où elles s'attendoient à être renvoyées avec de magnifiques préfens, le Gouverneur les invite à entrer dans une autre falle, & il les fuit lui-même avec quatre de fes officiers. On ferme la porte, & l'on fait ranger les danfeufes par ordre d'ancienneté, & le Gouverneur leur adreffa alors ce compliment. Affurément Mesdames on ne peut être plus content que je le fuis, vous avez très-bien danfé; mais vous danferés encore mieux, & votre légereté fe déployera davantage, lorsque vous ferez déchargées de tout ce poids d'ornemens inutiles. Mettés chacune fur cette table tout ce vain attirail de bijoux. Puis s'adreffant à la premiere du rang; vous, Madame, qui êtes la plus ancienne, c'est à vous à donner l'exemple; elle obéit, & on lui ouvrit la porte. Toutes les autres furent traitées de la même façon, & le Gouverneur les fit reconduire enfuite au temple avec beaucoup de politesse. Il faut observer ici que les Maures regardent les gentils comme leurs esclaves, & ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils peuvent en trouver l'occasion.

Le P. Tachard (a) fait mention de la Pagode , de Ganjam sur la côte de Gergelin que l'on bâtiſſoit depuis vingt ans ; & de l'Idole à laquelle ce temple étoit consacré ; de la Pagode de Jagrenat , & de ce qui a donné lieu à son érection. Son récit entré dans notre plan , nous ne pouvons mieux le placer qu'à la suite de la description de la fameuse Pagode de Tironnamaley.

La Pagode de Ganjam n'est autre chose qu'une tour de pierre massive haute d'environ quatre-vingt pieds , sur trente ou quarante de base. A cette masse de pierre est jointe une espèce de salle où doit reposer l'Idole , lorsque l'édifice sera achevé. En attendant , elle est en dépôt dans une maison voisine où elle est servie par des Sacrificateurs & des *Devadachi* ; c'est-à-dire , des filles des Dieux. Ce sont autant de prostituées , dont l'emploi est de chanter & de danser pendant les sacrifices , ou d'accompagner l'Idole , lorsqu'on la porte en procession. Plus loin , le P. Tachard ajoute qu'à Ganjam il entendit publier à son de trompe , qu'il y avoit

(a) Tome 12, page 412.

du danger chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la Ville ; mais qu'on pouvoit voir en sûreté celles qui desservoient le temple de Coppal. C'est le nom de l'Idole pour laquelle on bâtit un temple, & son histoire est assez singulière. Il y a environ trente ans, (en 1711) qu'un marchand étranger apporta une statue assez mal faite ; c'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied & demi, qui avoit quatre mains. Deux étoient élevées & étendues, & il tenoit dans les deux autres une espèce de flûte Allemande. Ce marchand exposa cette figure en vente. Un Prêtre d'Idoles qui l'apperçut, fit publier par tout que ce Dieu lui avoit apparu, & qu'il vouloit être adoré à Ganjam avec la même solennité qu'on adoroit Jagrenat. Le songe du Brame passa pour une révélation divine ; on acheta la statue de Coppal, & on promit de lui bâtir un temple. Le Gouverneur gentil n'eut garde de désabuser le peuple, il le laissa dans son erreur, & d'un consentement général on imposa une taxe pour les frais de l'édifice, & par ce moyen on leva au moins le triple de ce qui étoit nécessaire.

Pendant mon séjour à Ganjam, je fus témoin d'une cérémonie également superstitieuse & extravagante. Un vieux Brame accompagné des deux principales Dames de la Ville, se rendit auprès d'une petite élévation de terre que les fourmis blanches avoient formée. Là après avoir fait diverses grimaces ridicules, il prononça quelques paroles, & jetta de l'eau sur le morceau de terre. Les femmes vinrent ensuite d'un air dévot, jeter sur le même morceau de terre, du ris cuit; de l'huile, du lait, du beurre, & quantité de fleurs. Ce manège dura près de trois heures, ces femmes se succédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Je demandai ce que signifioit cette cérémonie, on m'apprit qu'il y avoit à cet endroit un repaire de ces serpens à chaperon appelés en Portugais *cobra capella*, & que ces femmes croyoient par leurs offrandes, préserver leurs enfans & leurs maris de la piqueure de ces serpens.

La Pagode de Jagrenat est, sans contredit, la plus célèbre & la plus riche Pagode de l'Inde; elle est située à une lieue de la mer, & à quinze à seize lieues au nord de Ganjam. L'édifice en est ma-

gnifique, il est fort élevé, & son enceinte est très-vaste; mais ce qui rend sur-tout ce temple considérable, c'est l'affluence prodigieuse de pelerins qui y viennent de toutes parts; c'est l'or, les perles, les pierreries dont il est orné. Il donne son nom à une grande Ville qui l'environne, & même à un Royaume dont le Raja est tributaire du grand Mogol. L'ancienneté de cette Pagode, l'histoire de son origine ajoutent encore beaucoup à sa célébrité. Voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques pêcheurs trouverent sur la plage qui est fort basse, une poutre que la mer y avoit jettée. Elle étoit d'un bois particulier que personne ne connoissoit. On la destina à un ouvrage public, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la traîna jusqu'à la première peuplade où l'on bâtit ensuite la Ville de Jagrenat. Au premier coup de hache que l'on donna à cette poutre, il en sortit un ruisseau de sang. Le charpentier à demi interdit, crie au prodige; le peuple y accourt, & le proclame sans examen; les Brames aussi intéressés que superstitieux, ne manquent pas de

publier que c'étoit un Dieu qui vouloit être adoré dans le pays.

Voilà bien des cris, de la rumeur, & personne ne doute du miracle. Cependant y a-t-il réellement quelque chose de surnaturel dans cet événement ? Point du tout. La poutre étoit d'un bois rouge, qui apparemment avoit été coupé dans sa seve. Il avoit ensuite été rongé par les vers qui l'avoient creusé jusqu'au cœur, & entraîné ou jetté dans l'eau qui avoit pénétré par tout, & rempli les vuides qu'elle avoit trouvé; elle s'étoit teinte de la couleur du bois. On entame la poutre, une eau rouge en découle abondamment; on la transforme en sang, le bois en Dieu; les prêtres publient son existence, & parlent aussi-tôt de lui bâtir un temple. C'est pour eux une heureuse aubaine; pour le vulgaire c'est un prodige. On fit donc de cette poutre une statue de cinq à six pieds de hauteur; elle est très-mal faite, & c'est plutôt la figure d'un singe que d'un homme; ses bras sont étendus & tronçonnés un peu plus bas que le coude; c'est apparemment, parce qu'on a voulu faire la statue d'une seule pièce, car on ne voit point de statue mutilée dans

l'Inde : elles passent dans l'esprit des peuples pour monstrueuses ; & lorsqu'ils voyent des images qui n'ont que le buste , ils reprochent aux chrétiens leur cruauté de mutiler , ainsi des saints qu'ils révérent.

Le tribut qu'on tire des pelerins qui viennent visiter le temple de Jagrenat , est un des plus grands revenus du Raja. On ne sauroit croire quel est le concours de multitude pour cette dévotion. Il y en vient de toutes les parties de l'Inde. Les uns font trois cents lieues , en se prosternant continuellement par terre le long de la route ; c'est-à-dire , qu'en sortant de leurs maisons , ils se couchent tout de leur long , les mains étendues au-delà de la tête ; puis se relevant ils recommencent à se prosterner de la même maniere , en mettant les pieds où ils avoient mis les mains : ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pelerinage qui dure quelquefois plusieurs années ; d'autres traînent de pesantes & longues chaînes attachées à leur ceinture ; quelqu'uns ont les épaules chargées d'une cage de fer , dans laquelle leur tête est renfermée.

Pour achever de recueillir tout ce

qui a rapport à la religion Indienne ; il ne nous reste plus qu'à donner l'analyse des lettres des PP. Calmette & Boucher : le premier prétend avoir trouvé dans un livre Indien une prophétie qui annonçoit clairement la venue de l'auteur de notre religion : & le second s'attache à démontrer que les Indiens ont tiré leur religion des livres de Moyse & des Prophetes , & qu'on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la religion chrétienne qui leur a été annoncée dès les premiers siècles de son origine , & développe ensuite la doctrine de la métempsychose d'après les idées de Pythagore , en exposant la croyance des Indiens à ce sujet.

Dans le livre ou poëme nommé *barta chastram* , dit le P. Calmette , (a) lequel a pour titre *arannia parvam* , ou aventures de la forêt ; après un long détail des désordres & des malheurs qui feront le partage du *caliongam* , qui est selon les Indiens , le quatrième âge du monde , & celui où nous vivons ; *Marcandeyoudon* sage Indien , adressant la

(a) Tom. 21 , pag. 54.

parole à Darma Rajou, l'un de leurs plus grands Rois, s'exprime de la manière suivante qui est la traduction littérale du texte Indien aussi rapporté dans les lettres édifiantes.

C'est à la fin du *caliongam* qu'il naîtra un Brame dans la Ville de Scambelam; ce sera *Vichnou-ïesou*. Il possèdera les divines écritures de toutes sciences, sans avoir employé pour les apprendre, que le tems qu'il faut pour prononcer une parole. C'est pourquoi on lui donnera le nom de *Sarva Baoumoudou*, celui qui fait excellemment toutes choses; alors ce qui étoit impossible à tout autre qu'à lui, ce *Vichnouïesou* Brame, conversant parmi ceux de sa race, purgera les pécheurs, y fera regner la justice, & la vérité offrira le sacrifice d'un cheval, & soumettra l'univers aux Brames. Cependant lorsqu'il sera parvenu au tems de la vieillesse, il se retirera dans le désert pour faire pénitence; & voilà l'ordre qu'il établira parmi les hommes. Il fixera la vertu & la vérité parmi les Brames, & contiendra les quatre castes dans les bornes de leurs loix: c'est alors qu'on verra renaître le premier âge. Ce Roi

suprême rendra le sacrifice si connu parmi toutes les nations, que les solitudes mêmes n'en seront pas privées. Les Brame fixés dans le bien, ne s'occuperont que des cérémonies de la religion & des sacrifices; ils feront fleurir parmi eux la pénitence & les autres vertus qui marchent à la suite de la vérité, & répandront par tout la clarté des divines écritures. Les saisons se succédant avec un ordre invariable, les pluies en leur tems inonderont les campagnes, la moisson à son tour fera regner l'abondance, le lait coulera au gré de ceux qui le trairont; & la terre étant, comme dans le premier âge, enivrée de joie & de prospérité, tous les peuples goûteront des félicités innéfastes.

Le Missionnaire ajoute à ce passage un commentaire qui lui sert d'éclaircissement; & que chacun des quatre âges Indiens étant composé de trois mille ans, & Vichnou incarné étant né sous la forme du Brame *Oïefoudon*, à la fin du *Caliougam* qui en est le quatrième, conclut ce Missionnaire, nous sommes à présent dans la quatre mille huit cent trentième année du *Caliougam*, selon le calcul

calcul Indien ; il y a donc mille huit cent trente ans qu'il est fini , & que le Brame *Ieseudon* est venu.

Quant au sacrifice du cheval qui ne s'entend pas bien clairement , les Missionnaires pensent que l'auteur Indien s'est mépris , à ce sens du mot hebreu *jafah* , qui a bien rapport avec *assvam* ; lequel signifie cheval en langue *samscroudam* , & qu'ils auront par une erreur de langue , substitué le sacrifice du cheval à celui du rédempteur , ou même ils auront dit , comme quelqu'un , la naissance de Viehnou en cheval. C'est assez sur cet objet ; le reste du commentaire n'offre que des discussions & des conjectures peu importantes. Passons à la lettre du P. Bouchet. (a) Elle est très-intéressante & adressée à M. Huet , Evêque d'Avranches , si recommandable par ses connoissances dans l'antiquité.

Il est certain que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurdités de l'athéisme. Ils ont des idées assez justes de la divinité , quoiqu'altérées & corrompues par le culte des idoles. Ils reconnoissent un Dieu infiniment

(a) Tom. 9 , pag. 6.

parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. Jusques-là rien de plus beau & de plus conforme au sentiment du peuple de Dieu sur la divinité. Voici maintenant ce que l'idolatrie y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des Dieux subalternes & soumis au souverain être, qui est également le seigneur des dieux & des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les êtres; & cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un être infiniment parfait, & des êtres créés, remplis, comme nous, d'imperfections & de foiblesses? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabara-vastou*, c'est-à-dire, le Dieu suprême; a créé trois Dieux inférieurs; savoir, Brama, Vichnou & Routren. Il a donné au premier la puissance de créer; au second le pouvoir de conserver; & au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux qu'adorent les

Indiens, font, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme qu'ils appellent *Paracahiti*; c'est-à-dire, la Puissance suprême. En réduisant cette fable à ce qu'elle étoit dans son origine, on découvreroit aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à Brama, soit par la conservation qui est le partage de Vichnou, soit enfin par les différens changemens qui font l'ouvrage de Routren, vient uniquement de la puissance absolue de Parabaravastou, ou du Dieu suprême. Ils ont fait ensuite une femme de leur Parachatti, & lui ont donné trois enfans qui ne sont que les principaux effets de la toute puissance. En effet, Chatti, en langue Indienne, signifie puissance, & Para, suprême ou absolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un

Dieu , & que le Polytheïsme ne s'est introduit parmi eux , que de la maniere dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres.

Cette premiere connoissance ne prouve pas , à la vérité , d'une maniere bien évidente , le commerce des Indiens avec les Egyptiens , ou avec les Juifs. On fait que , sans un tel secours , l'Auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes , & qu'elle ne s'altère chez eux que par le dérèglement & la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne dis rien , poursuit notre Missionnaire , de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames , & sur plusieurs autres vérités semblables.

Je m'imagine cependant que vous ne ferez pas fâché de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs Auteurs , la ressemblance de l'homme avec le souverain Etre. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous , dit cet Auteur , un million de grands vases tous remplis d'eau , sur lesquels le soleil répande

les rayons de sa lumiere. Ce bel astre, quoiqu'unique, se multiplie en quelque sorte, & se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases; on en voit par tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le soleil est la figure du souverain Etre; & l'image du soleil peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame crée à la ressemblance de Dieu même.

Je passe à quelques traits plus marqués, & plus propre à satisfaire un discernement aussi exquis que le votre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises.

Les Indiens, comme je l'ai dit déjà, croient que Brama est celui des trois Dieux subalternes qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc Brama qui créa le premier homme. Mais ce qui fait à mon sujet, c'est que Brama forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la vérité quelque peine à finir son ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, & ce ne fut qu'à la troisième tentative que

ses mesures se trouverent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité ; & il n'est pas surprenant qu'un Dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage , d'essai pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature , & probablement le commerce des Juifs leur avoient enseigné de l'unité de Dieu , ils se seroient aussi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie , de la création de l'homme ; ils se seroient bornés à dire , comme ils font après l'écriture sainte , que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement sortie des mains du créateur.

Ce n'est pas tout , l'homme une fois créé par Brama ; avec la peine dont on a parlé , le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature , qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'écriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du Paradis terrestre. Les Indiens ne le sont gueres moins dans les peintures qu'ils nous tra-

cent de leur Chorcarn. C'est , selon eux , un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit même , un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité s'il étoit permis d'en manger. Il seroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du parrdis terrestre , en eussent fait , sans le sçavoirs , une peinture si ressemblante à celle de l'écriture.

Ce qu'il y a de merveilleux , c'est que les Dieux inférieurs , qui dès la création du monde se multiplièrent presque à l'infini , n'avoient pas , ou du moins n'étoient pas sûrs d'avoir le privilège de l'immortalité , dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cet occasion. Cette histoire toute fabuleuse qu'elle est , n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux , & peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux , disent nos Indiens , tenterent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité ; à force de chercher , ils s'aviserent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le Chorcarn.

Ce moyen leur réussit ; & en mangeant de tems en tems des fruits de cet arbre , ils se conserverent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *cheien* , s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre , il conçut une si grande colere de la surprise qu'on lui avoit faite , qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison ; toute la terre s'en ressentit , & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme , & avala sans façon , tout le venin dont le malicieux serpent avoit infecté l'univers.

Vous voyez , qu'à mesure que nous avançons , les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter ; car certainement ce seroit tromper , que de donner un autre nom à quelque chose d'aussi peu sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du Déluge , & les principales

circonstances que nous en rapporte l'écriture.

Le dieu *Routren*, (c'est le grand destructeur des êtres créés,) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont ils prétendoit avoir lieu de n'en être pas content. Son dessein ne pût être si secret qu'il ne fût pressenti par *Vichnou*, conservateur des créatures. Vous verrez qu'elles lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le Déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu *Routren*. Mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses sacrées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux : & voici la manière dont il s'y prit :

Il apparut un jour à *Sattiavarti*, son grand confident, & l'avertit en secret qu'il y auroit bien-tôt un déluge universel ; que la terre seroit inondée, & que *Routren* ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui.

N v

& qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moyen de le conserver, & de se menager à foi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendoit le moins, d'y enfermer une bonne provision au moins huit cent quarante millions d'ames, & des semences d'êtres. Il falloit, au reste, que *Sattiavarti* se trouvât au tems du déluge sur une certaine montagne fort haute; qu'il eût soin de lui faire bien reconnoître. Quelque tems après, *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçût une multitude infinie de nuages qui s'assembloient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables; il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais : les rivières s'enflèrent & se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre; la mer franchit ses bornes, & se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de tems les montagnes les plus élevées; arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut submergé : tous les êtres animés en furent détruits.

Cependant, *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ses pénitens, s'étoit retiré sur la montagne. Il y attendoit le secours dont le dieu l'avoit assuré ; il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau , qui prenoit toujours de nouvelles forces , & qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, lui donnoit de tems en tems de terribles allarmes. Mais dans l'instant qu'il se croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le sauver. Il y entra incontinent avec les dévots de sa suite : les huit cent quarante millions d'ames & de semences d'êtres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la barque, & de la soutenir contre l'impétuosité des flos, qui étoient dans une furieuse agitation. Le dieu *Vichnou* eût soin d'y pourvoir ; car sur le champ il se fit poisson, & il se servit de sa queue comme d'un gouvernail, pour diriger le vaisseau. Le dieu poisson & pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattiavarti* attendit, fort en repos dans son asyle, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre.

La chose est claire, comme vous

N. vj

voyez, & il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit mêlé de fables, & des plus bisarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du Déluge, de l'Arche, & de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là; & après avoir défiguré Noé, sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Brama*, les aventures les plus singulieres de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits qui me paroissent fort ressemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que, de *Brama*, à Abraham, il n'y a pas beaucoup de chemin à faire; & il seroit à souhaiter que nos savans, en matiere d'étymologie, n'en eussent point adoptées de moins raisonnables & de plus forcées.

Ce *Brama*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment *Saravadi*. Vous jugerez, Monsieur, du poids que le nom de cette femme ajoute à la premiere conjecture.

Les deux dernières syllabes du mot *saravadi*, sont dans la langue Indienne une terminaison honorifique : ainsi *Vadi*, répond assez bien à notre mot françois *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées. Par exemple, dans celui de *porvadi*, femme de *Routren*. Il est dès lors évident que les deux premières syllabes du mot *Saravadi*, qui sont proprement le nom tout entier de la femme de *Brama*, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de *Sara*, femme d'*Abraham*,

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. *Brama*, chez les Indiens, comme *Abraham* chez les Juifs, a été le chef de plusieurs castes, ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A *Trichenapali*, où est maintenant un des fameux temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une fête dans laquelle un vénérable vieillard mene devant soi douze enfans, qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient dans cette céré-

monie la place de *Vichnou* ; mais ce n'est pas l'opinion commune des favans, ni du peuple, qui disent généralement que *Brama* est le chef de toutes les tribus.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, je ne crois pas, que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens, celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes ce que l'écriture nous raconte d'une seule ; ou bien rassemblent dans une seule, ce que l'écriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer : & je crois qu'une ressemblance trop affectée, ne seroit bonne qu'à les rendre suspects.

Cela supposé, Monsieur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Brama*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs dieux, ou de leurs héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme

le Patriarche Abreham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avoit demandé cette victime ; mais il se contenta de la bonne volonté du pere, & ne souffrit pas qu'il en vint jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita.

J'ai donc trouvé que dans cette caste, on garde la cérémonie de la circonsion ; mais elle ne se fait pas dès l'enfance. C'est environ à l'âge de vingt ans. Tous même n'y sont pas sujets, & il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, & il seroit difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre.

Vous avez vu, Monsieur, l'histoire du Déluge & de Noé, dans *Vichnou* & dans *Sattiavarti*. Celle d'Abraham, dans *Brama* & dans *Vichnou*. Vous verrez encore avec plaisir, celle de Moïse, dans les même dieux ; & je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus ressemblant

à Moÿse, que le *Vichnou* des Indiens, métamorphosé en *Chrichnen*. Car d'abord, *Chrichnen*, en langue Indienne, signifie *noir*. C'est pour fairé entendre que *Chrichnen* est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur. Les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen*, fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande riviere où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'étoit un fort bel enfans, on l'apporta à une grande Princesse, qui le fit nourrir avec soin, & qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne fais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de *Chrichnen*, plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela? Il faut bien dire les choses telles qu'elles sont; & pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ses parens qui fut élevé au palais d'une grande Princesse. En cela, la comparaison avec Moÿse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que *Chrichnen* fut né , on l'exposa aussi sur un grand fleuve , afin de le soustraire à la colere du Roi , qui attendoit le moment de sa naissance , pour le faire mourir. Le fleuve s'entrouvrit par respect , & ne voulût pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux. On retira l'enfant de cet endroit périlleux , & il fut élevé parmi des bergers. Il se maria dans la suite avec les filles des ces bergers , & il garda longtems les troupeaux de ses beaux-peres. Il se distingua bien-tôt parmi tous ses compagnons , qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses , en faveur des troupeaux & de ceux qui les gardoient. Il fit mourir le Roi , qui leur avoit déclaré une cruelle guerre. Il fut poursuivi par ses ennemis ; & comme il ne se trouva pas en état de leur résister , il se retira vers la mer. Elle lui ouvrit un chemin à travers son sein , dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient : Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroit douter après cela , que les Indiens n'aient connu Moïse ,

sous le nom de *Vichnou*, métamorphosé en *Chrichnen* ? Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes, qu'il a décrites dans ses livres, & de plusieurs loix qu'il a publiées, & dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui perséverent encore aujourd'hui dans le pays, je compte les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés. L'ordre différent, & la distinction des castes, la loi inviolable qui défend le mariage hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirois point, si je voulois épuiser ce détail. Je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout à fait si communes dans les livres des sava-

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâ-

trie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*, (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes.) On y sacrifie un mouton. On y récite une espèce de priere dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra ? Quand sera-ce que le Redempteur paroîtra ?*

Ce sacrifice d'un mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau Pascal. Car il faut remarquer sur cela , que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime ; aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande , sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, & sont obligés par la loi, de manger du mouton qu'on immole ; & que les Brames partagent eutr'eux.

Plusieurs Indiens adorent le feu : leurs dieux même ont immolé des victimes à cet éléménr. Il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu, & de ne le laisser jamais éteindre. Celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins & tous les soirs mettre du bois au feu pour l'en-

tretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, ch. 6. vers. 12 & 13. *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu. Ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne pas ajouter cette cruelle cérémonie, à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une forte grande idée des serpens. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, & que leur vue porte bonheur. Ainsi, plusieurs adorent les serpens, & leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre leurs adoreurs. Si le serpent d'airain, que Moyse montra au peuple de Dieu, & qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indiens, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, la charité que les

Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leur propres enfans ; ils ont grand soin de les bien élever ; ils les pourvoyent de tout libéralement ; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture. Ils les marient, & presque toujours ils leurs rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moyse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique.

Quelle apparence y a-t'il donc, que les Indiens n'ayent pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moyse ? Ce qu'ils disent encore de leur loi, & de *Brama*, leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam*, ou livre de la loi, que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu, dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire par celui qui ne peut se tromper, & qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam*, ou la loi des Indiens, est divisée en quatre parties. Mais au senti-

ment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des tems, & qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de *Brama*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs, par rapport à la loi sainte, & à Moïse, qui la leur a annoncée.

Le malheur est, que le respect des Indiens, pour leur loi, va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu *Brama*, sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, & de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement,

il n'y avoit que Dieu & l'eau , & que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait, avec le premier chap. de la Genese , n'est pas difficile à rematquer.

J'ai appris de plusieurs Brames , que dans le troisiéme livre qu'ils nomment *Samavedam* , il y a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

Le quatrième livre , qu'ils appellent *Adaranavedam* , contient les différens sacrifices qu'on doit offrir , les qualités requises dans les victimes , la maniere de bâtir les temples , & les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là. sans trop deviner , une idée prise sur les livres du Lévitique & du Deuteronomie.

Enfin , de peur qu'il ne manque quelque chose au parallele , comme ce fut sur la fameuse montagne de *Sinaï* , que Moyse reçut la loi , ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou* , que *Brama* se trouva avec le *Vedam* des Indiens. Cette montagne des Indes , est celle que les Grecs ont appel-

lée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, & qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorchams*, ou les différens paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste qu'après avoir parlé assez long-tems de Moyse, & de la loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand Prophete ? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout à fait inconnue à nos Indiens.

L'écriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes Israelites; elle prit les instrumens de musique, & se mit à danser avec ses compagnes, & à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez singulier & semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien que Marie, sœur de Moyse, sortit de la mer par une espece de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux & toutes les déesses danserent au son des instrumens.

Il me seroit aisé, en quittant les livres de Moyse, de parcourir les autres livres historiques de l'écriture, & de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, & qui sont le plus à mon sujet.

La première qui se présente, est celle que les Indiens débitent sur le nom d'*Arichandiren*. C'est un Roi de l'Inde fort ancien, & qui, au nom & à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'écriture.

Les dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcam*, ou si vous l'aimez mieux, dans le paradis des délices. *Devendiren*, dieu de la gloire, présidoit à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de dieux & de déesses; les plus fameux pénitens y eurent aussi leur place, & sur-tout les sept principaux anachorètes.

Après quelques discours indifférens, on proposa cette question: Si parmi les hommes il se trouve un Prince sans

défaut. Presque tous soutinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices; & *Vichouva-moutren* se mit à la tête de ce parti. Mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire & soutint fortement que le Roi *Arichandiren*, son disciple, étoit un prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colere, & assura les dieux, qu'il fauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on vouloit le lui abandonner.

Le défi fût accepté par *Vachichten*, & l'on convint que celui des deux qui auroit le dessous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pû acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren* fût la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté; il le dépouilla de son Royaume; il fit périr le seul fils qu'il eut; il lui enleva même sa femme *Chandirandi*.

Malgré tant de disgraces, le Prince se soutint dans la pratique de la vertu, avec une égalité d'ame, dont n'auroient

pas été capables les dieux mêmes, qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompenserent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrassèrent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme, & on ressuscita son fils. Ainsi *Vichouva-moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au Roi *Arichandiren*; & le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen; bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histoire à quelque chose de plus funeste, & ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job.

Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir *Ceilan*. Et voici le stratagème dont ce conquérant, tout dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, & leur donna pour général un singe distingué; qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces

de toile , sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, & ce singé, courant les campagnes, au milieu des bleds, des bois, des bourgades & des villes, porta l'incendie partout. Il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, & réduisit en cendres l'isle presque toute entiere. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, & il n'étoit pas nécessaire d'être un dieu bien puissant pour en venir à bout.

Je me suis peut-être trop arrêté sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu. J'en ferai quitte pour abreger un peu ce qui me resteroit à vous dire sur un second point, que j'étois résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières & à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres, ont eu dès les premiers tems de l'Eglise, la connoissance de la religion chrétienne; & qu'eux aussi bien que les habitants de la côte, ont reçu les instructions de saint Thomas, & des premiers disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'admirable trinité qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé des trois principaux Dieux des Indiens, *Brama*, *Vichnou*, & *Routren*. La plupart des gentils disent à la vérité que ce sont trois divinités différentes, & effectivement séparées. Mais plusieurs *Niagueuls* ou hommes spirituels, assurent que ces trois Dieux séparés en apparence, ne sont réellement qu'un seul Dieu. Que ce Dieu s'appelle *Brama*, lorsqu'il crée, & qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, & qu'il donne des marques de sa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les Villes, qu'il châtie les coupables, & qu'il fait sentir les effets de sa juste colere.

Il n'y a que quelques années qu'un *Brame* expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse trinité des Payens. Il faut, disoit il, se représenter Dieu & ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces pyramides

triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

Vous jugez bien que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumieres plus pures, & qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystere si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystere de l'incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou* le second Dieu de leur trinité. Et jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur & de libérateur des hommes.

J'abrege, comme vous le voyez ; autant qu'il m'est possible, & je passe à ce qui regarde nos sacremens. Les Indiens disent que le bain pris dans certaines rivières, efface entierement les péchés, & que cette eau mystérieuse

lâve , non-seulement les corps , mais purifie aussi les ames d'une maniere admirable. Ne seroit-ce pas un reste de l'idée qu'on leur auroit donné du baptême ?

Je n'avois rien remarqué sur la divine eucharistie ; mais un Brame converti , me fit faire attention , il y a quelques années , à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices , & le ris qu'on distribue dans les temples , conservent chez les Indiens , le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en notre langue *divine grace*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme Grec , *eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession ; & je crois devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espèce de maxime parmi les Indiens , que celui qui confessera son péché , en recevra le pardon. *Cheida-Param Chounal Tiroum*. Ils célèbrent une fête tous les ans , pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une riviere , afin que leurs péchés soient entierement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam* , la femme de celui qui

y préside, est obligée de se confesser ; de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés.

Une fable des Indiens que j'ai apprise sur ce sujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorsque *Chrichnen* étoit au monde ; la fameuse *Draupadi* étoit mariée aux cinq freres célèbres, tous Rois de *Maduré*. L'un de ces Princes tira un jour une fleche sur un arbre, & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célèbre pénitent, & avoit cette propriété que chaque mois il portoit un fruit ; & ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette seule nourriture lui suffisoit. Mais parce que dans ces tems reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitens, que celle des Dieux, les cinq freres appréhendoient que l'hermite ne les maudît. Ils prièrent donc *Chrichnen* de les aider dans une affaire si délicate. Le dieu *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen*, leur dit, aussi bien qu'à *Draupadi*, qui étoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de réparer un si grand mal.

Que ce moyen étoit la confession entière de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit six coudées de haut ; qu'à mesure que chacun d'eux se confessoit, le fruit s'éleveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, & qu'à la fin de la dernière confession, il s'attacheroit à l'arbre, comme il étoit auparavant.

Le remede étoit amer, mais il falloit se résoudre à en passer par-là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq freres prirent donc leur parti, & consentirent à tout déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même chose, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissoit de parler de ses fautes, elle ne se sentoit d'inclination que pour le secret & pour le silence. Cependant à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction du *Sanian*, (c'est ainsi que les Indiens appellent leurs pénitens), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit ;

le fruit montoit de lui-même, & se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette premiere confession. Les quatre autres Princes continuerent à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le même prodige; c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquieme, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à *Draupadi* que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, & le fruit s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demie coudée que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié, ou plutôt caché quelque chose. Les cinq freres la prièrent avec larmes de ne se pas perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prieres n'eurent aucun effet. Mais *Chrichnen* étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, & alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Dans la seconde lettre , aussi adressée au sçavant Evêque d'Avranches , le P. Bouchet (a) s'explique ainsi : j'ai été surpris de voir qu'il n'y a presque point d'erreurs dans les Auteurs anciens que les Indiens n'ayent adoptées ou inventées. Plusieurs croient que les ames sont éternelles ; d'autres pensent qu'elles sont une portion de Dieu même : ils sont à la vérité presque tous convaincu de son immortalité ; mais ils prouvent cette immortalité par la transmigration en différens corps.

Il est difficile de comprendre comment une idée aussi chimérique a pû se répandre dans toute l'Asie ; car , sans parler des Indiens qui sont en deçà du Gange ; les peuples des Royaumes d'Arrakan , de Pegu , de Siam , de Camboge , du Tonquin , de la Cochinchine , de la Chine & du Japon croient à la métempfycofe , & ils l'appuyent par les mêmes raisons que les Indiens. Diverses relations qu'on a de l'Amérique , assurent qu'on y trouve des vestiges de cette opinion. Qui a pû porter cette folle imagination à des peuples

(a) Tom. 13 , pag: 97.

qui ont été si long-tems inconnus au reste du monde? On est moins surpris qu'elle se soit répandue dans l'Afrique & dans l'Europe. Les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains; Pythagore qui fut le chef de la secte italique, l'avoit établie chez plusieurs nations, sur-tout dans les Gaules où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur religion. Elle entroit même dans la politique. Les généraux d'armée voulant inspirer à leurs soldats le mépris de la mort, les assuroient que leurs ames n'auroient pas plutôt abandonné leurs corps, qu'elles iroient en animer d'autres. Cesar en parle ainsi, en expliquant le dogme des Druides (a).

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plupart des hérétiques, tels que furent les Simonien, les Basilien, les Valentinien, les Marcionites, les Gnostiques & les Manichéens. Les Juifs eux-

(a) *Non interire animas, sed ab aliis post mortem transfere ad alios, atque hoc maxime ad virtutem excitari putant metu mortis peggesso. De bello gallico, lib. 6.*

mêmes qui avoient reçu la loi de Dieu, & qui par conséquent devoient être convaincus de l'impiété d'un pareil système, s'y laisserent néanmoins surprendre, ainsi que le rapportent Tertullien & saint Justin dans ses dialogues. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel passa dans le corps de Seth, & ensuite dans celui de Moyse. Saint Jérôme donne aussi à entendre, que quelques Juifs, & Herodes entr'autres, s'imaginoient que l'ame de saint Jean avoit passé dans le corps de J. C. Tel a été le progrès de la métempsychose.

Mais il n'est pas facile de remonter jusqu'à son origine, ni de décider quels en ont été les premiers Auteurs. Herodote, saint Clement d'Alexandrie, & d'autres sçavans hommes ont crû que cette doctrine avoit d'abord été enseignée par les anciens Egyptiens, & que de chez eux elle étoit passée dans les Indes, & dans le reste de l'Asie. D'autres au contraire en attribuent l'invention aux peuples de l'Inde, qui l'ont ensuite communiquée aux Egyptiens; car il y avoit autrefois un commerce réglé entre les deux nations. Plin & Solin rapportent fort en détail le che-

min qu'on tenoit tous les ans pour aller de l'Egypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce systême, qu'il le communiqua aux brahmes dans un voyage qu'il fit aux Indes, & que de-là il fut porté chez les Egyptiens.

Quoiqu'il en soit, c'est une question qui demeurera long-tems indécise, à moins qu'on ne s'en rapporte à la chronologie Indienne; car elle compte plusieurs milliers d'années depuis que cette opinion est en vogue dans l'Inde. Mais on ne doit pas faire beaucoup de fonds sur cette chronologie qui est remplie de faussetés. Il y a donc plus d'apparence, ainsi que plusieurs anciens Auteurs l'ont dit, en termes exprès, que c'est des Egyptiens, plutôt que des Indiens, que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la métempsycose.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent par ce mot le passage d'une ame par plusieurs corps qu'elle anime successivement pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement, il n'étoit question que du passage des ames en différens

corps humains ; on l'étendit plus loin dans la suite , & les Indiens ont encore encheri sur les disciples de Pythagore & de Platon.

Les Pythagoriciens , en établissant leur système , fondonent leur principale preuve sur l'autorité de leur maître : ses paroles étoient pour eux des oracles ; il n'étoit pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avoit été avancé par ce grand philosophe ; & quand d'autres philosophes , moins dociles , blamoient quelques-unes de ses opinions , ses disciples croyoient avoir donné une réponse solide , en disant que le maître par excellence l'avoit ainsi enseigné. Certainement on ne peut nier que cette haute réputation que Pythagore s'étoit acquise , ne fût bien fondée ; puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences qui , de son tems , étoient fort confuses & fort embrouillées.

C'est , à peu près , de la même façon que répondent les Indiens , lorsqu'on veut leur faire toucher au doigt les extravagances qu'entraîne leur système ; Brama , disent-ils , est le premier des trois dieux qu'on adore dans les Indes. C'est lui qui a enseigné cette doctrine ;

donc elle est infaillible. C'est Brama qui est l'Auteur du Vedam. C'est la loi qui ne peut tromper. C'est Brama qui est *Abaden* ; c'est-à-dire , qui parle essentiellement , conformément à la vérité , & dont toutes les paroles sont des oracles. Il a une connoissance infinie de tout ce qui a été , de tout ce qui est , & de tout ce qui doit être. Il a enseigné toutes les sciences , les Brames lui sont redevables de toutes leurs connoissances ; peut-on douter de la vérité de la métempsychose , puisque c'est Brama qui l'a enseignée ?

Les disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fût permis de proposer leur doutes ; après quoi ils avoient la liberté de former des difficultés , & d'interroger leur maître. Quelqu'uns de ses disciples lui demanderent un jour , après leur tems d'épreuve , s'il se ressouvenoit d'avoir vécu dans un autre tems. Il leur répondit , en faisant ainsi l'histoire de ses transmigrations. Autrefois j'ai paru dans le monde , sous le nom d'Etalide fils de Mercure , à qui je demandai la grace de me ressouvenir de tous les différens

changemens qui pourroient m'arriver. Il m'accorda cette insigne faveur. Depuis ce tems-là je naquis dans la personne d'Euphorbe, & je fus tué au siège de Troye par Menelas. J'animai ensuite un nouveau corps, & je fus connu sous le nom d'Hermetime. Après quoi je fus un pêcheur de l'Isle de Delos, qu'on nommoit Pyrrhus; & enfin je suis maintenant Pythagore.

Mais comme les disciples de ce philosophe n'étoient pas toujours crûs sur leur parole, lorsqu'ils débitoient le privilege de cette reminiscence, ils la prouvoient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses. Voyons ce que les Indiens rapportent de semblable.

Dans leurs livres appellés *Pouranams*, on trouve cent traits d'histoire copiés sur ceux de Pythagore. Plusieurs grands hommes y racontent toutes les figures différentes, sous lesquelles ils ont paru dans divers Royaumes. Ils entrent dans le détail des moindres particularités. Ils disent par exemple qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent, les trésors, les armes, les instrumens de fer, & cent autres choses de cette

nature qui leur appartenoient, par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisoient dans les vies précédentes. On y voit aussi les divers changemens de leurs dieux. Ils commencent par Brama qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes. Les métamorphoses de Vichnou y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, & qu'ils appellent *Kelky Vadaran*; c'est-à-dire, Vichnou changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de Routren, dont on parlera dans la suite, ainsi que de diverses métamorphoses de leurs déesses. Ils ont, outre cela, un autre livre appelé *Bramma Pouranam*, où se trouve une multitude prodigieuse de transmigrations d'âmes dans les corps des hommes & des bêtes.

Les adorateurs de Vichnou prétendent que ce dieu éclaire par une lumière céleste, quelques âmes favorites de ses dévots, & qu'il leur fait connoître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est des zelés serviteurs de Routren, ils assurent que ce dieu chimérique révèle à plusieurs

d'entre eux les divers états qu'ils ont éprouvé par les transmigrations différentes de leurs ames.

Les Indiens, comme les Pythagoriciens, ont recours aux comparaisons pour expliquer leurs sentimens; mais avec cette différence que ceux-ci ne les employent que pour donner du jour à leurs pensées, au lieu que les premiers les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent.

L'ame, disent les Indiens, est dans le corps comme un oiseau dans sa cage; mais comme la différence est sensible, ils ne s'y arrêtent pas long-tems. Ils ont recours à leurs poëmes pour citer d'autres comparaisons; & alors les meilleures raisons ne peuvent l'emporter sur l'autorité du poëte qui a fait usage d'une comparaison qui peut expliquer en apparence, les circonstances d'un sujet mis en question.

Comme l'homme est dans une maison, qu'il y habite; & qu'il a soin d'en réparer les endroits foibles; de même l'ame de l'homme est dans le corps, elle y loge, elle s'étudie à le conserver, & à en réparer les forces, quand elles éprouvent des diminutions. De

plus comme l'homme sort de sa maison; quand elle n'est plus habitable, & va se loger dans une autre, l'ame de même abandonne son corps, quand quelque maladie, ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé, & elle se met en possession d'un autre corps. Enfin comme l'homme sort quand il veut de sa maison, & y retourne de la même maniere; il y a pareillement de grands hommes, dont l'ame a le pouvoir de se dégager de son corps pour y revenir quand il lui plaît, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers. A la vérité on trouve peu de ces ames privilégiées; mais enfin on en trouve, & les Pouranams en fournissent des exemples.

En voici des plus celebres. On lit dans la vie de Vieramarken, l'un des plus puissans Rois de l'Inde, qu'un Prince pria une déesse, dont le temple étoit à l'écart, de lui enseigner le Maudiram; c'est-à-dire, une priere qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grace qu'il demandoit; mais par malheur le domestique qui l'accompagnoit, & qui demeura à

la porte du temple, entendit le Mandiram l'apprit par cœur, & prit la résolution de s'en servir dans quelque occasion favorable.

Comme ce Prince avoit beaucoup de confiance en son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir, mais il se garda bien de lui révéler le Mandiram. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté où il donnoit l'essor à son ame, après avoir bien recommandé à son confident de garder son corps jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Le Prince récitait tout bas sa priere, à l'instant son ame se dégageant de son corps, voltigeoit çà & là, & revenoit ensuite. Un jour que le domestique étoit en sentinelle auprès du corps de son maître, il lui prit envie de réciter aussi le Mandiram, & aussi-tôt son ame s'élançant de son corps, entra dans celui du Prince. La premiere chose que fit ce faux Prince, fut de trancher la tête à son premier corps, afin que son maître ne pût pas l'animer; ainsi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna au Palais.

Au reste on ne doit pas s'étonner que les Indiens s'imaginent que leurs grands hommes ayent eu le pouvoir de séparer leurs ames de leurs corps. Pline raconte dans son histoire naturelle, liv. 7, qu'un certain hermotime avoit cet admirable secret de quitter son corps toutes les fois qu'il le vouloit ; que son ame ainsi détachée, alloit en divers pays, & revenoit dans son corps pour raconter les choses qui se passaient dans les lieux les plus éloignés (a).

Les Indiens font encore des comparaisons de l'ame & du corps, au pilote & au navire ; le pilote, disent-ils, est le maître du navire, il le gouverne à son gré, il le conduit dans les pays les plus reculés, il le fait entrer dans les rivières, il lui fait faire le tour des Isles, &c. S'il est endommagé en quelqu'une de ses parties, il le radoubé, & il l'abandonne quand le bois venant à se pourrir, le menace d'un prochain naufrage.

Saint Augustin dans son liv. 14 de la cité de Dieu, chap. 24, rapporte d'un prêtre appelé *Restitut*, des choses fort extraordinaires qui deviendroient dans la bouche d'un Indien, des preuves démonstratives de la transmigration.

C'est ainsi que l'ame se trouve dans le corps de l'homme , elle le conduit par tout , elle lui fait faire de longs voyages , elle le fait monter , descendre , marcher , ou reposer ; lorsqu'il est malade , elle cherche des remèdes propres à réparer ses forces. Mais quand le corps vient à périr , ou que ses organes s'usent & se déconcertent , elle l'abandonne pour en chercher un autre qu'elle puisse gouverner comme le premier.

Enfin les Indiens comparent les ames dans les corps , à un homme qui est en prison , en supposant que les ames ne sont retenues dans les corps qu'elles animent successivement , que pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Ils raisonnent du plus au moins , & disent que les dieux subalternes qui sont si fort au-dessus des hommes , sont obligés eux-mêmes d'animer des corps pour expier les péchés de la vie précédente ; & ils rapportent à ce sujet une infinité d'histoires , surtout celle d'un de leurs anciens Rois nommé *Arichenen*. Ce Prince ayant perdu un fils nommé *Abimanien* , qu'il cherissoit tendrement , tomba dans le dé-

sefpoir. Vichnou eut pitié de ce pere affligé, & le mena dans un des cinq paradis ou *Arichenen* apperçut fon fils tout brillant de gloire Il voulut l'embrasser, & demeurer avec lui; mais on le fit retirer, & *Abimaniem* lui parla de la forte. Autrefois tout dieu que j'étois, je tombai dans un grand péché; pour l'expier, je fus condamné à être mis en prifon dans un corps humain; maintenant que j'ai fatisfait à mon crime, & que je me fuis purifié; vous me voyez plein de gloire, comme j'étois auparavant. Les Indiens argumentent de-là, & difent, fi les dieux eux-mêmes font obligés d'animer des corps pour faire pénitence dans ces prifons, peut-on douter que les ames après avoir commis des péchés dans une autre vie, ne foient pareillement obligés de demeurer dans les corps qu'elles animent; comme dans autant de prifons.

Les Platoniciens employent la même comparaifon, Platon l'avoit tirée de Pythagore & d'Empedocle, & Pythagore l'avoit reçue d'Orphée; il fe trouva même des premiers, chrétiens qui d'abord avoient été élevés dans l'école de Platon, qui appuyoient cette opinion
par

par des passages de l'écriture. Les saints Peres citent plusieurs endroits mal expliqués par Origene.

Mais ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les ames dans différens corps humains; ils admettent encore la métempfycofe à l'égard des corps des bêtes, & de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme; ce qui se fait, selon eux, par autant de transmigrations différentes. Mais pour mieux éclaircir ce système des Indiens, voyons la conformité de leur sentiment sur la création du monde, avec celui des disciples de Pythagore & de Platon.

Ces deux philosophes, au sentiment des Peres de l'Eglise, avoient transporté dans leur philosophie plusieurs choses tirées des Juifs, touchant la morale & la maniere dont le monde a été formé. Le rapport du commencement de la Genese, avec plusieurs endroits de Platon, a fait dire à Numenius, que Platon n'étoit autre chose que Moyse qui parloit grec. (a).

En effet, Platon croyoit que le mon-

(a) *Quid est Plato nisi Moses atticissans.*

de avoit été produit par la toute puissance de Dieu , & qu'il étoit sujet à la corruption ; que Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses , le pere des dieux subalternes , desquels il s'est servi pour former & perfectionner tous les êtres.

Ménandre & d'autres hérétiques des premiers siècles , qui s'étoient infatués du Platonisme , appliquoient aux anges, ce que le philosophe disoit des dieux inférieurs. Sénèque , expliquant le sentiment de Platon , dit que Dieu produisit les divinités subalternes pour être les ministres de son Royaume , & pour le perfectionner.

C'est de la même maniere que les Indiens expliquent la création du monde, qui existoit de toute éternité , quoiqu'il n'y eût ni ciel ni terre. Dieu créa Brama , par sa toute puissance , & se servit de lui pour créer les autres êtres ; ensuite il créa Vichnou qui est le dieu conservateur , puis le dieu Routren , qui en est le destructeur , afin que Brama les fasse reparoître avec plus d'éclat. Y a-t-il rien de plus conforme au système platonique , que cette diversité de dieux subordonnés & chargés de fonc-

tions , relatives à la perfection & à la conservation du monde visible ?

Selon la doctrine du même Platon , la première de toutes les métempfycofes est celle du monde qui doit finir un jour , & être suivi d'un autre monde. La pensée de ce philosophe est , que que comme les ames animent de nouveaux corps , il y aura aussi de nouveaux mondes. A la vérité , les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles ; mais on ne peut nier que ce n'ait été le sentiment des Origénistes , & n'est-ce pas chez Platon que ces sectaires ont puisé l'idée de leur renouvellement du monde , & la métempfycofe à l'égard de ces mondes successifs ?

Telle est aussi l'opinion des Indiens. Il s'imaginent que ce monde doit finir , & qu'ensuite Dieu en créera un nouveau. Ils déterminent même le tems où ce changement doit arriver ; car ils prétendent qu'après que les quatre âges d'or , d'argent , de cuivre & de fer seront expirés , il y aura un jour de la vie de Brama , qui doit durer cent ans ; que quand cette multitude d'années sera écoulée , le monde sera détruit par

le feu. Il est fort remarquable que presque toutes les nations s'accordent ensemble sur la manière dont le monde sera détruit ; c'est une tradition que les philosophes se sont transmis les uns aux autres. Ovide dit, en termes formels, que c'est une chose arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le ciel, la mer & la terre doivent être consumés par le feu.

Ce monde étant donc détruit, Dieu, suivant le système des Indiens, en fera reparoître un nouveau, de la même manière qu'il a créé celui-ci, & cela se renouvellera toujours ; de même qu'avant que cet univers où nous sommes eût été créé, il y en avoit un autre & un plus ancien encore avant ce dernier. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut raisonner, en remontant toujours plus haut, où l'on trouvera divers mondes plus anciens les uns que les autres. La différence qu'on peut remarquer entre les deux opinions des Indiens & des Pythagoriciens, c'est que ceux-ci croyoient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois, & que les autres, au contraire, en distinguent quatorze. On peut néanmoins les accorder facile-

ment, en ce que les Indiens avouent que ces quatorze mondes n'en font qu'un seul, puisqu'ils font tous renfermés dans un œuf, ou, comme quelques autres disent, dans Brama. C'est encore une observation à faire, que presque tous les peuples ont pensé que le monde est semblable à un œuf; & il y a apparence que cette opinion avoit été répandue par les Egyptiens. Les Indiens ajoutent que cet œuf, qui renferme tous les mondes, a été formé par le dieu Brama, qui se trouva sur l'eau. Les Platoniciens ont dit aussi que Dieu étoit sur l'eau.

Combien d'années durera le monde, avant qu'il en paroisse un autre? c'est une question que se font les Indiens, & à laquelle ils répondent, en disant qu'il durera jusqu'à ce que Brama paroisse de nouveau, & que tous les êtres reviennent au même état où ils ont paru d'abord. C'est ce qui répond à la grande année Platonique, qui devoit durer trente-six mille ans. Les Platoniciens disent, que tout ce qui s'est passé pendant ce long espace de tems, se renouvellera alors, & que les ames reviendront dans les corps, pour recom-

mencer une autre vie ; que Socrate doit être accusé de nouveau par Amyte & Melite ; que les Athéniens le condamneront à la mort ; qu'ils s'en repentiront dans la suite , & qu'ils puniront rigoureusement les accusateurs. Ce qu'ils disent de Socrate , doit s'entendre pareillement des autres hommes & de tous les événemens de l'histoire.

On a déjà dit que les Indiens pensent que les hommes ne sont pas seulement sujets à la métempfycose , mais même les dieux. Ils en exceptent cependant le dieu souverain, qui a créé les dieux, les astres , &c. On a vu comment Brahma , Vichnou & Routren ont subi différens changemens. Les déesses, femmes de ces dieux , en ont essuyé de pareils. Les divers renaissances de Lakhoumi , femme de Vichnou, sont célébrées parmi les Indiens , elles sont trop fabuleuses pour des gens raisonnables ; c'est ce qui nous en fait supprimer le récit

Ces trois dieux subalternes du premier ordre , outre qu'ils doivent mourir au tems de la grande année brammatique , & renaître ensuite ; ils sont encore nés plusieurs fois pendant le

cours de ce cycle , qui contient un espace bien plus étendu que la grande année Platonique.

Pour ce qui est des dieux du second ordre , les Indiens les représentent souvent changés en hommes & en demons, lesquels ensuite redeviennent dieux. Cette opinion des savans Indiens est très - conforme à celle des Platoniciens. (a)

Celle que les uns & les autres ont de la nature de l'ame , n'a pas moins de conformité. On trouve dans les livres des anciens Indiens , que les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même ; que ce souverain être se répand dans toutes les parties de l'univers , pour les animer. Il faut bien que cela soit ainsi , disent les Indiens , puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier & faire paroître de nouveau des êtres. Ils se servent de la comparaison du soleil , se réfléchissant en entier dans un millier de vases qu'on a déjà rap-

(a) S. Augustin , S. Jérôme , parlent ainsi des Platoniciens , & des Origénistes. Le premier , dans sa Cité de Dieu , liv. 9. chap. 11. Le second , dans sa Lettre à Avitus.

portée , pour expliquer comment Dieu est par-tout répandu ; ils sont assez embarrassés de rendre raison des crimes qu'il faut nécessairement attribuer à cette partie de la divinité , qui anime les hommes ; mais ils admettent la nécessité des transmigrations , pour la purifier avant qu'elle aille se réunir au dieu dont elle est émanée.

• D'autres croient que Dieu est un air subtil , & que nos ames sont une partie de ce souffle céleste ; que quand nous mourons , cet air subtil , qui nous servoit d'ame , va se réunir avec Dieu , à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par pluseurs métempfycofes ; que quand ces ames sont bien purifiées , elles obtiennent la béatitude qui a cinq degrés différens , & qui se consomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine est enseignée par les disciples de Pythagore & de Platon ; & suivant S. Jerome , par les Origénistes , qui l'avoient tirée de ces deux philosophes qui ont pensé que Dieu avoit créé les ames & les avoient attachées aux astres , pour y contempler les beautés célestes & les vérités éternelles. Qu'en conséquence des beautés

éternelles qu'elles avoient vues, quand elles trouvoient sur la terre des objets qui leur paroissoient accomplis, ces objets, quoique terrestres, remuoient les notions des premieres beautés, & leur causoient les transports qui vont quelquefois jusqu'à l'extase. Les Platoniciens étoient tellement enchantés de cette idée, qu'ils étoient persuadés qu'on ne pouvoit expliquer autrement les violens & soudains attachemens qui enlèvent l'ame à la premiere vue.

La même doctrine se trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, surtout à l'égard des Rajas, dont la caste suit immédiatement celle des Brames. Ils distinguent plusieurs castes de Rajas, subordonnées les unes aux autres, & cependant renfermées dans deux principales. La premiere est de ceux qui sont sortis du soleil, c'est-à-dire que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du soleil, ou en étoient, selon d'autres, une partie lumineuse. Cette caste s'appelle *Chouria-Vaukham*, caste du soleil. Ils en disent autant de la seconde qu'ils nomment *Somma-Vaukham*, qui signifie caste de la lune; & quand on leur demande d'où vien-

nent les ames des autres castes, ils répondent qu'elles viennent des astres. C'en est, selon eux, une preuve décisive, que ces traînées de lumière qui paroissent durant la nuit, lorsque l'air est enflammé; car ils prétendent que ce sont des ames qui tombent des astres, ou bien du Chorkam, qui est un de leurs paradis. Les Brames persuadent au peuple que cette lumière, ou selon eux, ces ames qui tombent ainsi du ciel, venant à s'arrêter sur les herbes, entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux & les agneaux. Si cette lumière tombe sur quelque fruit qui soit mangé par une femme grosse, c'est, selon eux, une ame qui va animer l'enfant qu'elle porte.

Enfin les Indiens assurent, de même que les Platoniciens, que ces ames se dégoutant de leurs premières délices, & pressées du désir d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, & y demeurent jusqu'à ce qu'elles se soient purifiées, & qu'elles aient mérité de retourner au lieu d'où elles sont sorties; mais que si elles contractent de nouvelles souillures, elles sont

enfin condamnées aux enfers d'où elles ne sortiront qu'après un tems presque infini.

Au reste , ce passage des ames dans des corps plus ou moins parfaits , selon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice , ne se fait pas au hasard , mais avec ordre ; & il y a , comme différens degrés par où elles montent & descendent pour être récompensées ou punies. C'est ce que Platon , fidele disciple de Pythagore , enseigne dans son Timée , dans son dernier livre de la Republique , & dans son Phedre , où il explique ainsi l'ordre des transmigrations. Si c'est une ame qui ait eu beaucoup de perfection en Dieu , & qui ait découvert plusieurs vérités dans cette espece de vision béatifique , elle entre dans le corps d'un philosophe ou d'un sage , qui fait ses délices de la contemplation ; 2°. Elle anime le corps d'un Roi , ou d'un grand Prince. 3°. Elle passe dans celui d'un Magistrat , où elle devient le chef d'une puissante famille. 4°. Elle anime le corps d'un médecin. 5°. Elle entre dans celui d'un homme dont l'emploi est de pourvoir au culte des dieux. 6°. Elle passe dans le corps

d'un poëte. 7°. Dans cellé d'un artisan ou d'un laboureur. 8°. Dans le corps d'un sophiste, & enfin dans celui d'un tyran.

C'est ainfi à peu près que les Indiens arrangent leur métempfycofe. Bien qu'ils n'admettent que quatre castes principales, ils en reconnoissent néanmoins plusieurs autres subalternes, qui font renfermées en chacune des quatre primordiales de cette sorte; quand les ames descendent immédiatement du ciel, elles entrent, 1°. dans le corps des Brames, qui font les savans & les philosophes. 2°. Elles passent dans les corps des Rois & des Princes. 3°. Dans les Magistrats ou Intendants de province, qui font de la caste des Choutres, & enfin dans les castes les plus viles & les plus méprisées, d'où aussi elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. Il y a des Brames qui disent qu'en certaines occasions, les ames doivent passer jusqu'à mille fois dans différens corps avant que d'être unies au soleil, dont elles deviennent comme autant de rayons.

Un poëte Indien, voulant faire mieux comprendre la maniere dont les ames

descendent toujours en des corps moins parfaits les uns que les autres , lorsqu'elles ne suivent pas les lumieres de la raison , les compare à la descente de la riviere du Gange. Cette riviere , dit-il , tomba d'abord du haut des cieux dans le Chorkam , de-là elle descendit sur la tête d'Issouren , puis sur la fameuse montagne d'Ima , de-là sur la terre , de la terre dans la mer , de la mer dans le padalam , c'est-à-dire dans l'enfer.

Les Chaldéens expliquoient d'une maniere non moins ridicule cette descente & cette élévation des ames. Les Platoniciens admettoient aussi , que quand les ames ne s'élevoient pas à un plus haut degré , en changeant de demeure , c'est que leurs aîles étoient brisées par les péchés , & qu'il falloit au moins dix mille ans pour leur rendre leur premiere force ; mais qu'à l'égard des justes & des sages , il ne leur falloit que trois mille ans.

Il est très-vraisemblable que les Platoniciens parloient allégoriquement ; mais les Iudiens ont pris à la lettre ces aîles dont ils avoient oui parler. Ils en ont donné jusqu'aux montagnes. Elles

étoient autrefois si insolentes , disent-ils , qu'elles se mettoient devant les villes pour les couvrir. *Devendiren*, qui est le roi des dieux du Chorkam , les poursuivit avec une épée de diamant , & coupa les aîles au corps de bataille de ces montagnes fugitives : c'est ce qui a produit cette chaîne de montagnes qui divise les Indes en deux parties. Les autres montagnes qui se séparèrent du gros de l'armée , tombèrent çà & là dans leur déroute , ainsi qu'elles se voyent encore aujourd'hui. Celles qui tomberent dans la mer formerent les isles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes , selon eux , sont animées ; ils leur donnent même pour enfans , non-seulement des rochers , mais encore des dieux & des déesses.

Les Platoniciens pensoient encore que les ames animoient les corps des hommes & des bêtes ; & qu'elles étoient jugées au moment même qu'elles se séparent de leur corps. Leur chef s'explique dans son *Phedre* , de la maniere suivante : Après leur jugement , quelques-unes des ames tombent dans les enfers où elles sont punies & purifiées ; les autres , dont la vie a été innocente,

montent au ciel pour y être récompensées d'une manière proportionnée à leurs vertus; mais après mille ans elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors, que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes, & *vice versa*; mais cette transmigration ne se fait pas au hasard: les ames choisissent parmi les bêtes, celles qui ont le plus de rapport à l'état de la vie qu'elles quittent. Ainsi l'ame d'Orphée choisit le corps d'un cygne; celle d'Ajag, passe dans le corps d'un lion, celle de Thersite anime un singe, &c. On peut voir la République de Platon, c'est-là qu'il développe cette doctrine singulière.

Les Indiens sont dans les mêmes opinions que ce philosophe, avec la différence qu'ils croient qu'après que les ames ont été punies pour leurs crimes, ou récompensées pour leurs vertus, elles sont destinées à entrer dans d'autres corps, non par choix, mais par une vertu nécessitante, qu'ils appellent *chaukchoram*, ou par la détermination de Brama, qui a soin d'écrire

toutes les aventures de cette ame, dans les futures de la tête du corps qu'elle doit animer.

Il suit donc des principes des Pythagoriciens & des Platoniciens, que tout l'homme consiste dans l'ame; & que les corps que les ames animent ne sont que de simples instrumens dont elles se servent, ou des vêtemens dont elles se couvrent : ainsi les ames doivent passer également dans les arbres, dans les plantes & dans tout ce qui a une vie végétative. (a) Les Indiens ont plusieurs fables dans leurs livres sacrés, pour prouver que les ames passent dans les végétaux. Ils encherissent même sur les sectateurs de Pythagore & de Platon, qui paroissent n'avoir pas fait passer les ames dans les pierres & dans tous les autres êtres de ce genre. Ils sont fortement persuadés que des ames animent véritablement les pierres, les

(a) Ovide, Virgile, paroissent avoir admis cette opinion. Le premier, dans ses Métamorphoses, & le second dans son Eneïde, lorsqu'il raconte, qu'Enée, coupant un arbre, vit couler le sang de Polydore, qui lui crie d'épargner sa sépulture.

montagnes & les rochers , & leurs livres en fournissent des exemples.

Dans leur système , ils sont partagés sur la question : Si le passage des ames d'un corps à un autre , se fait à l'instant , ou s'il se trouve quelque intervalle entre les différentes animations. Quelques-uns croient que les ames demeurent auprès du corps , & même dans les endroits où se conservent les cendres des morts brûlés , jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps qui soit propre à les recevoir. D'autres pensent qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours , & c'est l'opinion la plus commune : aussi se réjouissent-ils lorsqu'ils voyent que les corbeaux viennent se jeter sur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le peuple , sur-tout , croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux , ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure ; qu'ensuite elles vont dans la gloire , si elles l'ont mérité , ou dans les enfers , si elles s'en sont rendues dignes.

A l'égard de Platon , il paroît varier sur la destinée des ames au sortir des

corps ; néanmoins il assure plus communément que les ames qui se sont purifiées , s'en retournent au ciel , d'où elles sont venues sur la terre ; & que les ames sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des tombeaux qui renferment ces cadavres , avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps , & que c'est par-là qu'elles expient leurs crimes. (a)

Les Indiens n'accordent aux ames que douze ou quinze jours de résidence auprès des corps qu'elles ont animés , après quoi le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animés. Tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles aient accom-

(a) Tous les poëtes se sont exprimés de la même façon. Voyez le quatriéme Liv. de l'Enéide , lorsque Virgile parle des mains & des cendres d'Anchise ; le troisiéme Liv. d'Ovide ; le quatriéme Liv. des Elégies de Properce ; les Liv. 8^e. & 9^e. de Lucain. Les Egyptiens n'embaumoiént leurs morts avec tant de soin que pour empêcher leurs ames d'aller sitôt habiter d'autres lieux.

pli plusieurs centaines de transmigrations.

Mais le véritable système des Brames, au sujet de ces renaissances, consiste à croire que Brama écrit dans la tête des enfans qui naissent, l'histoire de leur vie future, & qu'ensuite ni lui ni tous les dieux ensemble ne peuvent plus y rien changer. Les uns prétendent que Brama écrit ce qu'il juge à propos, & que par conséquent c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres, au contraire, soutiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice; & que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

Cette écriture de Brama est assez singulière, pour mériter d'être expliquée. Le crâne, comme tout le monde fait, a des futures qui entrent les unes dans les autres, & qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie: toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant d'hyeroglyphes qui forment l'écriture de Brama. Dans les trois principales futures que les Anatomistes appellent la coronale, la lamb-

doïde & la sagitale. C'est dommage ; disent les Indiens, qu'on ne puisse lire les caracteres & en pénétrer le sens , on sauroit toute la vie de l'homme.

Mais le systême général & le véritable , des anciens Brames , c'est que toute bonne action doit être essentiellement récompensée , & toute mauvaise nécessairement punie ; par conséquent point d'innocent puni , point de coupable récompensé. Les vertus & les vices régulent la diversité des états : voilà le destin auquel rien ne résiste ; c'est-là l'écriture fatale de Brama. Ainsi la vie présente , dépend du bien ou du mal qu'on a fait dans une vie précédente : aussi les Indiens répètent-ils sans cesse cet adage ; *qui a fait bien trouvera bien : qui fait mal , trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité chaukaram. C'est une qualité imprimée dans la volonté , qui fait agir bien ou mal , selon les actions de la vie précédente. Ceux qui n'entendent pas bien la langue se trompent souvent sur cette expression , qui signifie , *mémoire* , une certaine manière d'être , que les prêtres payens donnaient à leurs idoles ; mais les savans l'employent principalement pour

exprimer le motif déterminant des transmutations.

Ce principe une fois posé, les Brames raisonnent ainsi : Le dieu que nous adorons est juste, il ne peut donc commettre une injustice. Cependant nous voyons que plusieurs naissent aveugles, boiteux, difformes, pauvres & dénués de toutes commodités. Ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant, puisqu'ils n'avoient pas leur liberté; il faut donc l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres, au contraire, qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, & à qui il ne manque rien de toutes les délices de la vie; par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie antérieure? Toutes les histoires Indiennes, les livres de morale & de poésie sont remplis de ces maximes & d'exemples, pour montrer qu'elle est la force des bonnes œuvres, & la punition des vices.

D'après ces principes, aux yeux des Indiens, tout homme élevé en dignité a été vertueux dans une autre vie; tout

homme misérable & pauvre étoit un méchant.

Ajoutons encore un dernier trait de ressemblance , afin d'achever le parallèle de l'opinion de Pythagore & de Platon , avec celle des Indiens. Pour répondre à ceux qui lui objectoient que la métempsychose étoit une chimere , puisqu'on ne voyoit personne qui se ressouvînt des actions d'une autre vie ; Platon inventa le fleuve de l'oubli , & avança que le démon , qui présidoit au retour des ames sur la terre , leur faisoit boire des eaux de ce fleuve. Il ajoutoit néanmoins que l'oubli de ce qu'on avoit vu dans une autre vie n'étoit ni si profond ni si universel qu'il n'en restât quelques traces , lesquelles excitées par les objets & par l'application à l'étude , rappelloient le souvenir des premieres connoissances. C'est ainsi qu'il expliquoit la maniere dont les sciences s'apprennent ; & selon ce principe , il soutenoit que les sciences étoient plutôt des reminiscences de ce qu'on avoit appris autrefois , que des connoissances nouvellement acquises. Il y avoit outre cela des ames privilégiées qui se ressouvenoient des différens corps qu'elles avoient animés ; mais

c'étoit une faveur singuliere qui n'étoit accordée qu'à des hommes excellens & tout divins.

Les Indiens disent quelque chose d'assez semblable ; car ils assurent qu'il y a certaines vues spirituelles qui se donnent à quelques ames plus favorisées , qui les font ressouvenir de tout ce qu'elles ont vû , & de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilège est sur-tout accordé à celles qui savent certaines prieres & qui les récitent. Le malheur est que personne ne fait ces prieres. Un exemple tiré du livre *Bramma-pouranam* , fera mieux comprendre quelle est leur opinion à ce sujet.

Il y est rapporté qu'un Roi nommé *Binarichen* avoit épousé une grande princesse appelée *Commatoudi*. Ce Roi avoit de grands défauts , & n'observoit point les *ajarams* , c'est-à-dire les coutumes propres de la nation , ce qui le rendoit odieux à ses sujets ; la Reine , qui le voyoit avec douleur , négliger les choses mêmes où les *Parias* sont très-exacts , lui en fit de vifs reproches. Le Prince n'en fut point offensé ; après l'avoir écoutée paisiblement , il lui confia le secret suivant : La dévotion que j'avois aux dieux , lui dit-il , m'a obtenu

d'eux une faveur particuliere, qui n'est réservée qu'à peu de personnes. Ils m'ont fait connoître, par une vue spirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étois un chien, dans la vie précédente; j'entrai alors par hasard dans la cour d'un temple où l'on faisoit un sacrifice, je me jettai sur l'autel & je mangeai le ris qu'on y offroit; on me chassa par trois fois différentes. Mais enfin comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup si violent que je mourus sur l'heure, devant la porte du temple dédié à Chiven; heureusement pour moi, Chiven étoit descendu dans le temple, pour voir le sacrifice, & pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainsi devant sa porte, & il me procura une nouvelle naissance dans la personne d'un Roi tel que je suis. Si donc vous voyez que j'observe si peu les *ajarams*, c'est que mes premières inclinations ne sont pas tout-à-fait détruites, & que je suis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit surprit étrangement la princesse; & la curiosité naturelle aux personnes de son sexe, la porta à faire des instances à son mari,

mari, pour favoir de lui ce qu'elle avoit été elle-même. Le Roi examina les vies précédentes, avec le secours de sa vue spirituelle, & il lui apprit qu'elle étoit un oiseau, qui avoit été poursuivi par un oiseau de proie, & qui étoit venu mourir à la porte du temple de Chiven, qui l'avoit fait renaître Rajatti. La princesse demanda de nouveau à son mari, ce qu'ils deviendroient l'un & l'autre, le prince regarda l'avenir, & y découvrit qu'ils devoient renaître trois fois dans la caste des Rajas.

A travers toutes les fables & les idées extravagantes des Indiens, poursuit le P. Bouchet, on voit assez qu'ils reconnoissent un premier être éternel & créateur de tous les autres êtres, des intelligences qui sont d'un ordre supérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu; qu'ils admettent des démons; qu'ils tiennent que l'ame est immortelle; qu'il y a un autre vie, un paradis & un enfer; qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, & l'autre par les péchés qu'on commet; que la prospérité & les richesses sont presque toujours la source de nos désordres. Enfin il paroît que dans plusieurs points, ils pen-

sent d'une maniere qui les approche des vérités de la religion ; & qui sont tellement obscurcies par les ténèbres de l'idolâtrie & du mensonge , qu'il est difficile de leur faire voir ces vérités dans tout l'éclat qui les suit.

On ne peut les désabuser de leur système, qu'en recourant à des raisonnemens tirés de leur doctrine , de leurs usages & de leurs maximes. Au reste , comme il n'y a point de fables , quelques grossieres & quelques absurdes qu'elles puissent être , auxquelles ils n'ajoutent foi , & dont ils ne se servent pour appuyer les dogmes de leur métempfycose ; ils les proposent de même , comme étant dignes de toute croyance. Ils diront froidement , par exemple , qu'un certain âne ne vouloit point manger de paille , & aimoit mieux se laisser mourir de faim , parce qu'il se ressouvenoit que dans un autre tems il avoit été Empereur , & qu'il avoit fait des repas délicieux.

Terminons enfin tout ce qui concerne la religion Indienne , par le rapport de M. Scrafton , Anglois , que le desir de faire des découvertes utiles , avoit conduit dans les Indes tout récemment.

Plusieurs Brames , dit ce savant , (a) m'ont avoué de bonne foi , qu'il s'étoit glissé bien des erreurs dans leur religion & dans le culte ; que quant à eux ; contents d'adorer un être suprême, infini, tout puissant , ils condamnent en secret l'idolâtrie de la multitude ; mais qu'ils croient néanmoins ces bisarreries nécessaires pour en imposer au vulgaire. Au reste , les prêtres ont des mœurs respectables , & sont pénétrés d'une sainte vénération pour leur législateur. Leur parle-t-on de la vérité de la religion Chrétienne , ils répondent froidement , qu'ils pensent qu'elle est bonne , que ses principes sont respectables ; mais qu'ils croient aussi que le même être suprême qui a créé différens peuples , leur a donné différentes loix ; & que comme chacune des nations tient du Souverain Législateur son caractère distinctif , chacune doit aussi avoir une religion & un culte conforme à ce caractère.

Pour achever de recueillir dans les lettres des Missionnaires ce qui regarde les Indiens , il ne nous reste plus qu'à

(a) Voyez le Journal Encyclopédique , premier Vol. du mois de Mai 1763.

rassembler leurs récits touchant le gouvernement de ces peuples. Le Pere le Caron nous dit (a) qu'il est aussi bizarre que leur religion, & que la volonté des Princes, & la raison du plus fort, tiennent lieu de toute justice; que les peuples y vivent dans une espèce de servitude, & ne possèdent en propre aucunes terres; mais qu'elles appartiennent au Prince, dont les sujets ne sont que les fermiers, moyennant qu'il fournisse à leur subsistance. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent; ceux qui en ont, l'enterrent avec soin, autrement on le leur enleve sous mille faux prétextes. Les Princes exercent ces vexations sur leurs sujets, parce que les Maures dont ils sont eux-mêmes tributaires, exigent des sommes considérables, sans quoi leurs pays seroient pillés & ravagés.

Les plus grands crimes, continue le Missionnaire, ne sont point punis de mort; l'argent assure l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme & sa fille. Une

(a) Tom. 26, pag. 218;

femme qui avoit tué son mari , fut conduite dans la place publique , où on lui couvrit le visage de boue ; ce fut là tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du Prince de Ballabaram, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le surprit , faisant le même vol ; au lieu de le punir , on le garda à vûe comme une personne utile à l'état , & qui dans l'occasion , pouvoit lui rendre un service important. Ce service étoit , qu'en cas de siege dont la Ville étoit menacée , on pourroit employer un homme si adroit , à enlever la caisse militaire , & par là déconcerter leurs projets.

En Europe ce sont les meilleures familles qui occupent les trônes ; de tous les Princes du Carnate , il n'en est pas un seul qui soit de la premiere caste ; quelqu'uns même sont d'une caste fort obscure. De-là vient qu'il y a des Princes dont les cuisiniers se croiroient des-honorés , & le seroient effectivement , s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils servent ; leurs parens & tous ceux de leur caste les chasseroient comme des gens perdus d'honneur.

Le P. Bouchet (a) entre dans de grands détails , sur la façon dont la justice est administrée , & sur les règles qu'observent les Indiens : c'est ce qui va nous occuper. Ces peuples n'ont ni code , ni digeste , ni aucun livre où soient écrites les loix auxquelles ils doivent se conformer pour terminer les différens qui s'élevent dans les familles. A la vérité ils ont le Vedam qu'ils regardent comme un livre saint , & qui renferme les loix divines en quatre parties ; mais ce n'est point de-là qu'ils tirent les maximes qui servent de règles à leurs jugemens.

Ils ont un autre livre appelé *Vicnashuram* , où l'on trouve quantité de belles sentences , & quelques règles pour les différentes castes, qui pourroient guider un Juge. On y raconte la maniere ingénieuse dont quelques anciens ont découvert la vérité qu'on tâchoit d'obscurcir par divers artifices. Mais les Indiens se contentent d'admirer l'esprit & la sagacité de ces anciens Juges ,

(a) Tom. 14 des lettres édifiantes , pag. 352.

& ne songent point à suivre leur méthode. Il en est de même d'une infinité de belles sentences qu'on trouve dans d'anciens Poëtes qui faisoient profession d'enseigner une saine morale ; & ce n'est point là qu'ils puissent les principes de leurs décisions.

Toute l'équité de leurs jugemens est appuyée sur certaines coutumes inviolables parmi eux, sur certains usages que les peres transmettent à leurs enfans, & qui passent pour des règles assurées pour entretenir la paix dans les familles, & terminer tous les différens. Dès qu'on peut prouver que la prétention est fondée sur la coutume suivie dans les castes, & sur l'usage du monde, il n'y a plus à plaider, ni raisonner ; on doit s'y conformer, quand même on démontreroit l'abus ou le vice de cette coutume.

En voici un exemple. Les enfans des deux freres, ou des deux sœurs sont déclarés freres entre eux, par la coutume de toutes les castes ; mais les enfans du frere & de la sœur ne sont que cousins germains : de-là vient, disent-ils, que ces derniers peuvent bien se marier ensemble ; mais non pas

Q iv

les premiers, parce qu'autrement il s'enfuivroit que le frere & la sœur pourroient s'unir aussi : ce qui fait horreur, & choque tout-à-fait le bon sens. Si on leur représente que le degré de parenté est absolument le même entre les enfans des deux freres ou des deux sœurs, & ceux du frere & de la sœur, puisqu'ils sont à égale distance, & que la tige est la même, ils regardent ceux qui font cette objection, comme des gens déraisonnables.

S'ils n'ont pas écrit leurs coutumes, c'est, disent-ils, parce qu'il n'y auroit que les sçavans qui pourroient les lire; au lieu qu'étant transmises de siècle en siècle, par le canal de la tradition, tout le monde en est parfaitement instruit. Cependant il ne s'agit ici que des loix générales; car pour ce qui est des coutumes particulieres, elles étoient écrites sur des lames de cuivre qui ont été perdues au siege de *Cangibouram*, Ville ruinée par les Maures au commencement de ce siècle. Ces lames contenoient l'ordre & les usages particuliers que différentes castes devoient observer.

A l'égard des autres matieres qui ne regardent point les castes, elles se ter-

minent aisément. Le bon sens & la lumière naturelle suffisent à quiconque veut juger sincèrement & avec équité. D'ailleurs il y a certaines maximes générales qui tiennent lieu de loi, que tout le monde connoît. Les principales même qui regardent les castes, ne sont ignorées de personne, & des enfans de dix à douze ans les savent très-bien.

Les Indiens conservent chèrement le souvenir de certains Rois qui se sont rendus celebres par l'équité des jugemens qu'ils ont rendus, & à qui leur intégrité a valu l'avantage glorieux d'être choisi par les dieux, pour juger des différens survenus dans l'Olympe; le plus fameux de ces Rois est *Mariadramen*, que jamais personne n'égalait en sagacité & en pénétration.

C'est ce qu'ils prouvent par des exemples dont le premier a beaucoup de rapport au jugement de Salomon. Un homme riche avoit épousé deux femmes. La première étoit sans agrémens, mais elle avoit eu un enfant de son mari; & c'étoit un avantage sur l'autre, dont la beauté seule lui avoit gagné entièrement le cœur de ce mari. La première outrée par la jalousie de voir que l'autre

étoit préférée, résolut de s'en venger d'une manière aussi cruelle qu'elle est extraordinaire aux Indes. Elle affecta d'abord de marquer la plus vive tendresse à son enfant qui étoit encore à la mamelle, & de publier que dans le chagrin où elle étoit de voir son mari n'avoir des yeux que pour sa rivale; elle se consolait par la possession de son cher enfant; je n'ai qu'à lui montrer, disoit-elle; j'ai le plaisir de voir peinte sur son visage la douleur qu'elle a de n'en avoir pas autant.

Après avoir marqué le plus tendre attachement à son enfant, elle lui tordit le col en l'absence de son mari, & le plaça auprès de l'autre femme qui dormoit. Le matin faisant semblant de chercher ce fils cheri, elle court dans la chambre de sa rivale & l'y trouve mort. Le désespoir succédant bientôt à la douleur affectée qu'elle montre d'abord, elle se jette par terre, s'arrache les cheveux, en poussant des gémissemens affreux, & accusant hautement de cette mort, la jalousie de sa rivale. La peuplade s'assemble, toutes les présomptions étoient contre l'autre femme, parce qu'on ne supposoit pas qu'il fût

possible qu'une mere tuât son propre fils. L'accusée se défendoit, en rejetant le crime sur la mere même, & en l'attribuant à la jalousie qui est capable des plus horribles excès. Il n'y avoit point de témoins, il étoit difficile de porter un jugement sûr. Cette cause fut portée à Mariadramen; les deux femmes plaiderent avec toute l'éloquence que pouvoit inspirer les diverses passions qui les animoient. Le Juge ordonna que celle qui se prétendoit innocente, fit le tour de l'assemblée dans une posture qu'il marqua & qui étoit très-indécente; la mere de l'enfant prit aussi-tôt la parole, & déclara qu'elle étoit prête à exécuter la sentence, & même qu'elle feroit cent tours au lieu d'un. L'autre femme au contraire dit que quand même elle devoit être déclarée coupable, & comme telle condamnée à la mort la plus cruelle, elle perdrait plutôt mille fois la vie que de rien faire d'indigne d'une femme qui a de la pudeur. La premiere femme voulut repliquer, mais le Juge lui imposa silence; & la déclara coupable, & l'autre innocente. Cette marâtre confuse de ce jugement, avoua

publiquement son crime, & subit la mort qu'elle méritoit.

Le second exemple d'équité & de pénétration de Mariadramen, eut lieu envers un dieu subalterne qui avoit emprunté la figure d'un homme appelé *Parjen*, distingué par sa force & son adresse, pour vivre avec sa femme qu'il avoit quittée. Il y avoit en effet trois ou quatre mois que le faux *Parjen* habitoit avec cette femme, lorsque le véritable arriva. Chacun de ces hommes soutenoit hautement qu'il étoit le vrai *Parjen*, faisoit sa généalogie & rapportoit diverses circonstances propres à le faire distinguer; mais comme ils étoient les deux *Sofies* de *Plaute*, avec même visage, même habit, &c. tout le monde étoit fort embarrassé de décider lequel avoit raison; les Juges ordinaires ne pouvoient rien comprendre à cette cause singulière; le conseil du Roi n'y entendoit pas davantage; elle fut portée au tribunal de *Mariadramen*. Après diverses questions faites aux deux parties, dont les réponses & les explications ne faisoient qu'embrouiller l'affaire, on crut pour cette fois que le Juge ne l'éclairciroit pas.

Mais la réflexion suggera un expédient admirable. Il ordonna que puisque le véritable Parjen avoit la réputation d'être fort & adroit, il n'avoit qu'à se faire connoître, en levant & soutenant dans ses mains une pierre d'une grosseur énorme que plusieurs hommes auroient eu peine à faire mouvoir. Le véritable Parjen s'efforça de remuer la pierre, & la souleva tant soit peu; mais de la violence de l'effort qu'il fit, il tomba par terre. Le faux Parjen s'étant approché à son tour de la pierre, il l'éleva dans ses mains comme une plume. Les assistans s'écrierent alors que ce dernier étoit sûrement le véritable Parjen; Mariadiramen jugea tout autrement, & prononça en faveur du premier, en disant qu'il avoit, agi en homme, & qu'il n'y avoit qu'un démon, ou un dieu subalterne, sous la figure de Parjen, qui eût pû lever dans sa main une masse si pesante; en effet le faux Parjen fut si confus de se voir découvert, qu'il disparut à l'instant.

On peut connoître par-là l'idée que les Indiens ont d'un Juge; ils en font un portrait admirable, & ne parlent qu'avec transport des qualités qu'il doit avoir;

mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi exacts dans la pratique que dans la spéculation. Ils recommandent particulièrement à leurs Juges de la patience, de la douceur, & sur-tout une grande attention aux coutumes. Tous les poëmes Indiens sont remplis d'invectives contre un Juge qui n'écoute pas les loix; c'est, disent-ils, un torrent impétueux qui a rompu sa digue que rien ne peut arrêter. Il ravage, il désole tout ce qui se rencontre à son passage. Ils ont un ancien proverbe qu'ils répètent sans cesse; c'est qu'on ne doit jamais regarder ni le visage, ni les mains des parties qui plaident. Il est trop aisé de sentir & d'étendre les idées que renferment cette maxime, pour rapporter l'explication qu'en donne le P. Bouchet.

Voici encore une sentence Indienne. Quand vous allez visiter les temples des dieux, quand vous rendez vos devoirs aux maîtres qui vous ont enseigné, quand vous allez voir quelque parent, quelque ami, vous faites bien de leur porter quelque présent; c'est une marque agréable de respect & d'amitié; mais quand vous allez voir un Juge, c'est un affront, puisque vous soupçonnez sa justice &

que vous voulez la corrompre ou la séduire.

On trouve dans plusieurs de leurs livres des imprécations terribles contre les Juges iniques qui vendent leurs jugemens. Voici le sens d'un de leurs quatrains : le méchant Juge qui a condamné l'innocent, verra sa famille détruite ; sa maison sera ruinée, les herbes, les épines naîtront dans les chambres qu'il a habitées, & ses enfans mourront dans un âge tendre.

Chaque chef de bourgade est le Juge naturel des procès qui s'élevent dans sa bourgade ; & afin que ses jugemens se rendent avec plus d'équité, il choisit trois ou quatre des habitans qui sont ses assesseurs, & avec lesquels il prononce. Si celui qui est condamné n'est pas satisfait de la sentence, il peut en appeller au Maniacarren, qui est comme l'Intendant de plusieurs bourgades. Celui-ci a aussi des Conseillers avec lesquels il examine l'affaire, & il juge. Cependant on peut encore appeller de ce jugement, aux Officiers immédiats du Prince qui jugent en dernier ressort. Si c'est une affaire entre deux castes, ce sont les chefs qui la décident. Les

goureux , ou peres spirituels terminent une grande partie des procès qui s'élevont entre leurs disciples , & se font bien payer. Quelquefois ceux qui sont en procès choisissent des arbitres auxquels ils donnent pouvoir de juger leur différent , & alors ils acquiescent à ce qu'ils ont décidé , sans avoir recours à d'autres Juges.

Parmi tous ceux qui sont en possession de juger , il n'y a que les Maniacarrens à qui on donne de l'argent ; c'est le dixieme de la valeur de l'objet qui est en contestation ; & c'est d'ordinaire le gagnant qui paye.

Nous avons assez parlé des Juges ; voyons quel est le devoir des parties. Ceux qui ont un procès à soutenir , sont tenus de plaider eux-mêmes leur cause , à moins que quelque ami ne leur rende ce service. Ils doivent se tenir dans une posture respectueuse devant les Juges , ne point interrompre leur partie , & se contenter seulement de témoigner par un mouvement de tête , qu'ils ont de quoi refuter ce qu'elle vient de dire. Les plaidoyers finis , & les témoins entendus , on renvoie les uns & les autres. Le Juge & ses Conseillers confé-

rent ensemble , & concertent leur jugement : ensuite on rappelle les parties , & le Juge prononce la sentence. Ils ont un singulier préjugé au sujet du témoignage des borgnes , des bossus & de ceux qui ont quelque difformité semblable. Ils disent que l'expérience apprend que le témoignage de ces sortes de gens est toujours suspect , & qu'ils sont beaucoup plus faciles à corrompre que d'autres. C'est par la même raison qu'ils excluent aussi les septuagenaires , les pauvres & toutes les femmes , à moins qu'une nécessité absolue ne rendent leur témoignage admissible.

Comme la plupart des procès aux Indes ne roulent que sur des dettes & des sommes empruntées qu'on diffère trop long-tems de rendre , il n'est pas inutile d'expliquer de quelle manière se font ces emprunts. C'est la coutume que celui qui emprunte donne un mourri ; c'est-à-dire , une obligation par laquelle il s'engage de payer à son créancier la somme empruntée , avec les intérêts. Pour que cet acte soit authentique , il doit être signé au moins de trois témoins ; l'on y marque le jour , le mois , l'année qu'on a reçu l'argent ,

& combien on a promis d'intérêt par mois.

Les Indiens distinguent des intérêts de trois sortes; les uns qui sont vertu, d'autres qui sont péché, & d'autres qui ne sont ni péché ni vertu; car c'est ainsi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui est vertu, est d'un pour cent chaque mois; c'est-à-dire, douze cent pour cent chaque année. Ils prétendent qu'avec ce petit gain on soulage la misère de ceux qui sont dans le besoin, & que par conséquent c'est une vertu; ils parlent presque de cette manière de prêter comme d'une aumône. L'intérêt qui est péché, selon eux, est celui de quatre pour cent par mois; c'est-à-dire, de quarante-huit par an; de sorte qu'au bout de vingt-six mois, la somme est doublée. L'intérêt qui n'est ni péché, ni vertu, est de deux pour cent chaque mois; c'est-à-dire, de vingt-quatre par an. Ceux qui prêtent au premier intérêt, ne comptent pour l'ordinaire ni le mois où l'on emprunte, ni celui où l'on rend; mais c'est un effet de leur générosité.

Lorsqu'un créancier a attendu plusieurs mois au-delà du terme convenu,

il a droit d'arrêter au nom du Prince, son débiteur qui ne peut prendre la fuite sans être déclaré rébelle. Cette obéissance est si exacte, qu'un débiteur ainsi arrêté, non-seulement n'est pas tenté de s'enfuir, mais même il ne peut ni boire, ni manger, sans que le créancier lui en ait donné la permission. Cette première fois le débiteur ne paroît pas encore devant le Juge, parce que les passans intercèdent pour lui, & obligent le créancier à lui accorder encore quelques mois. Ce nouveau terme expiré, s'il ne satisfait pas, on le conduit devant le Juge qui accorde encore quelques mois de délai, pendant lesquels l'intérêt court toujours. Enfin si le débiteur manque encore de payer à ce dernier terme, le Juge le fait mettre en prison; on vend ses bœufs & ses meubles. Mais il est rare que la somme entière soit payée; on engage le créancier à relâcher quelque chose des intérêts qu'il seroit en droit d'exiger.

Lorsque quelqu'un est accusé de vol, & qu'il n'est pas assez riche pour se faire absoudre, on l'oblige de prouver son innocence, en mettant sa main dans une chaudiere d'huile bouillante. Dès qu'il

en a retiré la main, on l'enveloppe d'un morceau de toile, & on y applique un cachet vers le poignet. Trois jours après on visite la main; s'il n'y paroît aucune marque de brulure, il est déclaré innocent. Cette épreuve est très ordinaire aux Indes, & on voit plusieurs Indiens qui retirent de l'huile bouillante leur main très-saine; cependant on observera qu'avant de faire subir cette épreuve, on fait laver les mains à l'accusé, & on lui coupe les ongles, de peur qu'il n'y cache quelque remède qui l'empêche de se bruler.

Une autre épreuve encore, c'est de préparer un grand vase rond à peu près comme une grosse boule dont l'entrée est si étroite, que c'est tout ce qu'on peut faire d'y mettre le poing. On met dans ce vase un gros serpent dont la morsure est mortelle si on n'y remédie sur l'heure; ensuite on y met un anneau, & on oblige tous ceux qui sont soupçonnés de vol, de retirer l'anneau du vase. Le premier qui est mordu, est déclaré coupable.

Mais avant que d'en venir à ces épreuves, on prend de grandes précautions pour ne pas exposer trop légèrement

les accusés. S'il s'agit par exemple d'un collier, ou de quelque bijou volé, on rassemble tous ceux qui sont soupçonnés, & on donne à tenir à chacun un vase rond à peu près comme une boule, fait d'une matiere aisée à se dissoudre dans l'eau. Au bout d'un instant chacun va porter son vase dans une espèce de cuvette où l'on les y délaye tous. Communément on trouve au fond ce qui a été volé, & le voleur reste ignoré.

Les meurtres étant fort rares aux Indes, il y a peu de justice pour ces fortes de crimes. Pourvû qu'on donne une certaine somme au Prince, on obtient aisément sa grace. Il est permis à un mari qui surprend sa femme en adultère, de la tuer, ainsi que son complice. On peut dire en général que la crainte des châtimens entre pour peu dans l'attachement que les Indiens ont à leur devoir. On a vû des Princes se faire une loi de ne condamner personne à mort, & les désordres n'en étoient pas pas plus grands. S'il se trouvoit, observe le P. Bouchet, un état en Europe où il n'y eût aucune peine de mort, & où l'exil ne consistât, comme aux Indes, qu'à sortir par une porte de la Ville, & à

rentrer par l'autre, quels excès n'y verroit-on pas.

Sous quelque Prince que ce soit, & quelque soit le crime d'un brame, jamais il n'est permis de répandre son sang; si des Rois violemment outragés par des brames, ont voulu les punir de mort, ils les faisoient renfermer dans une clôture formée d'épines, que gardoient des soldats; & on diminueoit chaque jour leurs alimens, jusqu'à ce que la privation entière de nourriture les fit périr. Après avoir pris une idée de la manière dont la justice est administrée aux Indes, voyons quelques-unes de leurs maximes, qui sont comme autant de loix qui dirigent les Juges.

Première Maxime.

Quand il y a plusieurs enfans dans une maison, les enfans mâles sont les seuls héritiers; les filles ne peuvent rien prétendre à l'héritage. Cette coutume étoit établie chez les Juifs, avec la différence cependant que les filles qui n'avoient pas de freres, héritoient; au lieu que dans les Indes, les oncles ou les neveux héritent à leur préjudice; mais ils contractent l'obligation de les marier:

Seconde Maxime.

Le fils aîné des Rois , des Princes , n'est pas le successeur né au trône de son pere ; le cadet y passe quelquefois s'il a plus de mérite. Il faut observer cependant qu'il n'y a point de pays où les freres vivent dans une plus grande union.

Troisième Maxime.

Si les biens d'un chef de famille n'ont point été partagés à sa mort ; ce qui arrive souvent , sur-tout s'il y a des enfans qui ne sont pas mariés ; tout ce qu'un des enfans peut avoir gagné , doit être apporté à la masse commune , & partagé par égales portions.

Il y a une coutume singuliere dans ces partages ; c'est que celui qui a le moins d'esprit parmi les enfans , a communément la part la plus considérable de la succession. Ses freres se désistent de leurs droits , dans l'idée qu'un homme qui n'a pas d'esprit , est incapable de faire valoir le bien dont il hérite. Il est de certaines familles où l'on ne parle jamais de partage ; les biens sont communs , & tous vivent en

bonne intelligence. Cela arrive lorsque quelqu'un de cette famille est assez habile pour la faire subsister. C'est lui qui fait toute la dépense ; il est comme le supérieur des autres qui travaillent sous ses ordres. Il marie les fils , les petits fils de ses freres & les siens , & pourvoit à tout ce qui leur est nécessaire. On voit même des femmes capables d'une pareille administration. Notre Missionnaire dit en avoir connu une chargée de plus de quatre-vingt personnes qu'elle entretenoit de tout ce qui est nécessaire à la vie. Les membres de ces grandes familles , dont l'union est si grande , sont dans une estime générale , & l'on s'empresse de contracter des alliances avec eux.

Quatrieme Maxime.

Les enfans adoptifs entrent également dans le partage des biens avec les enfans des peres & meres qui les ont adoptés. Quand un homme n'a point d'enfans , il en choisit souvent chez quelqu'un de ses parens , qu'il adopte avec des cérémonies remarquables. On fait une assemblée dans la maison des parens de celui qui adopte. Là , on prépare
un

un grand vase de cuivre de la forme de nos grands plats : on le place de telle sorte que l'enfant y puisse mettre les deux pieds & s'y tenir de bout, s'il en a la force. Ensuite le mari & la femme disent ce qui suit : Nous vous avertissons que n'ayant point d'enfans, nous souhaitons adopter celui que vous voyez. Nous le choisissons tellement pour notre fils, que nos biens lui appartiendront désormais, comme si véritablement il étoit né de nous. Il n'a plus rien à espérer de celui qui étoit son pere naturel : en foi de quoi nous allons boire l'eau de safran, si vous y consentez. Les assistans donnent leur consentement par un signe de tête. Après quoi le mari & la femme se baissent, en versant de l'eau, dans laquelle on a délayé de l'eau de safran ; ils en lavent les pieds de l'enfant, & ils boivent l'eau qui est restée dans le vase. On passe aussi-tôt un écrit où l'on marque ce qui s'est passé, & les témoins signent.

Si dans la suite ils survient des enfans, ils partagent avec leur frere adoptif. Quelquefois même les peres & meres ont plus de tendresse pour ce dernier, que pour les autres, parce qu'ils s'ima-

ginent que les dieux, touchés de la vertu qu'ils ont pratiquée ; en faisant cette adoption , leur ont accordé des enfans & des biens temporels qu'ils n'auroient pas eûs sans cela.

Il y a une sorte d'adoption qui n'apporte pas les mêmes avantages , mais qui cependant est singuliere. Qu'un pere & une mere qui ont perdu un de leurs enfans , en remontrent un qui lui ressemble , ils le prient de les regarder comme son pere & la mere ; & c'est à quoi l'enfant manque rarement de consentir , & alors l'adoption est faite : elle s'appelle dans la langue du pays *oppari*. Ce qu'il y a de particulier , c'est qu'un choutre peut prendre , par voye d'*oppari*, un Brame pour son fils , s'il a des traits semblables à l'un de ses enfans morts. Ce Brame l'appelle son pere ; cependant , comme ils sont de caste différente , il ne mangeront jamais ensemble.

Les freres , les sœurs peuvent également pratiquer l'adoption *oppari*, à l'égard d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui aura de la ressemblance avec leur frere ou leur sœur mort. Ils ne mettent point de distinction entre leurs au-

tres freres & sœurs, & celui qui est ainsi adopté. On en prend le même soin, on partage les disgraces comme le bonheur qui lui arrive ; mais cette parenté factice s'éteint avec ceux qui ont adopté ; & ne passe point aux enfans.

Cinquième maxime.

Les orphelins doivent être traités comme les enfans de ceux à qui on les confie.

Un des plus sages réglemens qui soit aux Indes, regarde les orphelins. S'ils ont des oncles & des tantes, ils sont censés par la loi, peres & mere des enfans de leur frere & de leur sœur ; ils les élèvent, en prennent soin & font tous les frais nécessaires pour les élever & les pourvoir.

Sixième maxime.

Quelque crime qu'ayent commis les enfans envers leurs peres, ils ne peuvens jamais être deshérités.

Cette règle ne s'étend point aux filles : un pere n'est point obligé de payer leurs dettes, non plus que le frere aîné, qui tient lieu de pere après la mort du chef de famille.

Quand un enfant auroit frappé son

pere, qu'il auroit même attenté à sa vie; les Indiens pensent que le pere doit pardonner, parce qu'ils trouvent que rien n'est plus scandaleux & contraire à la nature, qu'un pere emporte en mourant des sentimens de haine contre un de ses enfans; & si un pere déclaroit un de ses enfans indigne d'avoir part à son héritage, quelques raisons qu'il pût avoir, & que les autres freres voulussent tirer avantage de cette exhérédation, ils seroient condamnés à tous les tribunaux des Indes. L'obligation d'un pere est de pardonner à son enfant, quelque ingrat, quelque dénaturé qu'il soit, parce qu'il est né de lui, qu'il en est une portion. A-t-on vû, ajoutent-ils, un homme se couper la main droite, parce qu'elle auroit coupé la gauche? De même un enfant ne peut deshériter son pere. Un homme marié qui meurt sans enfans, quelque grands biens qu'il ait, ils passent à son pere.

Septième maxime.

Le pere est obligé de payer toutes les dettes que ses enfans ont contractées, & les enfans sont également tenus de payer celles de leur pere.

Fin Au Premier Volume.

